This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 822,320

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

UN PROTÉGÉ DE BACHAUMONT

ÉDITION TIRÉE A TROIS CENTS EXEMPLAIRES

LE PRÉSIDENT D'ÉGUILLES,
(D'après le portrait appartenant à M. Heckenroth)

PAUL COTTIN

UN

PROTÉGÉ DE BACHAUMONT

Correspondance inédite du Marquis d'Éguilles

(1745-1748)

Bachaumont, par Carmontelle.

PARIS

AUX BUREAUX DE LA *Revue Rétrospective*

55, RUE DE RIVOLI, 55

—

1887

C
132
A55

Vue d'Eguilles. — (Dessin de M. Jules de Magallon)

La

Correspondance inédite du marquis d'Eguilles

Avant de présenter au lecteur le *Protégé de Bachaumont*, nous devons indiquer le manuscrit qui nous l'a fait découvrir.

C'est un in-folio conservé à la bibliothèque de l'Arsenal sous le n° 4900, un des volumes du recueil connu sous le nom de *Portefeuille de Bachaumont*.

Il contient une assez grande quantité de pièces sur divers sujets; quatre-vingt-neuf lettres autc-

graphes du marquis d'Eguilles, de son père, de l'abbé de la Ville, de Pâris de Montmartel, de Charron, du chevalier Stuart, de Brown, du chevalier de la Bastie et de La Curne de Sainte-Palaye.

Nous avons aussi consulté la correspondance d'Eguilles avec d'Argenson, conservée au ministère des Affaires étrangères, dans le fonds : *Angleterre, Mémoires et documents*, tomes 79 et 80.

Et maintenant que nous avons rempli un premier devoir en indiquant la provenance et la nature de nos manuscrits, il est non moins nécessaire de faire connaître nos personnages.

I

Les protecteurs du marquis : Bachaumont et la société de Mme Doublet

Bachaumont personnifie l'histoire anecdotique de la seconde moitié du XVIIIe siècle : on renomme en lui l'auteur des *Mémoires secrets*, l'ami des arts, l'oracle du salon de Mme Doublet. Mais ce qu'on n'avait, jusqu'ici, jamais soupçonné, et ce que ce livre montrera, c'est l'ami à toute épreuve, le protecteur dévoué de la jeunesse, le soutien chaleureux du mérite méconnu.

On le verra présenter le marquis d'Eguilles aux

ministres, le soutenir pendant sa campagne d'Ecosse comme pendant sa captivité d'Inverness et de Carlisle, travailler à sa délivrance, enfin n'épargner ni son crédit ni ses démarches pour lui faire obtenir un dédommagement légitime, à son retour en France.

Louis Petit de Bachaumont était fils d'un auditeur à la Cour des Comptes et de Charlotte de Billy; il naquit à Versailles le 2 juin 1690. Ses premières années sont retracées dans un court fragment de *Mémoires*[1] qui s'arrêtent à son adolescence. Ensuite, on le perd de vue jusque vers 1730, époque où il habite, avec Mme Doublet, une dépendance du couvent des Filles-Saint-Thomas [2].

Ce monastère, situé sur l'emplacement actuel de la Bourse, était compris entre la rue des Filles-Saint-Thomas (où aboutissait la rue Vivienne), la rue Notre-Dame-des-Victoires, la rue Feydeau et la rue de Richelieu. Les bâtiments du couvent bordaient la rue des Filles-Saint-Thomas jusqu'à la rue Notre-Dame-des-Victoires. Une grande cour s'ouvrait sur la rue Vivienne : au fond de cette cour, à droite, s'élevait l'église, achevée depuis 1715. L'hôtel occupé par Mme Doublet était contigu à l'église.

---

1 V. le *Magasin de la librairie*. T. III.

2 Religieuses dominicaines originaires du couvent de Sainte-Catherine-de-Sienne, à Toulouse. Elles habitaient depuis 1642 la rue qui prit leur nom. Leur couvent, supprimé en 1790, servit aux assemblées générales du district pendant la Révolution.

C'est là que les deux amis vécurent ensemble quarante années [1].

Quelle était la nature de leurs relations? Grimm, qui les a connus, se contente de dire : « Bachaumont vivait, depuis sa jeunesse, dans la société de Mme Doublet, dont il avait été l'amant, *si je ne me trompe...* » On a cité ce couplet du *Recueil de Maurepas*, avec la croyance, généralement répandue, que Mme Doublet joignait à son nom celui de Persan :

« Quoi! sans taille et sans gentillesse,
Persan veut donner de l'amour;
Elle prétend qu'on la caresse.
Qu'on fasse assidument sa cour.... »

Mais il ne s'applique point à Mme Doublet qui, nous le verrons, ne s'appelait point Persan.

Nous avons trouvé, dans le testament de Bachaumont [2], le passage suivant : « Ayant de grandes obligations à Mme Doublet *qui a bien voulu me ser-*

---

1 L'inventaire après décès de Mme Doublet, conservé dans les minutes de Me Berceon, notaire à Paris, donne la date et le prix de la location. Elle fut faite *par Mme Doublet et son mari* en 1716, moyennant 1,500l. pour le bail à vie, à charge de continuer les loyers sur le pied de 2,025l. par an.

Le *Scellé* de Bachaumont (Arch. nationales) contient quelques détails sur l'aménagement de la maison : les fenêtres s'ouvraient, d'un côté, sur la rue des Filles-Saint-Thomas, de l'autre sur les jardins du couvent. Mme Doublet occupait le premier étage, et le salon où s'assemblait la *Paroisse* faisait partie de son appartement. Bachaumont s'installa au second, mais son cabinet et sa bibliothèque faisaient suite à l'appartement de Mme Doublet; un escalier l'y conduisait.

2 Conservé dans les minutes de M. Nottin, notaire à Paris.

vir de mère depuis que j'ay eu le malheur de perdre la mienne, je crois devoir luy en marquer ma très-sincère reconnoissance... »

Cette phrase met à néant l'insinuation de Grimm, tout en rappelant la distance de treize années qui séparaient leurs âges. La liaison de Bachaumont et de Mme Doublet fut donc la conséquence d'un même penchant pour les arts et les lettres, pour la société des hommes intelligents, qu'ils fussent hommes politiques, hommes de lettres, artistes ou seulement hommes d'esprit. Nous parlerons tout à l'heure d'un autre goût qui leur était commun : celui des *nouvelles*.

Bachaumont n'avait presque plus de famille ; celle de Mme Doublet, au contraire, était nombreuse. Il ne tarda pas à la considérer comme sienne, car il était aimable et d'une obligeance peu commune. Son grand défaut était, dit-on, la paresse. Cependant, jamais homme sans profession ne fut moins oisif : les embellissements de Paris, ceux du Louvre, surtout, le préoccupaient sans cesse. On sait que la conservation de la colonne de Catherine de Médicis, dans l'enceinte de l'hôtel de Soissons (aujourd'hui halle au blé) est due aux 1800 livres qu'il paya pour la racheter aux créanciers du prince de Carignan ruiné par la banqueroute de Law. Aussi, Carmontelle, dans un portrait que la gravure a vulgarisé [1],

1 Nous l'avons reproduit en partie, ci-dessus. La tête est coiffée de la perruque à longue chevelure inventée par le duc de Nevers et que Voltaire et Bachaumont étaient, dit-on, les seuls à porter.

l'a-t-il représenté assis près de cette colonne et de son cher Louvre.

Il ne manquait jamais d'envoyer mémoires sur mémoires au ministre dès que la réparation ou la construction d'un monument lui paraissait utile. On l'écoutait ; son goût en matière artistique était reconnu par tous. On recherchait ses conseils, on lui demandait des consultations, parfois même un dessin, car Bachaumont, lié avec les meilleurs artistes de son temps, avait eu, dans sa jeunesse, une vocation décidée pour la peinture. La faiblesse de ses yeux l'en avait détourné. Il se dédommageait en obligeant ses amis.

Ceux-ci paraissent avoir fait bon marché de son activité : sa réputation d'oisif était si solidement établie que les intimes l'appelaient *leur cher paresseux*. Loin de s'en fâcher, Bachaumont se faisait honneur de cette qualification, et adoptait la devise : *Fugax rerum, securaque ad otia natus*, qu'il inscrivait au-dessous de son portrait [1].

Cette vie paisiblement consacrée aux beaux-arts et à l'amitié lui plaisait tellement qu'il ne l'eût pas échangée contre les plus hautes charges. On a conservé sa réponse à une dame qui croyait lui avoir rendu un service signalé en lui obtenant, à son insu, une charge de premier président :

---

1 C'était le portrait placé dans son cabinet. L'inventaire, après décès, mentionne deux autres portraits de lui par Latour, dans le salon de compagnie de Mme Doublet. Un codicille du testament de cette dernière cite un tableau de De Troy, le père, la représentant ainsi que sa sœur, Mme Crozat.

3 octobre 1743.

« Ce qui me flatte le plus, madame, dans la ›lace de premier président à laquelle vous m'ap- ›renez que je viens d'être nommé, c'est la part que ·ous y voulez bien prendre et la manière obligeante lont vous me faites l'honneur de le dire... Je ne ›uis cependant me refuser... de vous dire avec la ›lus intime confiance, sous le plus grand secret, 'il vous plaist, que je ne vais songer uniquement ¡u'à remuer ciel et terre, et employer toutes les ma- ıières possibles, tous les souterains imaginables, et out le crédit que m'a fait obtenir ma charge, pour voir la permission de la vendre.. [1] »

C'est qu'en effet, Bachaumont pouvait se créer es loisirs : il était riche, ou du moins il le fut usqu'en 1768, année où une « banqueroute consi- érable [2] » vint lui prouver que nul ne peut se latter de vivre perpétuellement exempt de soucis. l mourut trois ans après, en avril 1771.

Sa mort fut celle d'un impie, si nous en croyons ›rimm : aux amis qui lui parlaient des consolations e l'Eglise, il aurait répondu qu'il ne se sentait as affligé, et quand le prêtre lui apporta l'extrême- nction, il aurait trouvé que l'huile sentait mau- ais. Il se serait écrié : « Fi l'horreur ! »

On doute de la réalité de cette protestation, en sant le passage de son testament daté du 11 juil-

---

1 Lettre du Portefeuille de Bachaumont, citée par MM. 2 Goncourt.

2 Testament de Bachaumont.

let 1767, où il recommande son âme à Dieu et ordonne « incontinent après son décès », la célébration de cent messes au couvent des Petits-Pères.

Nous avons montré qu'il fallait n'accepter que sous toutes réserves, les assertions de Grimm. Il dit encore que Bachaumont vécut toujours « en épicurien, dans la paresse, dans l'oisiveté, n'ayant d'autres affaires au monde que le soin de ses plaisirs, de la bonne chère et de la sensualité. » La réponse à cette oraison funèbre est tout entière dans la *correspondance* du marquis d'Eguilles.

Mais revenons à Mme Doublet, improprement appelée Mme Doublet de Persan par la plupart des biographes. Marie Anne Doublet, née le 23 août 1677, était le troisième enfant de Marguerite le Roux et de François Legendre, fermier général. Elle épousa, en 1698, M. Louis Doublet qui fut secrétaire des commandements de Monsieur, frère de Louis XIV, puis du Régent. Il mourut en 1723, seigneur de Breuillepont, Lorey, Saint-Chéron et autres lieux, mais nullement de Persan[1]. Il s'appelait en réalité Doublet *de Breuillepont*, et représentait la troisième branche de sa famille, les deux premières ayant pour chefs le marquis de Persan [2], conseiller au Parlement, maître des requêtes, inten-

1 Le château de Persan, détruit aujourd'hui, se trouvait aux environs de Creil.

2 Qui eut pour fils Anne-Nicolas Doublet de Persan, l'amant de Théroigne de Méricourt.

dant du commerce, mort en 1757, et le marquis de Bandeville [1].

Outre la communauté de leur goût pour les arts (Mme Doublet maniait habilement le burin), Bachaumont et son amie avaient cette bonté d'âme particulière aux gens heureux, qui attire et qui crée l'intimité des relations. Mme Doublet recevait quotidiennement ses *Paroissiens*; on en a profité pour dire qu'elle était restée quarante ans sans sortir de son cloître. Exagération évidente. Sans parler des séjours dans son château de Breuillepont [2], souvent célébré en prose et en vers par ses hôtes, nous savons qu'elle allait chez le peintre Coypel [3] où elle rencontrait Caylus, Fréret, Helvétius, Marivaux. Elle était du souper dit des *quinze livres*, qui couronnait ces réunions, souper périodique dont le prix ne changeait pas.

On soupait aussi, et quotidiennement, dans une des salles de la *Paroisse*, le travail une fois terminé.

Tous les jours, à la même heure, les habitués arrivaient aux Filles Saint-Thomas. Assis dans son fauteuil, invariablement placé sous son portrait, chacun causait des nouvelles du jour. Au centre de la pièce, deux registres ouverts étaient destinés, l'un à l'inscription des nouvelles douteuses, l'autre à celle des faits reconnus véridiques. Après chaque récit, l'assemblée délibérait et décidait de l'inscrip-

---

1 Archives de M. le marquis de Persan.

2 Ou *Breuilpont*. Village de 600 habitants, à 24 kil. d'Evreux, canton de Pacy-sur-Eure.

3 *Eloge de M. Coypel*, bibl. des romans, Février 1779.

tion sur l'un ou sur l'autre registre. Deux fois la semaine, Bachaumont faisait des extraits de ce journal, et les répandait dans le public sous forme de *nouvelles à la main* [1].

Le genre était connu depuis longtemps. Le mérite de Bachaumont fut de donner à la rédaction de ses extraits une valeur littéraire.

Leur succès fut grand : « Cela sort-il de chez Mme Doublet ? [2] », demandait-on, pour s'assurer de l'authenticité d'un récit. Et Voltaire, pour désavouer la paternité d'une pièce de vers scandaleuse imprimée sous son nom, ne trouvait pas de publicité meilleure que celle des registres de la *Paroisse*; il écrivait au comte d'Argental : « Protestez donc, je vous en prie, dans le *grand livre* de Mme Doublet, contre les impertinens qui m'attribuent ces impertinences [3] ».

Le gouvernement s'alarma de cette vogue. Il favorisa des essais de journaux revus et approuvés par l'autorité. Mais le public s'obstina à préférer les nouvelles vierges du contrôle officiel. Comprenant son impuissance, le lieutenant de police, d'abord, puis M. de Choiseul, propre neveu de Mme Doublet, recoururent aux menaces : ce dernier alla jusqu'à montrer à sa tante la perspective d'un couvent, si elle ne cessait la distribution de

---

1 On en trouve dans plusieurs bibliothèques de Paris : à l'Arsenal, pour les années 1739 et 1740; à la Mazarine (1762-1779); à la Bibliothèque nationale (1733-1739).

2 Mémoires de la République des lettres.

3 Correspondance, 23 septembre 1750.

ses bulletins. Et les *Nouvelles à la main* de circuler de plus belle !

Il fallait une victime. On prit le domestique de la *Paroisse*, « un grand et gros domestique, visage plein, perruque ronde, habit brun, qui, tous les matins, va recueillir dans les maisons, de la part de sa maîtresse, ce qu'il y a de neuf [1] ». Dénoncé par Charles de Mouhy, auteur de la *Paysanne parvenue*, chargé, par la police, de surveiller les *Paroissiens*, l'infortuné serviteur, qui servait de secrétaire dans les réunions quotidiennes, est conduit et enfermé au For-L'Evêque.

On en conclut que les *Nouvelles à la main* étaient l'œuvre du domestique de Mme Doublet.

Le travail fini, les nouvelles débitées, on soupait et, s'il faut en croire les méchancetés de la légende, « c'était une espèce de saturnale succédant à une grave séance du sénat romain... La fête devenait surtout joyeuse lorsque Bachaumont faisait les frais du souper. »

Ne forçons pas le sens du mot *joyeux*. La présence d'hommes tels que MM. de Sainte-Palaye, Mairan, Foncemagne, ne permet guère le soupçon d'orgies quotidiennes.

Ce soupçon ne tient pas davantage devant l'âge de Mme Doublet qui vécut jusqu'à quatre-vingt-treize ans. Elle mourut en mai 1771, un mois après Bachaumont, dont on lui avait caché la mort : il était, lui disait-on, en voyage. Le chagrin qu'elle

---

1 Rapport de Charles de Mouhy, cité par MM. de Goncourt.

ressentit d'un départ aussi brusque la fit tomber malade. On lui envoya un confesseur ; c'était un tout jeune abbé. Il lui plut tellement qu'elle lui demanda la permission de l'embrasser ; mais ce mouvement dérangea son bonnet : elle se mit dans une violente colère, qui l'emporta.

Avec Bachaumont et Mme Doublet, se ferma le salon de la *Paroisse*, mais l'un et l'autre purent se dire, comme le poète, qu'ils ne mouraient pas tout entiers. Ils laissaient un monument précieux pour l'histoire du XVIIIe siècle, le recueil de leurs nouvelles à la main devait rester célèbre sous le titre de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France depuis* 1762 *jusqu'à nos jours.*

Cette célébrité eut ses ennemis. La Harpe, entre autres, qui avait à se plaindre personnellement des *Mémoires secrets*, considère, dans une phrase prud-hommesque, leur publication comme « un des plus funestes abus qu'on ait faits de l'art si utile de l'imprimerie. » Le public n'en jugea pas ainsi, puisque trois éditions parues presque simultané-ment, s'épuisèrent en peu de temps.

Les quatre premiers volumes seulement ont été rédigés par Bachaumont : son œuvre, continuée par deux de ses amis, Pidansat de Mairobert et Moufle d'Angerville, atteignit le nombre de 36 volumes.

Mais les véritables auteurs de ce précieux répertoire furent les *Paroissiens.*

Combien étaient-ils ? Etaient-ils quarante

comme à l'Académie? L'honneur d'être baptisé *paroissien*, honneur fort recherché, fit peut-être limiter le nombre des élus, mais ce nombre a dû varier bien souvent. L'inventaire après décès de Mme Doublet, mentionne dans la « salle de compagnie » dépendant de son appartement « vingt-neuf portraits tant peints sur toile qu'en pastel ». Nous croyons qu'on peut s'en tenir à ces vingt-neuf.

Quant à leurs noms, on peut les relever en grande partie, à la fin des lettres du marquis d'Eguilles ; il ne les oublie point à l'article des compliments. Beaucoup étaient des parents de Mme Doublet : quelques détails sur sa famille sont donc indispensables.

Elle avait un frère : François Legendre, sieur d'Arminy, prieur de Saint-Ouen, connu sous le nom d'abbé Legendre ; trois sœurs : Marie Marguerite Legendre, mariée à Antoine Crozat, marquis de Mouy [1] ; Louise Legendre, mariée à Jean-Baptiste Durey de Viencourt, président au grand Conseil ; Françoise Legendre, mariée à Jean-Baptiste de Souscarrière, conseiller d'Etat, procureur à la cour des Aides.

De son mariage avec M. Doublet, elle avait eu Louis-Antoine-François Doublet, chancelier, garde des sceaux de la reine d'Espagne Elisabeth d'Or-

1 Par suite de ce mariage, Mme Doublet devint la tante de Louis Antoine Crozat, baron de Thiers, maître des requêtes, et la grand'tante de Louise Honorine Crozat, mariée en 1750 au duc de Choiseul-Stainville.

léans, veuve de Louis Ier, roi d'Espagne; Marguerite-Françoise Doublet, mariée à Pierre-Paul Bombarde de Beaulieu, conseiller du Roi, qui eut elle-même deux filles, dont l'une épousa Pierre de Montesquiou, lieutenant général, et l'autre Louis-Victor de Fusée, comte de Voisenon, maréchal de camp.

De tous, celui que la *Paroisse* considérait comme un homme unique pour les qualités du cœur et pour celles de l'esprit, était M. Durey de Meinières, fils du président Durey de Viencourt, et président de la seconde chambre des Requêtes en 1731. Jamais *paroissien* n'eût pris de résolution grave sans consulter le *cher*, le *divin* président, celui que le marquis d'Eguilles appelle encore « le magistrat le plus éclairé du Parlement de Paris, quoyque le plus modeste[1] ».

Les articles des *Mémoires secrets* relatifs à la magistrature peuvent être regardés comme son œuvre.

L'abbé Legendre était l'ami intime de Piron. S'il rivalisait avec lui dans l'art de vider les bouteilles, il était, paraît-il, moins heureux en fait de poésie : « Je veux bien m'amuser à prononcer sur vos vers, lui écrivait Piron, pour me payer de la peine que j'ai eue à les lire d'un bout à l'autre. Si vous les croyez bons, condamnez-moi à l'avouer, sous peine de ne plus boire avec vous; si vous croyez qu'ils ne

1 Lettre à ses collègues du Parlement de Provence. 8 juin 1748. (Archives de M. Guillibert, à Aix).

valent pas le diable, touchez-là... [1]» L'abbé, bon enfant, ne lui en voulut point de sa franchise, et le présenta au salon des Filles-Saint-Thomas, honneur dont Piron sentait tout le prix, puisqu'il lui écrivait : « Annoncez bien une bête à Mme Doublet, et j'y ferai bon... Je me rendrai samedi chez Mme Doublet dont vous m'envoyez l'adresse; je ferai maussadement la révérence; j'y mangerai, je dirai grand merci, et je m'en reviendrai. Tout cela vaut fait. Quant à l'idée que je laisserai de moi, ce seront les affaires du dieu Caprice de ma part, et de la déesse Indulgence de celle des autres, et voilà tout. A samedi donc, sans faute [2]. »

Les « mauvais sujets » ne formaient pourtant point la majorité, dans le cénacle. On y trouvait bien encore l'abbé de Voisenon, frère du lieutenant général, l'un des quarante de l'Académie. Sa correspondance avec Mme Favart, fit, assez longtemps, la joie des *Paroissiens* et des abonnés des *Nouvelles à la main*. Cependant, les noms suivants prouvent que la balance penchait du côté des gens sérieux :

Les deux frères Lacurne de Sainte-Palaye, étroitement unis d'amitié; l'un d'eux, Jean-Baptiste, est auteur de l'*Histoire des Troubadours* et du *Glossaire françois*.

---

1 *Magasin de la librairie*.

L'abbé Legendre avait des connaissances, surtout en alchimie. Tous ses manuscrits passèrent dans la bibliothèque du marquis de Paulmy (aujourd'hui bibliothèque de l'Arsenal).

2 *Magasin de la librairie*.

Jean-Jacques Dortous de Mairan, un des physiciens les plus savants, un des philosophes les plus aimables du XVIII^e siècle. Il fut secrétaire ordinaire du duc d'Orléans : peut-être est-ce ainsi qu'il connut M^me Doublet dont le mari avait exercé une charge analogue. Son tempérament méridional l'entraînait parfois assez loin, dans la chaleur de la discussion, mais il revenait vite de ces écarts. Se trouvant, un jour, en désaccord avec la marquise du Châtelet sur les théories newtoniennes : « ... peu s'en fallut, dit Grimm, que le sage académicien se laissât engager tout de bon dans un combat en forme, lorsque M^me Geoffrin lui dit : Ne voyez-vous pas qu'on se moquera de vous, si vous tirez votre épée contre un éventail? — Cette réflexion arrêta tout court notre chevalier de Béziers, et la dispute se passa en politesses et en galanteries. »

Jean-Baptiste de Mirabaud, le traducteur de la *Jérusalem délivrée* et de *Roland furieux*, le secrétaire ordinaire de la duchesse d'Orléans qui le chargea de l'éducation de ses filles. Buffon fit son éloge à l'Académie, en recevant Watelet, son successeur.

Le nom de Falconet est fréquemment cité dans la *Correspondance* du marquis d'Eguilles : il s'agit du médecin Camille Falconet [1] qui légua, en mourant, les quatre-vingt-dix-mille cartes de sa bibliothèque à son ami Sainte-Palaye [2] et ne peut qu'être ce *bon*

---

1 Son portrait a été dessiné par M^me Doublet et gravé par Caylus. (V. le *journal de Verdun*. Nov. 1776).

2 Corresp. de Grimm. T. V, p. 49. Ed. Tourneux.

docteur dont le marquis d'Eguilles parle si affectueusement.

Autre doute à l'égard du nom de Nicolaï, nom répandu, au XVIII^e^ siècle, dans la magistrature, l'armée et la science. Le Nicolaï dont parle d'Eguilles paraît être son compatriote Guillaume Nicolaï, natif d'Arles, membre de l'Académie française et de celle de Marseille, (son collègue, par conséquent, dans cette dernière), auteur d'un *Mémoire sur la vie et les ancêtres d'Alexandre Molossus*. Nous ne donnons, cependant, cette opinion que sous réserves, à cause des relations amicales de M^me^ Doublet avec les membres du Parlement de Paris.

Citons encore les frères d'Argental, qu'Eguilles appelle familièrement les *d'Argentaux*. Antoine de Ferriol, comte de Pont de Veyle, intendant des *Classes* de la marine, et Charles-Augustin de Ferriol, comte d'Argental, son frère, formaient, avec Thieriot, le *triumvirat littéraire* de Voltaire. On dit qu'il leur soumettait tous ses ouvrages avant de les livrer à la publicité. Et, puisque nous parlons de Voltaire, hâtons-nous de le ranger parmi les *Paroissiens* de M^me^ Doublet, bien que la rareté de ses loisirs et la fréquence de ses déplacements l'aient tenu forcément éloigné du cénacle, comme bien d'autres, parmi lesquels le cardinal de Bernis et le marquis d'Argens. On s'étonnera peut-être de rencontrer, dans le même salon, des personnages dont les manières de voir et de vivre offrent des contrastes aussi frappants. C'est précisément là ce

qui distinguait l'entourage de Mme Doublet : nul ne s'y préoccupait des idées de son voisin. On y apportait les nouvelles du jour, rien de plus.

Parmi les noms cités dans les lettres du marquis d'Eguilles, relevons encore ceux d'Etienne Laureault de Foncemagne, l'historien; de Nicolas Baille, conseiller du Roi en son grand Conseil; des abbés[1] Prévost d'Exiles, auteur de *Manon Lescaut*, de Montlaur, (de la famille d'Harcourt), Petrocini; de MM. de Matha (de la famille de l'évêque d'Aire), le Coudray, comte de Saint-Pierre, Bachelier, de Leitre, de Nestier, de Mirabelle, de Valori.

Ce n'est point, assurément, la liste complète des *Paroissiens*; nous nous bornons à ceux que le marquis désigne dans sa *Correspondance*. Mentionnons, toutefois, parmi ceux qu'il ne cite point, Duché, l'abbé Xaupi, qui fut doyen de la Faculté de théologie, Pidansat de Mairobert et Mouffle d'Angerville, continuateurs des *Mémoires secrets*.

Mais il est grand temps que nous parlions d'Alexandre-Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Eguilles, le plus jeune de tous, le *Benjamin*, l'enfant gâté de Bachaumont et de Mme Doublet auxquels, dans sa reconnaissance, il ne donne jamais d'autres noms que ceux de *mon cher papa* et *ma chère*

1 Quel est le *Paroissien* que d'Eguilles désigne sous le nom de la *Jolie tête de ministre?* Ne serait-ce point l'abbé de Chauvelin, si connu pour sa laideur ?

maman. Quelques mots sur sa famille et ses antécédents, avant de montrer à quel point il était aimé.

Le nom de Boyer fut porté, au Parlement de Provence, par une longue suite de magistrats distingués.

La famille de Boyer (ou Bouyer, selon la prononciation provençale), fait son apparition avec Guilhem de Boyer, créé podestat de Nice en 1341. Ses descendants occupèrent des charges au Parlement sous Charles IX, Louis XIII et Louis XIV. L'un d'eux, Vincens de Boyer, hérita de Malherbe, son grand oncle par alliance, dont les papiers et les livres furent conservés dans la famille jusqu'à la Révolution. Une des clauses du testament du poète portait que les Boyer prendraient le nom de Malherbe pendant trois générations.

Le grand père de notre marquis, Baptiste de Boyer (1645-1709), seigneur d'Eguilles et de Joyeuse-Garde, conseiller au Parlement de Provence, devenu, par son mariage, seigneur de Taradeau et d'Argens, réunit, dans son hôtel d'Aix, une célèbre collection d'œuvres d'art.

Son fils Pierre-Jean de Boyer, marquis d'Argens (la terre d'Argens fut érigée en marquisat l'année 1723), reçu conseiller à sa mort en 1709, et procureur général en 1717, mort en 1757, eut d'Angélique de Lenfant, sa femme : 1° Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, écrivain fameux, chambellan du Roi de Prusse; 2° Paul de

Boyer, chanoine de l'Eglise d'Aix, docteur de Sorbonne; 3° Alexandre-Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Eguilles [1], président à mortier au Parlement d'Aix, auteur de notre correspondance; 4° Luc Sextius [2] de Boyer, chevalier de Malte en 1724; 5° Luc de Boyer, reçu dans le même ordre en 1725; 6° Une fille mariée au baron de la Garde; 7° Une autre fille mariée à Joseph de Méri de la Canorgue.

Le marquis d'Eguilles naquit à Aix, dans l'hôtel qui porte son nom, le 29 mars 1708 [3]. En 1725, il commença à servir dans la marine comme Garde-étendard, sous le titre de chevalier d'Argens [4]. Ses goûts le dirigeaient vers la littérature et la philosophie; des travaux remarquables furent présentés par lui à l'Académie des Belles-Lettres de Marseille qui l'accueillit dans son sein le 17 janvier 1736. Très-assidu aux séances, il y lut successivement divers essais : les deux premiers actes d'une tragédie, une *Ode sur les jugements de Dieu*, une dissertation sur ce sujet : *On juge mieux des ouvrages de l'esprit par le sentiment que par la discussion.* Offerte à l'Académie

---

1 Armes : d'azur à l'étoile d'or, au chef d'argent, l'étoile chargée d'un écusson d'azur embelli d'une fleur de lis d'or.

2 Qui fut commandeur de Malte et brigadier des armées du Roi. (*Arch. de la Marine.*)

3 Il fut baptisé, le lendemain, et eut pour parrain Jean-Baptiste de Maliverny, Président à mortier au Parlement de Provence, et pour marraine Julie de Boyer de Montvallon. (*Registres de la paroisse de Ste Madeleine*, à Aix.)

4 *Archives de la Marine.* Lettre au ministre (1740), dans laquelle il demande à passer enseigne des Gardes de l'Etendard, en alléguant ses quinze ans de service.

française en 1738, elle a été imprimé dans son *Recueil* de morceaux d'éloquence. Il présenta, la même année, des *Essais sur la tragédie* à l'Académie de Marseille dont il devint le directeur en 1739. L'année suivante, il lut un *Discours sur l'utilité des Belles-Lettres*. Les registres de la Compagnie conservent la trace de plusieurs autres de ses pièces de vers et de prose. Une dissertation sur les *Causes de la supériorité de grandeur des Anciens sur les Modernes* porte la date de 1741. Enfin il est l'auteur d'un important *Mémoire justificatif* composé à la suite de ses démêlés avec le Parlement de Provence, et sur lequel nous aurons à revenir.

Profondément religieux, il serait resté voué au célibat, sans le désir d'empêcher l'extinction de sa race. En effet, de ses quatre frères, deux portaient, comme lui, la croix de Malte; le troisième était abbé et le quatrième, le marquis d'Argens, donnait peu d'espérances au point de vue matrimonial.

D'Eguilles se sentait peu de goût pour la magistrature, et la perspective de succéder à son père dans sa charge de procureur général ne lui plaisait guère; il ne s'en fit pas moins recevoir avocat, pour se conformer aux désirs de sa famille.

En 1740, nous le trouvons enseigne des Galères du Roi. Il sort de la marine fort bien noté, et se marie. La marquise d'Eguilles n'avait guère pour dot que ses vertus. Elle meurt en 1741, sans laisser d'enfants.

A cette cause de tristesse viennent s'ajouter des difficultés de famille : son beau-frère lui intente

un procès odieux où il l'accuse d'avoir extorqué la signature de sa femme, à ses derniers moments, afin d'être nommé légataire universel [1]. Son père et sa mère le poussent à une transaction. Ils exigent de lui des sacrifices d'argent auxquels il ne peut raisonnablement consentir. D'autre part, M. de Boyer insiste pour lui faire acheter la survivance de sa charge de procureur général. Tous ces dissentiments finissent par le décider à prendre le chemin de Paris.

Il connaissait déjà Bachaumont et Mme Doublet. On l'avait reçu dans l'intimité de la *Paroisse*, lors d'un précédent voyage. Son premier soin fut d'aller voir ses deux amis, de leur exposer sa situation, de leur demander un conseil : on tomba d'accord qu'il pourrait se rendre utile comme diplomate. Mais à quel titre demander un poste en rapport avec son âge et sa naissance? Il n'avait guère encore donné de preuves officielles de capacité que dans la marine. A tout prix, il importait de montrer qu'il était digne d'une mission.

L'idée d'entreprendre un voyage dans les Cours d'Europe les plus intéressantes et de présenter, aux ministres, un travail utile à leur politique, lui vint à l'esprit. L'Allemagne, théâtre de la guerre de la succession d'Autriche, formerait le principal objet de ses études. Bachaumont se chargea

---

1 *Précis pour le sieur Rousseau, payeur des rentes, contre M. le président d'Eguilles.* (Imp. Didot, 1764.)

d'exposer à M. Amelot, ministre des Affaires Etrangères, le projet du marquis d'Eguilles.

L'ouverture fut d'autant mieux accueillie que le marquis prenait à son compte les frais de route. On lui donna des lettres de recommandation pour les ministres de France en Allemagne, et il partit sans perdre de temps. Il étudia en détail toutes les Cours de l'Empire, fut reçu de la manière la plus flatteuse par le roi de Prusse, et revint en France par les Pays-Bas vers le mois d'octobre 1743. La Cour était à Fontainebleau. D'Eguilles s'y arrêta, et consulta Bachaumont sur la marche à suivre. Le conseil de la *Paroisse* décida qu'avant de rien faire, le marquis irait voir l'*oncle et le neveu*, c'est-à-dire le cardinal de Tencin et M. de Pont-de-Veyle, et leur demanderait s'il devait se présenter à M. Amelot [1].

Quelqu'ait été le résultat de l'entrevue avec le ministre, il est certain que d'Eguilles ne trouva point de place. Mais au mois d'avril suivant, les Affaires étrangères ayant changé de mains, il eut trois protecteurs puissants : le marquis d'Argenson, M. de Maurepas, et le cardinal de Tencin, qui, favorablement impressionnés par la lecture de ses mémoires sur l'Allemagne, lui promirent un emploi.

---

1 Lettre inédite de Bachaumont à d'Eguilles, du 27 octobre 1743. (Vente Charavay, 21 décembre 1886).

2 Angélique Guérin de Tencin, sœur du cardinal, avait épousé, en 1696, Augustin de Fériol, comte de Pont-de-Veyle.

II

Mission aventureuse du marquis d'Eguilles en Ecosse

L'occasion attendue se présenta bientôt. Il s'agissait d'une mission aussi périlleuse que délicate, une de ces missions aventureuses où celui qui l'accepte n'est avoué qu'en cas de succès, et où le succès est improbable. D'Eguilles ne craignit pas d'accepter.

Il s'agissait de conduire des renforts au prince Charles-Edouard Stuart, récemment débarqué en Ecosse.

Ce prince avait passé la première partie de sa jeunesse à Rome, auprès de son père Jacques III, appelé aussi le chevalier de St-Georges, prétendant à la couronne d'Angleterre. Il était venu, quelques années auparavant, à Paris, dans l'espoir de se faire donner le commandement d'une armée, de renverser le roi Georges II et de rétablir son père sur le trône de la Grande-Bretagne.

Ses sollicitations étant demeurées stériles, il résolut, en 1745, de tenter la fortune seul, sans autre aide que le prestige de son nom et de son courage, comptant, d'ailleurs, réunir, à son débarquement

en Ecosse, assez de partisans pour soulever la contrée.

Il part, le 12 juin, de Saint-Nazaire, sur la frégate la *Doutelle*, avec sept officiers, dix-huit cents sabres, douze cents fusils et quarante-huit mille francs dans ses caisses. Après quatre jours de navigation, le vaisseau qui l'accompagnait, l'*Elisabeth*, attaqué par le *Lion*, navire anglais, et mis hors de combat, est obligé de retourner à Brest, tandis que la *Doutelle* cingle vers les Hébrides et aborde à l'île d'Eriska. Le Prince descend dans le canton de Moidart, où viennent le joindre ses fidèles des *clans* écossais. Il se met en marche avec une bien petite armée de 1,500 à 2,000 hommes. Le 17 septembre, il est sous les murs d'Edimbourg où il pénètre le 29, presque sans coup férir. Là, il se fait proclamer régent d'Angleterre, de France [1], d'Ecosse et d'Irlande, au nom de Jacques III, son père.

Les progrès du Prince ne semblaient pas avoir, jusque-là, beaucoup ému le cabinet de St-James. La prise d'Edimbourg secoua sa torpeur. Le général Cope, envoyé contre les *Rebelles*, s'avança jusqu'à Preston-Pans, à sept milles de la capitale, et fut entièrement défait par les montagnards, troupes indisciplinées, mais terribles au moment de la bataille : « Ces hommes, d'une vigueur extraordinaire, courent à l'ennemi, tirent leurs fusils à brûle-pourpoint, le jettent tout de suite à terre, et se

---

1 Les rois d'Angleterre avaient la singulière coutume de s'arroger ce titre.

ruent, le sabre à la main, au milieu des ennemis [1] ». Ils inspiraient, aux troupes anglaises, une terreur superstitieuse, qui explique leurs succès, malgré l'infériorité de leur nombre.

La victoire de Preston-Pans, où les pertes des *Rebelles* s'élevaient à 60 hommes, et celles de leurs ennemis à 800 morts et 1,400 prisonniers, entraîna de nombreux *clans* jusqu'alors indécis. L'enthousiasme fut tel que plusieurs vinrent se ranger sous les drapeaux du Prince, conduits par les femmes des seigneurs absents ou partisans du roi Georges II. On vit une femme, Jenny Caméron, que le Prince appelait son *joli colonel*, conduire ses guerriers au combat; exemple suivi plus tard par lady Mackintosh, lady Seaforth et par d'autres encore.

Presque toute l'Ecosse se trouvait soumise, grâce à la prise d'Edimbourg. Le Prince voulut profiter de la victoire et pousser droit à Londres. Ses conseillers l'en dissuadèrent. On perdit six semaines à attendre les renforts vaguement promis par la France, tandis que la Cour de Londres, qui commençait à prendre la *rébellion* au sérieux, rappelait des Pays-Bas le fils de Georges II, le duc de Cumberland, général habile, possédant la confiance de ses troupes.

L'intérêt de la France à favoriser l'expédition du prince Charles-Edouard, n'avait pas échappé à nos ministres. En 1745, la guerre de la succession d'Autriche continuait, acharnée, sur mer aussi bien que

---

1 *Mémoires* du président d'Eguilles.

sur le continent, et une diversion au cœur de la Grande-Bretagne semblait opportune. Le cardinal de Tencin, un des promoteurs de la campagne du Prince, insistait avec ardeur pour qu'on envoyât des renforts. Partagés entre la crainte de compromettre le nom de la France dans une entreprise aventureuse, et le désir de faire quelque chose pour le fils du prétendant, les ministres hésitaient. A la nouvelle de la victoire de Preston-Pans, ils résolurent de lui envoyer secrètement peu de secours et beaucoup de bonnes paroles. Une lettre du marquis d'Eguilles, en date du 5 avril 1746, prouve, cependant, qu'un traité avait été conclu entre le Prince et Louis XV : « .... Il est inévitable, écrit-il, que le traité entre le roy et le prince Edouard ne soit connu un jour, puisqu'il existe [1] ... »

Quoiqu'il en soit, l'envoyé mystérieux de la France eut, pour le début de sa mission, un bonheur inespéré. Il arriva au palais d'Holyrood, antique résidence des souverains écossais à Edimbourg, le treizième jour après la bataille.

Il avait reçu de Versailles, « des pouvoirs très-amples et des instructions très-bornées ». En effet, ces instructions se bornaient à un mémoire où la conduite à tenir pouvait se résumer ainsi : se garder, par-dessus tout, de trahir le secret de la mission ; se faire passer, dans l'entourage du Prince, pour un étranger désireux de s'attacher à sa fortune ;

---

1 Voir aussi la note en marge du f° 251, T. 79, Angleterre, *Mém. et doc.* (Aff. étrangères.)

ne confier l'objet de son arrivée qu'au Prince lui-même, en lui remettant les lettres de créance, et tâcher de mériter sa confiance en se ménageant un accès quotidien auprès de lui ; correspondre le plus souvent possible avec le marquis d'Argenson ; lui rendre compte des ressources des Jacobites, de leurs progrès, et des endroits de la côte où un débarquement serait tenté avec les meilleures chances de succès ; surtout envisager la situation d'un œil froid et se défier de l'enthousiasme des montagnards et de leurs chefs.

C'était lui donner une grande liberté d'action, mais une responsabilité dont il sentait le poids.

Ses appointements furent fixés à 1,000 l. par mois, sur lesquelles on lui versa une avance de 10,000 livres.

Quatre jours après la réception du mémoire, il est à Dunkerque, prêt à mettre à la voile, mais les vents contraires lui font perdre un temps précieux. Son vaisseau, l'*Espérance*, chargé de 11,000 fusils, d'un nombre égal de sabres, de quelques barils de poudre et de 96,000 l. en numéraire, ne parvient à quitter le port que le 7 octobre. Les principaux passagers sont MM. Brown, capitaine dans le régiment irlandais de Lally, au service de France, et Sheridan, neveu du gouverneur du prince Charles-Edouard. Ils lui serviront de guides et d'interprètes en Ecosse. Trois navires, dont l'un, le *Harang couronné*, jauge 100 tonneaux, suivront l'*Espérance* à quelques jours d'intervalle, emportant des armes et des munitions.

Brown a reçu du colonel Lally une lettre où l'arrivée prochaine de son régiment et de plusieurs autres lui est annoncée : le comte d'Argenson, ministre de la guerre, aurait même écrit en ce sens. Mais d'Eguilles voudrait une assurance plus positive, un engagement précis dont il pût faire part au Prince. Sa lettre du 6 octobre à d'Argenson exprime ce vœu, simple en apparence, mais qui parut beaucoup moins naturel en haut lieu, puisque, sur l'original de sa lettre, on lit, en marge, la note suivante, de la main du ministre :

Accuser la réception de cette lettre et des précédentes. Ne point donner à M. d'Eguilles le titre de ministre du Roy. Le féliciter sur son heureux départ. Je souhaite que son séjour soit aussy heureux. Le vaisseau qui va suivre portera le reste de la somme. On sçaura les secours envoyés par les vaisseaux qui arriveront heureusement. Ils fileront à mesure, on ne les hasarde que selon les occasions.

Ces quelques lignes en disent long sur les intentions du gouvernement français ! Des phrases évasives, des félicitations banales, des promesses vagues, voilà l'eau bénite de Cour dont le marquis devra se contenter jusqu'à la fin de l'expédition.

Sa traversée de Dunkerque à Montrose est une véritable odyssée. Il lui faut d'abord subir une bonace de plusieurs jours. Puis une tempête s'élève dans les parages dangereux de la Hollande. Décidé à ne faire de relâche dans aucun port, il continue sa route : un second orage, plus terrible que le pre-

mier, vient l'assaillir à hauteur de l'Ecosse. Il voit des navires anglais jetés à la côte : l'*Espérance* n'échappe point au sort commun, mais, comme par miracle, au moment où l'équipage la croit perdue, elle entre dans une anse où elle trouve un abri.

Le lendemain, une escadre anglaise, celle de l'amiral Byng, passe au large : il faut sortir à tout prix ou se laisser prendre. D'Eguilles met à la voile, et, à la faveur de la tempête, passe inaperçu. Mieux encore, tandis que l'*Espérance*, manquant d'un bon pilote, est battue par les flots, tandis que les matelots, commençant à désespérer, demandent qu'on tire au large, il aperçoit un navire anglais isolé. Il ranime le courage de ses hommes et commande l'attaque. Le vaisseau est pris et le capitaine, amené à bord dans une chaloupe, se trouve être un excellent jacobite qui se décide sans peine à servir de pilote. Le même jour, l'*Espérance* mouille dans le port de Montrose.

Il importait de regagner le temps perdu. Tout l'équipage, composé de 42 hommes, débarque. Un seul matelot garde le navire. Les autres emplissent leurs poches de cartouches, chargent, sur leurs dos, le plus grand nombre possible de fusils, puis se dirigent sur la ville de Montrose, située à une demi-lieue de la rade.

Quel accueil les habitants vont-ils faire à cette petite troupe? Sont-ils Jacobites ou dévoués au roi Georges? Les armes ne vont-elles pas leur inspirer une terreur légitime? Questions d'autant plus diffi-

ciles à trancher qu'on n'avait point encore de données certaines sur les progrès du prince Edouard. Le capitaine du vaisseau pris le matin avait annoncé la défaite du général Cope, la soumission de toute l'Ecosse, à l'exception des châteaux d'Edimbourg et de Stirling, mais rien n'était venu confirmer la nouvelle!

Point de temps à perdre, cependant, car l'escadre anglaise peut, d'un moment à l'autre, opérer un débarquement et anéantir cette poignée de soldats.

Ils marchent en silence, hâtant le pas, et pénètrent audacieusement jusqu'au milieu de la ville. La foule les entoure. Aussitôt, le marquis expose l'objet de son arrivée. Il parle à ces Ecossais des victoires remportées par le prince écossais, fait habilement ressortir la gloire et les avantages réservés à ses partisans. D'abord on hésite; un soulèvement est sur le point d'éclater contre les nouveaux venus; mais, le premier moment d'incertitude passé, plusieurs citoyens dévoués au Prince acceptent les armes qu'on leur offre. L'exemple est contagieux: les voilà bientôt tous armés.

Reste à convaincre, de gré ou de force, les autorités, demeurées invisibles. Un simulacre de violence détermine les magistrats à se montrer: la vue de deux cents hommes favorables au Prétendant les décide à se prononcer pour lui.

Alors d'Eguilles, qui n'oublie pas l'escadre anglaise, ordonne de courir à la rade, de verser le chargement de l'*Espérance* dans des chaloupes et de mettre le tout en sûreté. La poudre et les armes

sont transportées sur des chariots, dans un fort voisin occupé par un poste avancé de Charles-Edouard.

Tranquille désormais, d'Eguilles ne songe plus qu'à donner de ses nouvelles au marquis d'Argenson. Il lui écrit sur le rivage, remet sa lettre au capitaine de l'*Espérance*, qui part immédiatement pour la France. Sa lettre arriva, peu de jours après, à Dunkerque.

Le Prince était entré dans la capitale de l'Ecosse avec une certaine pompe : il avait voulu frapper l'imagination du peuple et donner plus de retentissement à sa victoire. Aussi le palais d'Holyrood était-il en fête.

Le marquis y arrive le 15 octobre, après un détour assez long derrière la forteresse de Stirling occupée par des troupes anglaises. Il se fait conduire auprès de Charles-Edouard qui ne dissimule point sa joie, lui fait part de ses espérances, de son projet de marcher sur Londres et demande s'il peut compter recevoir prochainement des renforts.

La réplique du marquis est évasive, conformément à ses instructions : la France ne peut agir sans connaître la situation exacte des Jacobites..... Cette situation, il se charge de l'apprendre au marquis d'Argenson. Il est nécessaire d'attendre sa réponse avant de se mettre en marche.... Mais Charles-Edouard ne veut point de délai ; il partira, coûte que coûte. Si les secours viennent, le succès est assuré ; mais, dans l'incertitude de leur arrivée, le point important est de profiter de la victoire, de

l'enthousiasme de l'armée, du découragement de l'ennemi.

Après sa conversation avec le Prince, le marquis d'Eguilles parcourt son camp : il compte 1,321 tentes, ce qui donne environ 8,000 hommes ; on en attend 1,400 le surlendemain. Il y a 500 chevaux. Dans trois semaines arriveront 300 hommes des des îles du nord-ouest. Cela fait, en tout, dix mille hommes bien armés, pour entrer en campagne, avec sept pièces de canon et quatre mortiers.

En présence de ces forces, le marquis se sent gagner par la confiance. Si 3,000 hommes mal armés, peu disciplinés, sans cavalerie et presque sans chefs ont pu mettre en déroute, à Preston-Pans, 4,000 hommes de troupes régulières, possédant chevaux et canons, on doit en attendre les plus grandes actions, depuis que leur nombre a triplé. Cependant, il ne se dissimule point l'insuffisance de l'armée, si elle arrive jusqu'à Londres : sans secours, elle ne pourra ni tenir garnison ni repousser les attaques de l'ennemi, et ses succès mêmes causeront sa perte. Il communique ses réflexions au ministre des Affaires Étrangères en lui rappelant l'intérêt de la France à tenir en haleine l'armée anglaise, à empêcher son envoi sur le continent.

D'Argenson reçoit la lettre, reconnaît la justesse des arguments, mais il reste froid, et se contente de porter en marge ces réflexions [1] :

---

1 De la main du ministre, et précédées des mots : *Pour répondre.*

« *C'est une relation de son voyage et des avantures par lesquelles il a passé, avec ses gens, pour arriver à l'armée du Pr. Édouard. Le bonheur avec lequel il s'est sauvé des périls fait croire qu'il faut bien augurer de la suite.*

« *Rien de plus touchant que le compte qu'il rend de la première conversation avec le Pr. Édouard et de la reconnaissance qu'a montrée ce prince des résolutions du Roy pour l'assister. Ce prince est très-courageux. Ne seroit-il point à craindre que cela n'allât mesme à la témérité ? Il s'est avancé en Angleterre sans être sûr presque d'aucun secours, surtout d'une diversion en Angleterre par des armées de France suffisantes. Il est vray que la résolution en est prise, mais les préparatifs sont longs, nécessairement. Ce sera beaucoup s'ils peuvent arriver à Noël. En attendant, comment le Prince, avancé en Angleterre, pourra-t-il se contenir au milieu des troupes disciplinées qui, bientost, vont l'entourer ?*

« *De plus, il faut espérer que son parti, en Angleterre, va se déclarer, mais il tarde bien et l'on devroit y voir plus de progrez, depuis qu'il est avancé.*

« *On parle du départ des trouppes hanovriennes et hessoises pour l'Angleterre. Cela est fort à craindre, car rien ne nuit tant aux efforts d'un parti national que les troupes étrangères.*

« *J'ay reçu les états de trouppes, que je croys fort exactes, et je le prie de continuer.* »

Rien ne donne mieux une idée des dispositions du ministre. Ce petit roman guerrier l'intéresse,

mais il prévoit le dénouement fatal et n'a aucune envie d'y compromettre la France.

Charles-Edouard avait écrit à Louis XV, le jour même de l'arrivée du marquis, une lettre de remercîments contenant une pressante demande de secours ; elle devait obtenir le même succès que les autres.

Voici sa lettre :

Monsieur mon Oncle,

Je viens de recevoir avec beaucoup de plaisir les assurances d'affection et d'assistance que votre Majesté m'a données par le Sr Mis d'Eguillers (sic) [1] *dont la personne me sera toujours très-agréable.*

J'espère que, moiennant cette assistance, je viendray à bout d'une entreprise dont Dieu a si visiblement béni les commencemens. Mais je ne saurais me dispenser de répéter, ici, ce que j'ai chargé ledit Mis d'Eguillers de vous représenter plus en détail, qui est qu'il n'y a point de tems à perdre et que je suis trop avancé pour pouvoir ou reculer, ou chercher des délais. Ainsi, je conjure votre Majesté de hâter, le plus qu'il est possible, les secours qu'elle me destine.

---

(1) Les Anglais écorchent souvent l'orthographe du nom d'Eguilles, et l'écrivent : *de Guilles*. L'historien Home annonce son arrivée au camp du prince de la manière suivante : « Le premier de ces vaisseaux qui arriva, apporta, outre des armes et des munitions, une petite somme d'argent, avec Boyer *Marques* (sic) *d'Equilleꝛ* (sic) qui fut à Holyrood-House, où on l'appela l'ambassadeur de France. » Il est vrai que, dans ses lettres, le marquis ne traite pas beaucoup mieux les noms anglais.

Si elle voudra bien le faire, j'ai tout lieu de me flatter que la querelle sera bientôt décidée, et la paix, par là, rendue à l'Europe.

L'obligation que je vous en aurai me mettra en état de vous témoigner, de plus en plus, l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur mon Oncle,

de votre Majesté, le très-affectionné neveu.

(Sig.) CHARLES P.

Edimbourg, 15 octobre 1745.

A ces instances se joignirent celles des agents dépêchés de Rome à Paris par le chevalier de Saint-Georges. Le duc d'York vint solliciter le roi très-chrétien en faveur de son frère Charles-Edouard. Ses deux premières lettres ne furent pas honorées d'une réponse écrite. La note suivante de d'Argenson en fait foi :

« On estime qu'il convient de laisser ces deux lettres-ci sans réponse par écrit ; tout ce que le Roi voudra dire et faire en faveur du prince Henri Stuart peut être transmis de bouche à la personne qui a transmis lesdites lettres. On ne saurait trop éviter de multiplier les écrits publics et particuliers portant indices, témoignages, marques ou preuves que le Roi fait son affaire de l'entreprise de la maison de Stuart. Que la France la soutienne autant que l'on jugera convenable au bien du service de sa Majesté, à la bonne heure; mais que ce soit sans l'avouer, aussi longtemps que le succès n'en sera pas, au moins, probable, et aussi longtemps

que l'on ne serait pas résolu à une guerre également longue et générale. »

Que faire, en présence du parti pris du gouvernement, sinon éviter de paraître s'en apercevoir, sinon solliciter quand même? Ce fut le plan de conduite d'Eguilles, mais il ne réussit qu'à obtenir, de temps en temps, l'envoi de quelques vaisseaux destinés à inspirer aux Anglais la crainte d'une descente sérieuse. De ces vaisseaux, les uns furent capturés, d'autres amenèrent des secours dérisoires, des munitions, mais point d'hommes. Point d'argent non plus, et l'armée en manquait : on comptait en trouver en Angleterre, mais, jusqu'au moment d'y poser le pied, comment vivre ?

Profitant de la liberté que lui laissaient ses instructions, d'Eguilles n'hésita pas à négocier une lettre de change de 26 mille livres tirée sur M. de Montmartel. Il procura ainsi, au Prince, de l'argent comptant pour un petit nombre de jours.

Le 31 octobre, Charles-Edouard commença son mouvement, jugeant avec raison qu'une trop longue oisiveté n'était pas propre à retenir ses soldats sous les drapeaux. Il connaissait le caractère indiscipliné des montagnards, prompts à accourir à l'appel de leurs chefs, mais non moins prompts à se débander. Avec son départ coïncida celui du chevalier Stuart pour la France. Ce baronet d'Écosse, fort instruit, capable de s'acquitter à souhait d'une mission délicate, possédant et méritant la confiance du

Prince, fut chargé de rejoindre à Paris le lord Clancarty : tous deux, unissant leurs efforts, devaient non-seulement insister pour obtenir un envoi de troupes, mais encore décider, si faire se pouvait, Louis XV à se déclarer ouvertement en faveur du Prétendant. Réussir, c'était enlever 6,000 hommes à l'armée anglaise, car elle comptait dans ses rangs 6,000 Hollandais dont pas un, dans ce cas, n'eût osé porter les armes contre la France.

Les Jacobites, en quittant Edimbourg, formaient une armée de 9,000 et quelques centaines d'hommes, dont 600 cavaliers. Ils espéraient voir bientôt leur nombre augmenter dans une forte proportion, par l'arrivée de plusieurs clans, notamment les Macleod et les Macdonald des îles, sans parler des recrues le long de la route.

Les principaux chefs de l'armée étaient : le lord Georges Murray, lieutenant général, tacticien émérite, que ses talents firent proclamer général en chef; le duc d'Athol; le duc de Perth; le lord Louis Gordon; le comte Kilmarnock dont le fils aîné servait dans les troupes anglaises; le comte de Kelli; les lords Pistligo, Nairn, Elcho, Ogilvie, etc. Citons, parmi les chefs de clans : les trois Macdonald, les chefs des Caméron, des Mackintosh, des Fraser, des Macpherson, des Macgregor, des Stuart, etc., etc.

L'armée prend la route de Dalkeit, où le Prince règle définitivement sa marche. Une division se dirigera sur Moffat et, de là, sur Carlisle; le marquis d'Eguilles en fera partie. L'autre, commandée par

le prince Edouard, prendra la direction de Kelso, vers le sud-ouest, simulant une attaque contre le maréchal Wade stationné entre Berwick et Newcastle. Pendant ce temps, les bagages et l'artillerie fileront, à l'ouest, sur Carlisle.

Le Prince Edouard doit les rejoindre, en coupant à travers des montagnes et des pays sans chemins où les Anglais ne pourront le suivre.

A Kelso, Charles-Edouard change brusquement de direction, descend au sud-ouest, et entre à Jedburgh, le 7 novembre. Il longe ensuite la Liddle, rejoint le reste de l'armée, à Redding, et va mettre le siége devant Carlisle.

Carlisle, peu fortifiée, mais encouragée par l'annonce d'une marche de Wade, répond, aux sommations qui lui sont faites, par des coups de canon. Apprenant la cause de ectte résistance, le Prince se porte à la rencontre du maréchal, l'attend vainement, rebrousse chemin, et continue le siège.

Ç'est au marquis d'Eguilles que revient l'honneur d'avoir fait tomber presque immédiatement, et sans perte d'hommes, cette place au pouvoir de Charles-Edouard: « Je luy persuaday d'essayer s'il n'effrayeroit point Carlisle en feignant de vouloir l'escalader, et y mettre le feu avec des boulets rouges. Cela a si bien réussy que nous sommes actuellement en possession de la ville et du château où il y a 36 canons de huit, 200 invalides, 1,000 miliciens, deux compagnies de cavalerie et toutes sortes de munitions de bouche. La garnison a promis de ne pas

servir d'un an, et les habitants ont promis fidélité au chevalier de Saint-Georges. » [1]

La prise de Carlisle, sous les yeux du maréchal Wade, eut les conséquences les plus heureuses, encouragea les montagnards et inspira une terreur salutaire à leurs ennemis. Elle permit d'établir une garnison dans la ville et de prendre avec confiance le chemin de Londres, car on laissait en arrière une place amie, offrant un refuge en cas de défaite, et un asile aux catholiques persécutés dont un certain nombre devait, en effet, venir grossir la garnison.

Charles-Edouard avait eu trop à se louer des conseils de l'ambassadeur de France, pour ne point le consulter sur son plan de campagne : sa première idée avait été d'offrir la bataille à Wade. Le marquis l'en dissuada par les raisons suivantes : l'armée du maréchal se composait de 13,000 hommes ; celle du Prince, au 17 novembre, de 7,000 seulement. En outre, les montagnards, avides de porter, dans leurs chaumières, le butin fait dans la basse Ecosse et, peut-être, effrayés de la perspective d'une longue expédition, commençaient à déserter par masses. Engager une bataille dans ces conditions lui semblait imprudent. Mieux valait, avant de prendre une résolution aussi grave, attendre le retour de ces déserteurs d'une espèce particulière, (ils ne manquaient jamais de revenir, une fois leur butin en sûreté), et l'arrivée des clans retardataires, ainsi que les vaisseaux français.

---

1 Archives des Affaires Étrangères.

La véritable tactique consistait à ne point s'occuper de Wade, à marcher sur Londres, à ne livrer combat qu'au cas où l'ennemi voulût barrer la route. Si, une fois sous les murs de la capitale, l'armée se trouvait encore trop faible pour y laisser une garnison et tenir, en même temps, tête aux ennemis, rien ne l'empêcherait de se jeter dans les montagnes du pays de Galles, où les troupes régulières ne pourraient la suivre, où le Prince comptait de nombreux amis, où elle resterait en observation jusqu'au printemps, enfin où le voisinage de la mer faciliterait la jonction des renforts attendus.

Le prince, abandonnant le projet d'attaquer Wade, adopta le plan du marquis d'Eguilles.

Ce fut, pour lui, une compensation aux difficultés de toutes sortes et de tous les instants dont il avait eu à souffrir. Non qu'il eût été physiquement éprouvé : les rigueurs du climat, l'insuffisance de la nourriture, les nuits passées à la belle étoile, n'avaient pu ébranler la santé de ce méridional, qu'un de ses amis affirmait avoir vu grelotter de froid, à Marseille, *avec huit chemises sur le corps* [1]. Mais il avait à se plaindre des montagnards. Leur caractère insolent, soupçonneux, leurs querelles, leur indolence, à laquelle ils ne renonçaient qu'au moment de la bataille, en faisaient d'assez fâcheux compagnons. Bientôt, ils se rendront coupables de torts graves à son égard, lui voleront deux fois

1 Lettre du chevalier de la Bastie. Portef. de Bachaumont.

son équipage, jusqu'à son cheval, et l'obligeront à faire la route à pied.

Sa confiance dans leur courage et dans leur fidélité au Prince n'en sera point affaiblie. Indisciplinés, ils l'étaient, sans doute, mais d'Eguilles le leur pardonnait, à cause de leur héroïsme dans les marches et dans les combats.

Un symptôme plus inquiétant était la discorde entre les officiers : on eut malheureusement à la constater, dès la prise de Carlisle ; jaloux de l'avancement accordé à leurs collègues, plusieurs rentrèrent en Ecosse, prétextant qu'ils ne s'étaient point engagés à franchir la frontière.

Des généraux ne craignirent point de donner le mauvais exemple : Georges Murray, le plus respecté d'entre eux, et le jeune duc de Perth, résignèrent, à la suite de dissensions, leurs commandements entre les mains du Prince, qui conserva, au premier, son grade de lieutenant-général, et accepta la démission du second. Cette suite était prévue. Charles-Edouard ne pouvait, se passer de son expérience, de ses talents, ni hésiter à lui sacrifier son adversaire.

Le départ de Carlisle a lieu le 21 novembre. L'armée prend le chemin de Manchester par les villes amies de Kendal et de Lancastre. Le 25, elle est à Preston. Cette marche du Prince est un véritable triomphe. Il entre, bientôt, à Manchester, sans verser une goutte de sang. La ville fut prise d'une manière assez originale, si l'on en croit les mé-

moires du chevalier de Johnstone, officier d'artillerie au service de Charles-Edouard.

A Preston, un sergent, nommé Dickson, avait reçu l'ordre de faire des recrues. Contrarié de n'y avoir point réussi, il était venu demander à son chef l'autorisation de prendre les devants et de se rendre, seul, à Manchester où il espérait être plus heureux. Refus du chevalier de Johnstone, qui juge le projet extravagant. Que fait alors Dickson? Il déserte, emmenant avec lui sa maîtresse, dont il ne se séparait jamais et un tambour de ses amis, pénètre dans Manchester le lendemain matin, ordonne au tambour de battre le rappel et annonce qu'il vient faire des enrôlements.

Le peuple, étonné d'abord, et soupçonnant l'armée jacobite d'être sous les murs, n'ose l'interrompre. Mais, entendant dire qu'elle n'arrivera pas avant le soir, il change d'attitude et devient menaçant: Dickson arme son fusil, dirige le canon sur le groupe le plus hostile et se déclare prêt à faire sauter la cervelle au premier qui le touchera, lui ou ses compagnons. Ce disant, il tourne vivement son arme dans toutes les directions, et, grâce à cette escrime, donne aux amis des Stuarts le temps de voler à son secours. Entouré bientôt de six cents jacobites, il se met à leur tête et parcourt la ville en inscrivant les noms des recrues qui se présentent.

Le soir, il apporte au chevalier de Johnstone une liste de 180 enrôlements et un compte de trois guinées.

Cette aventure se répandit dans Manchester et ce

fut à qui raconterait la manière dont elle avait été prise « par un sergent, un tambour et une fille ».

On forma, sous le nom de régiment de Manchester, un corps uniquement composé d'Anglais, dont le commandement fut confié à M. Townley, officier au service de France, récemment débarqué : il se composait de 300 hommes, dont plus de la moitié fournis par le sergent Dickson.

Sur ces entrefaites, le duc de Cumberland, rappelé du continent par le roi Georges II, se dispose, dans le Straffordshire, à réparer les lenteurs du maréchal Wade auquel on laisse le commandement de l'armée du Nord.

Voulant tromper le Duc sur la direction de sa marche, Charles-Edouard envoie quelques cavaliers à sa rencontre. Pendant ce temps, il s'avance sur Derby, où il entre le 4 décembre. Les avant-postes descendent même à six milles plus bas, c'est-à-dire à une quarantaine de lieues de Londres.

La nouvelle de l'approche des Jacobites répandit la terreur parmi les habitants de la capitale, auxquels les montagnards avaient été dépeints comme de véritables bêtes féroces. On commençait à comprendre que ces *Rebelles*, si méprisés au début de la campagne, étaient capables de restaurer les Stuart. Aussi l'inquiétude était-elle vive, à la Cour de Georges II.

A Derby, le Prince apprend qu'un renfort de 3,000 hommes vient de débarquer : le régiment de Royal-Ecossais, commandé par John Drummoud, les piquets de la brigade irlandaise au service de

France et deux escadrons de cavalerie commandés par le comte de Lally. On lui affirme, en outre, qu'une flotte française, portant 10.000 hommes, est prête à mettre à la voile, sous les ordres du duc de Richelieu [1].

Quelle dut être sa déception, lorsque, rassemblant son conseil et lui exprimant sa volonté de continuer la marche en avant, il entend son meilleur général s'y opposer, déclarer impossible de continuer, indispensable, au contraire, de rebrousser chemin, de retourner en Ecosse !

Georges Murray allègue, en effet, la supériorité numérique des forces du duc de Cumberland, la présence du général Wade à Newcastle, l'antipathie de certains comtés qu'on aurait à traverser, en admettant même la défaite du duc, enfin l'impuissance de quatre mille montagnards, dans Londres.

Tous les chefs de clans, à l'exception du duc de Perth dont nous avons signalé les dissentiments avec Murray, partagent l'opinion du lieutenant-général.

Le prince cède et donne l'ordre de la retraite.

Elle est savamment conduite par Murray. Toutefois, les montagnards, s'apercevant qu'ils reviennent sur leurs pas, ne dissimulent point leur mécontentement. On traverse de nouveau Macclesfield, Manchester, Preston, Lancastre, Kendal, en évitant

---

1 La descente en Angleterre n'eut pas lieu, mais il en avait été véritablement question, ainsi qu'on peut le constater dans les papiers des Stuarts. T. 79, f° 39. (Aff. étrangères.)

la rencontre de Wade, auquel le duc de Cumberland a donné l'ordre de couper la retraite aux *Rebelles*. Seule, la cavalerie anglaise parvient à rejoindre leur arrière-garde, commandée par Murray.

Celui-ci, désireux de prouver aux ennemis qu'une armée en retraite n'est pas toujours une armée en déroute, leur offre le combat près du village de Clifton, après avoir fait demander un millier d'hommes au prince, qui a dépassé Penrith. Charles-Édouard répond en l'invitant à continuer sa route : Murray persiste, et affronte, avec ses huit cents montagnards, les cinq mille hommes du duc de Cumberland. (18 décembre.)

Fidèles à leur manière de se battre, les highlanders, après une première décharge, jettent leurs fusils à terre, saisissent leurs claymores, et se précipitent sur les Anglais, qui, déjà intimidés, avant l'action, par la terrible renommée de leurs adversaires, s'enfuient à leur approche.

Détail curieux : la plupart des dragons restés sur le terrain ne portaient qu'une botte. Ils avaient enlevé l'autre afin de fuir plus vite !

Le combat de Clifton-Enclosures coûta 15 hommes aux Jacobites. Les Anglais en perdirent 100 : ils ne s'en attribuèrent pas moins la victoire, déclarant impossible d'évaluer les pertes d'un ennemi qui s'empressait, aussitôt le combat, d'emporter ses morts et ses blessés.

Murray rejoint, à Penrith, le Prince, qui le féli-

cite de son succès Ils arrivent, le 20, à Carlisle, et ne s'y arrêtent que pour renforcer la garnison. Le mauvais état des fortifications ne permet pas d'espérer une résistance sérieuse. Mais Carlisle retardera la marche de Cumberland. On lui laisse donc trois cents hommes, dont un certain nombre choisis parmi les troupes au service de France, dans l'espoir qu'ils seront traités, non en *Rebelles*, mais en prisonniers de guerre.

Carlisle se défendit bravement, résista trois jours à l'artillerie du duc, et se rendit le 30 décembre. La vie sauve avait été promise à la garnison. Douze officiers n'en furent pas moins envoyés à Londres pour être pendus ; le reste des défenseurs fut jeté dans des cachots.

Après ce fait d'armes, le duc de Cumberland, considérant la rébellion comme éteinte, retourna en Angleterre, laissant le commandement de l'armée au maréchal Wade et au général Hawley. Le premier se rendit à Newcastle ; le second continua la poursuite.

Charles-Edouard s'était dirigé sur Glascow. Sur son passage, la ville de Dumfries fut frappée d'une contribution de 200 livres sterling, pour avoir arrêté les bagages de l'armée jacobite, que les habitants croyaient en déroute. D'autres contributions furent levées sur Glascow, où l'on arriva le 25 décembre. Cette ville, peu favorable aux Stuarts, fut obligée de payer 5,500 livres sterling et de fournir aux soldats des chemises, des chaussures, des habits et des bas. Un fanatique tenta d'assassiner le

prince : il fut arrêté au moment où il l'ajustait avec un pistolet.

Stirling, investi, se rend au bout de deux jours. L'armée jacobite se composait alors de 5,000 hommes. Elle se voit renforcée du régiment d'infanterie Royal-Ecossais, de deux escadrons de Fitz-James et des piquets de la brigade irlandaise au service de France, récemment débarqués à Montrose, sous la conduite de lord Drummond, ce qui porte à 8,000 le chiffre des combattants. Le général Hawley, cantonné à Edimbourg, en comptait 12,000, dont 3,500 nouvellement envoyés d'Angleterre. Cette disproportion de forces lui inspirait une confiance si grande qu'il fit élever cinq potences destinées aux rebelles, après sa future victoire. Il quitta Edimbourg le 16 janvier et se dirigea contre Charles-Edouard, occupé au siège de la citadelle de Stirling.

L'approche des Anglais, dans la pensée de leur général, devait suffire à déterminer la retraite du Prince. Il se trompait : Charles-Edouard, apprenant sa marche, laisse un millier d'hommes autour de la citadelle, et se porte à sa rencontre avec le reste de ses troupes ; il choisit, pour faire halte, l'endroit le plus propre à protéger les opérations du siège, et attend l'ennemi. Il l'attend trois jours en vain, donne l'ordre d'avancer, et aperçoit les Anglais le 28, dans la plaine de Falkirk.

Un peu avant une heure de l'après-midi, deux officiers de leur armée, campée sous la ville, montent sur un arbre et, à l'aide d'un télescope,

découvrent les Jacobites. Ils en informent immédiatement le lieutenant-colonel Howard. Celui-ci court à Callender-House, résidence du général Hawley, l'avertir de ce qui se passe; mais Hawley, croyant à une feinte, persuadé, d'ailleurs, qu'on n'osera l'attaquer, ne veut rien entendre.

Entre une heure et deux, les habitants du pays annoncent qu'ils ont vu les *Rebelles* prêts à passer la rivière du Carron à Dunipace, à 3 milles de Falkirk.

Les officiers s'alarment; leur général est toujours à Callender-House, et ils n'ont point d'ordres ! En attendant son arrivée, les commandants forment leurs bataillons devant le camp.

Il fallut, dit-on, trois messagers successifs pour arracher Hawley aux douceurs d'un repas offert par la comtesse de Kilmarnock, femme d'un chef jacobite, qui lui avait donné l'hospitalité dans son château.

Son inaction permit aux troupes du Prince de choisir leur position de combat : voyant un orage sur le point d'éclater, elles se placèrent de façon que les Anglais fussent obligés de recevoir le vent et la pluie en plein visage.

Leur droite se composait de tous les régiments de la basse Écosse, des Maclachlans, de la brigade d'Athol et du régiment de lord Drummond; la gauche, des clans qui avaient pris part à l'expédition d'Angleterre, des recrues venues des Highlands, etc.

Hawley, en arrivant à son camp, ordonna aux dragons d'occuper une hauteur entre les deux armées. Au même instant, les trois régiments des Macdonald de Keppoch, de Clanranald et de Glengary s'élancèrent pour en prendre possession. Ce fut comme une course, où les Macdonald arrivèrent les premiers.

Le reste de l'armée jacobite vint se former sur deux lignes, à leur gauche.

Charles-Edouard se plaça en arrière de la sesonde ligne, avec les piquets irlandais et la cavalerie de réserve. Il eût voulu combattre au premier rang : Georges Murray avait eu beaucoup de peine à l'en dissuader. Chefs et soldats brûlaient de se mesurer avec les Anglais ; ceux qui se trouvaient en réserve ne dissimulaient point leur mécontentement.

L'infanterie de Hawley était, aussi, formée sur deux lignes : la première comprenait le Royal-Ecossais ; à sa gauche, les régiments de Wolfe, Cholmondley, Pultney, Price et Ligonier. La seconde, le régiment de Burrel, et à sa gauche, les régiments de Blakeney, Munroe, Battereau, et Fleming. En réserve, le régiment d'Howard. Devant cette infanterie, et la dépassant de beaucoup sur la gauche, s'étendaient les dragons.

L'aile gauche du Prince et l'aile droite de Hawley étaient séparées par un ravin qui commençait au bas de la colline dont les Macdonalds s'étaient emparés.

Le canon ne joua aucun rôle, dans cette journée.

Les pièces de campagne du général Hawley s'étaient enfoncées dans un marécage. Celles du Prince étaient restées, dans la précipitation de la marche, à un mille en arrière.

A peine l'infanterie de Hawley est-elle formée, que le général donne, au colonel Ligonier, l'ordre de s'avancer au grand trot avec ses dragons. Lord Georges Murray, à la tête des Macdonald de Keppoch, laisse approcher cette cavalerie à portée de pistolet, puis commande le feu qui, presqu'aussitôt, s'étend sur toute la ligne. Une panique s'empare des régiments anglais : ceux d'Hamilton et de Ligonier tournent bride ; celui de Cobham, éperdu, reçoit, par suite d'une fausse manœuvre, les décharges de mousqueterie de toute l'aile gauche des Jacobites.

Alors, les Macdonald, incapables de contenir leur ardeur, s'élancent, malgré l'ordre de Murray de ne point rompre les rangs : accueillis par le feu de l'armée du Roi, ils ripostent, et, jetant leurs fusils, tirent leurs claymores : la première ligne est enfoncée ; la seconde prend la fuite. La déroute semblait complète, quand deux ou trois régiments, appuyant à gauche et se reformant derrière le ravin, commencent un feu nourri sur les Caméron et les Stuart. L'effet de leur bonne contenance est d'arrêter la poursuite des montagnards et de les ramener à leur premier poste de combat. Alors Murray accourt avec les Macdonald, et le Prince avec ses troupes de réserve.

Les fusils jetés sont repris, le sommet de la col-

line est occupé. A ce moment, les dragons de Cobham se dirigent vers le même point, mais, épouvantés à la vue d'un corps aussi imposant, tournent bride pour la seconde fois et rejoignent les régiments anglais en retraite.

La bataille, commencée après trois heures, avait duré jusqu'à quatre heures et demie. [1]

Pendant ce temps, la tempête n'avait cessé de souffler, et la nuit, qui tombait, rendait les chefs jacobites incertains sur le meilleur parti à prendre pour tirer profit de la victoire : deux officiers, dont M. Drummond, avec lequel le marquis d'Eguilles avait débarqué à Montrose, sont envoyés à Falkirk, déguisés en paysans. Ils s'assurent que le camp est vide et que la ville a été abandonnée par l'ennemi. Aussitôt, Murray en prend possession.

Les pertes des Anglais étaient de 600 tués, dont plusieurs officiers supérieurs, et 600 prisonniers. Ils laissaient, derrière eux, sept canons, et une grande quantité d'armes, des munitions pour six mois, des tentes. L'armée de Charles-Edouard ne perdait que 120 hommes, dont 32 tués.

Chefs et soldats jacobites s'étaient montrés pleins de courage et d'entrain : le Prince, malgré les prières de Murray, ne s'était que trop exposé.

Ce dernier s'était « battu à pied comme un lion. » Lord John Drummond avait eu un cheval tué sous lui et reçu une blessure au bras droit. Parmi les

---

1 Home. *History of the Rebellion.*

officiers supérieurs venus de France, MM. Stapleton, commandant des piquets irlandais, Sullivan et Brown avaient bravement fait leur devoir.

Brown avait mérité l'amitié du marquis d'Eguilles ; le Prince lui avait confié le commandement de l'artillerie, pendant l'expédition d'Angleterre, et, depuis, en avait fait son aide-de-camp : c'est lui qui fut chargé de porter en France les dépêches annonçant la victoire de Falkirk.

Si Charles-Edouard avait pu faire poursuivre les Anglais en déroute, c'en était fait de l'armée de Hawley. La faiblesse de sa cavalerie l'en empêcha. Il continua le siége de la citadelle de Stirling.

Les montagnards, livrés à l'inaction, en profitèrent pour déserter ; bientôt, l'inhabileté de l'ingénieur français chargé des travaux, M. de Mirabelle (appelé ironiquement, par les soldats, M. l'*Admirable*), le conduisit à lever le siége et à battre en retraite vers le nord. L'investissement avait duré trois semaines.

C'est le duc de Cumberland qui fut choisi pour réparer la défaite. Le 30 janvier, il entre à Edimbourg, avec une pompe triomphale assez peu justifiée par ses précédents succès. Le 13 février, il est à Stirling.

Pondant ce temps, les Jacobites prenaient la direction d'Inverness, capitale des Highlands, après s'être divisés en deux colonnes dont chacune suivait une route différente : Murray longeait la côte avec lespiquets irlandais, 400 highlanders, la cavalerie et

les renforts venus de France; il cherchait à recruter des volontaires et à remplir ses caisses du plus d'argent possible.

L'autre colonne, commandée par le Prince, traverse le pays montagneux, passe par Dumblane, Crieffet, et s'arrête auprès du château de Blair, appartenant au duc d'Athol.

Là, Charles-Edouard juge politique de permettre à tous ceux de ses montagnards qui le trouveront bon, d'aller faire un tour dans leurs chaumières pour y « quitter leurs paquets, compter leurs vaches et faire des histoires à leurs femmes. » On prend, toutefois, la précaution d'envoyer avec eux plusieurs chefs qui hâteront le retour et recruteront de nouveaux combattants.

Il remonte, avec ce qui lui reste d'hommes, jusqu'à dix milles d'Inverness. Son plan est d'y attendre Murray et de placer lord Loudon, commandant de la ville, entre deux feux.

Lady Mackintosh lui avait offert l'hospitalité dans son château de Moy. A force de promesses, de prières, de menaces, elle était parvenue à soulever 600 de ses vassaux et à grossir de leur nombre l'armée de Charles-Edouard ; elle eut l'occasion de lui rendre, pendant son séjour à Moy, un service encore plus signalé.

Lord Loudon, sorti d'Inverness, avait détaché, vers le château, une avant-garde dont la mission hardie était d'enlever le Prince. Son dessein, si secret qu'il eût été gardé jusqu'au dernier moment, fut révélé à Lady Mackintosch, au moment où il

allait être mis à exécution. A l'insu de son hôte, elle arme ses serviteurs, les poste le long de la route où les soldats doivent passer, avec la consigne de les accueillir par une fusillade nourrie et par de grands cris, de manière à donner l'illusion du nombre. Son stratagème réussit : l'avant-garde, en arrivant, croit avoir affaire à une armée entière et se replie en toute hâte, entraînant dans sa fuite le corps principal.

Cependant, les montagnards commencent à rejoindre. Charles-Edouard remonte vers le nord.

La misère de son armée est affreuse. L'argent lui fait complètement défaut; les hommes sont réduits à se nourrir du peu qu'ils trouvent sur leur passage, c'est-à-dire de lait et de farine d'avoine; la viande de mouton est rare. Leur patriotisme les soutient : toutes leurs espérances se concentrent sur Georges Murray avec lequel rendez-vous a été pris sous les murs d'Inverness. Le détour qu'il a fait le long des côtes lui aura sûrement permis de s'approvisionner dans ces pays, moins pauvres que les montagnes du centre; il aura, d'ailleurs, reçu, en passant à Peterhead, les secours apportés par un vaisseau dont l'arrivée a été signalée au Prince.

On sent, à la lecture des lettres écrites vers cette époque par le marquis d'Eguilles, combien il eut à souffrir et de la température rigoureuse de février et du manque de vivres : malade, il n'a plus la force d'achever ses lettres; il est obligé de dicter à un secrétaire. Ses ressources personnelles ont été

sacrifiées au bien-être de ses compagnons. Il supplie le ministre de l'autoriser à prélever quelques deniers sur la prochaine somme envoyée de France.

Les difficultés matérielles ne causent point sa seule préoccupation ; le prince lui a fait une confidence alarmante : Georges Murray est devenu suspect. Il le croit vendu au roi d'Angleterre. Ses raisons semblent avoir été graves, puis que d'Eguilles, à partir de cet entretien, surveilla et fit surveiller le lieutenant-général. Sa trahison était-elle véritable ? On l'ignore, et le marquis n'entre dans aucun détail. Quoiqu'il en soit, Murray semble avoir fait loyalement son devoir jusqu'à la fin de la campagne, et payé de sa personne dans tous les combats.

Il rejoignit le prince au point convenu, et l'armée entra sans coup férir, dans Inverness, d'où Loudon et ses montagnards s'étaient enfuis à son approche. Le fort St-Georges, qui commandait la place, se rendit. Loudon fut contraint de se réfugier dans l'île de Skye.

Les montagnards insistaient pour qu'on le poursuivît. Ils voulaient aussi qu'on assiégeât les forts Guillaume et Auguste. Charles-Edouard céda, malgré les représentations d'Eguilles et de Murray qui l'engageaient à attendre les secours dont on annonçait l'arrivée, sur les vaisseaux la *Charité* et le *Comte de Maurepas*.

Pendant ce temps, le duc de Cumberland restait cantonné à Aberdeen, dans le dessein de ne reprendre les hostilités qu'au retour de la belle saison.

Quatre mille hommes sont d'abord envoyés contre lui, sous la conduite du lord John Drummond, chargé de lui disputer le passage de la Spey.

Le siége du fort Auguste est confié à M. Stapleton, qui le prend en quelques jours ; celui du fort Guillaume, à Caméron de Locheil.

Murray marche contre la tribu des Grants, qui s'armaient contre le Prétendant. Leur chef a le temps de s'échapper et de rejoindre le duc de Cumberland avec une centaine d'hommes. Tous les autres chefs du pays se soumettent, et six d'entre eux sont emmenés comme otages.

Après ce succès, il fait une marche forcée, rejoint 600 Macpherson à Ruthwen, et se trouve ainsi à la tête de 1100 hommes. Il les divise en deux corps dont l'un s'empare du passage de Killikrankie, où il fait 90 prisonniers : l'autre va mettre le siége sous le château de Blair, où les troupes du Roi, commandées par sir André Agnew, résistent énergiquement et contraignent Murray à se retirer. Il revient avec 270 prisonniers.

Au même moment, lord John Drummond envoie, à Keith, un détachement de 200 hommes qui ramènent 87 prisonniers.

Enfin, pour couronner ces exploits, un coup de main d'une hardiesse étonnante est accompli, dans le nord, entre les golfes de Murray et de Dornoch, par MM. Warren, Sullivan et un capitaine du nom de Gourdon :

Lord Loudon, rentré dans le Sutherland, se trouvait, à la tête de 1500 hommes qu'il était nécessaire

de repousser au plus vite; ils commettaient des exactions dans le pays, où beaucoup de montagnards avaient leurs familles. Ennemis peu redoutables en bataille rangée, ils s'étaient placés hors d'atteinte, grâce à la précaution qu'avait eue leur général de s'emparer ds tous les bateaux de la côte.

Un officier propose de descendre à l'est, de réunir toutes les embarcations qu'on pourra trouver entre Nairn et Cullen, et de leur faire passer le golfe de Murray. Entreprise périlleuse, car deux vaisseaux de guerre ennemis croisaient dans ce golfe, et, si la première partie du plan réussissait, il resterait encore à transporter les soldats au nord du golfe de Dornoch.

Les bateaux, rassemblés à Findhorn, par les soins de M. Warren, arrivent heureusement dans le Rosshir. L'embarquement des troupes s'y fait, de nuit, sans difficulté ; mais, au moment de mettre â la voile, plusieurs s'engravent. Force est d'attendre le lendemain matin. Par bonheur, un brouillard épais arrive avec le jour et dérobe la navigation à l'ennemi : on aborde sans être vu. Les soldats de Loudon, attaqués à l'improviste, s'enfuient : le brouillard leur permet de gagner la montagne, mais non sans laisser prisonniers deux de leurs principaux chefs, 12 officiers, 265 soldats, quatre vaisseaux de transport, des armes, des munitions, etc.

Les 30,000 livres représentées par les quatre vaisseaux pris, en tenant compte des bijoux, meubles, vaisselle, etc., n'étaient point à dédaigner, dans un pays où l'on ne pouvait lever de contribu-

tions. Somme bien insuffisante, cependant, si l'on songe que, depuis l'arrivée de la *Charité*, plus d'un mois auparavant, un seul vaisseau était venu de France, l'*Aventurier*, dont l'équipage de 200 hommes avait évité à grand'peine les corsaires anglais, et n'avait apporté ni armes ni munitions d'aucune sorte. Un autre vaisseau aborda, un peu plus tard, dans la baie de Tung (Sutherland), débarqua des hommes, des armes, et, cette fois, de l'argent. Mais, attaqués par des montagnards dévoués à Georges II et par les débris de l'armée de Loudon, l'équipage fut pris et l'argent pillé. Brown, qui rentrait en Ecosse, fut fait prisonnier. Le prince se repentit, alors, de n'avoir pas détruit, jusqu'au dernier, les soldats de Loudon : lord Cromarty fut envoyé à leur poursuite, avec 2,500 hommes, mais il était trop tard.

Cumberland, informé de la situation précaire des Jacobites, pensait, avec raison, avoir tout intérêt à retarder les opérations, et, persuadé qu'ils seraient obligés, s'ils voulaient sortir des montagnes, de passer par l'issue qu'il gardait, restait cantonné à Aberdeen, avec ses 9,400 hommes.

Charles-Edouard n'en avait que 6,000; l'expédition de lord Cromarty et les désertions du mois d'avril avaient considérablement diminué ses forces.

Dans des conditions normales, l'énergie des vainqueurs de Falkirk eût suppléé au nombre, mais, épuisés par la privation des choses les plus nécessaires à l'existence, leur courage ne devait pas suffire à les sauver d'un désastre.

A tout prix, cependant, il fallait tenter de sortir des montagnes, sous peine de voir l'armée dispersée en peu de jours. Pour mettre ce projet à exécution, deux moyens s'offraient au Prince : éviter le duc de Cumberland en descendant directement au sud par la route qu'il avait prise pour remonter en Ecosse, ou marcher à l'est et offrir le combat. Un succès eût assuré les communications avec la France, par Montrose.

Le second parti souriait davantage à sa valeur; toutefois, il ne voulut point prendre de résolution avant l'arrivée des troupes qui revenaient du fort Guillaume, dont elles avaient levé le siége.

Tout à coup, il apprend la marche du duc de Cumberland sur Inverness, par Nairn.

Il s'avance à sa rencontre et bivouaque dans la plaine de Drumossie-Muir ou de Culloden, à quelques miles d'Inverness.

Avant d'engager la bataille, il tente un coup de main des plus hardis :

Deux mille montagnards reçoivent l'ordre de se tenir prêts, le soir, à surprendre l'ennemi dans son camp. Malheureusement, la marche de l'avant-garde, commandée par Murray, est retardée par l'obscurité, et le jour va paraître, quand on découvre le camp ennemi. Murray rebrousse chemin, et la tentative échoue.

Cumberland, averti de l'approche des Jacobites, fait immédiatement prendre les armes à ses soldats et se dirige vers la plaine de Culloden.

C'est une partie décisive qui va se jouer. Charles-

Edouard l'a compris; il déclare à son conseil, réuni avant la bataille, qu'il en courra les risques. Les principaux chefs le supplient d'attendre encore; le marquis d'Eguilles se jette à ses genoux, lui représente l'infériorité numérique de ses troupes, leur épuisement causé par les marches des derniers jours et l'insuffisance de la nourriture (on n'avait distribué, la veille, qu'un biscuit par homme); le manque d'armes; l'avantage qu'il y aurait à se contenter de défendre Inverness, ou même à l'abandonner, à attirer et retenir les Anglais dans les montagnes, en attendant de nouveaux secours, enfin le désastre irréparable qui pourrait résulter d'une défaite.

Vaines paroles! Le prince était-il las de faire des concessions à la prudence? D'avoir, plusieurs fois, notamment à Derby, sacrifié ses plans à ceux de ses lieutenants? On peut le supposer; on peut croire, aussi, qu'il comptait sur l'irrésistible élan des montagnards et sur les faveurs d'une fortune qui ne l'avait pas encore trahi : il demeura inébranlable dans sa résolution.

Dès lors, le marquis d'Eguilles, prévoyant une catastrophe, ne songe plus qu'à remplir son devoir, c'est-à-dire à brûler ses papiers et à veiller sur ses compatriotes.

Les troupes sont rangées en bataille par Sullivan, adjudant et quartier-maître général. Il les forme sur deux lignes, avec un corps de réserve : lord Georges Murray commande la droite de la première; lord John Drummond la gauche. Le gé-

néral Stapleton est à la tête de la seconde ligne. Le prince s'arrête sur une petite éminence située en arrière.

Par une maladresse qui devait avoir de graves conséquences, on néglige, pour la première fois depuis le commencement de la campagne, de placer les Macdonald à l'aile droite. Ce poste, qu'ils considèrent comme un poste d'honneur, ils l'ont occupé à Preston, à Falkirk. Leurs clans prétendent même y avoir un droit héréditaire. Lord Drummond a beau leur faire observer que toute place est bonne, quand on s'appelle Macdonald, ils persistent à se dire humiliés : leur mécontentement eut des conséquences fatales.

Vers midi (16 avril), paraît l'armée anglaise. Cumberland commande halte et divise ses colonnes en deux lignes de six régiments chacune, avec la cavalerie sur les flancs et un corps important de réserve en arrière. Puis, il s'avance contre les *Rebelles*.

L'action s'engage par un combat d'artillerie : le feu des Jacobites, mal dirigé, produit peu d'effet ; les canons du duc de Cumberland, qu'on a voulu mettre en batterie à cinq ou six cents pas de l'ennemi, s'enfoncent dans un marécage. Dégagés aussitôt, ils ouvrent un feu meurtrier contre la cavalerie et l'aile droite du prince, pour le forcer à commencer l'attaque.

Les boulets font jaillir la terre autour de Charles-Edouard ; un soldat est tué à ses côtés. La canonnade se prolonge jusqu'à deux heures.

Furieux de se voir décimer sans pouvoir répondre efficacement, irrités par la pluie et la neige qui, après une belle matinée, s'étaient mises à tomber, et, contrairement aux circonstances de la bataille de Falkirk, leur fouettaient le visage, les montagnards demandent à grands cris le signal de la charge. Pendant que lord Murray délibère, les Mackintosh, placés au centre, s'élancent, le sabre en main. Leur exemple entraîne les régiments de droite, qui se ruent avec impétuosité sur les troupes du Roi.

Celles-ci doublent le feu de leur mousqueterie. Les montagnards, pris de face et de flanc, avancent, néanmoins. Leur choc est terrible : il enfonce deux régiments. Malheureusement, leur ardeur a mis le désordre dans leurs propres rangs et, quand ils abordent la seconde ligne, une décharge à bout portant les couche presque tous à terre. Quelques rares survivants, désespérés, se précipitent sur les baïonnettes ennemies et se font hacher.

Les Macdonald, mécontents, nous l'avons dit, du poste qu'on leur avait assigné, ne donnent pas avec leur valeur habituelle : après avoir riposté à une décharge des Anglais, ils tirent leurs claymores..... mais, voyant l'insuccès des régiments de gauche, ils reviennent sur leurs pas.

Le duc de Cumberland lance alors, à leur poursuite, une partie de sa cavalerie : elle est arrêtée par les piquets irlandais et l'on peut croire, un instant, que les troupes de réserve, auxquelles les Macdonald se sont joints, vont rétablir les affaires

des Jacobites. Mais le désespoir est dans tous les cœurs, et quand le duc de Cumberland s'avance avec son infanterie, il voit l'ennemi se disperser, d'abord par groupes, puis en deux corps, dont l'un prend la route de Badenoch, et l'autre celle d'Inverness.

Le prince Charles-Edouard, au moment de la déroute, s'était élancé dans la mêlée, pour rallier ses montagnards : le découragement de ses officiers et les conseils de son gouverneur, Thomas Sheridan, lui firent quitter le champ de bataille.

Grâce à la supériorité de leur artillerie, les Anglais ne perdirent que 3 à 400 hommes. Les Jacobites laissèrent plus de 1000 morts sur le terrain [1].

La conduite du marquis d'Eguilles, après la défaite, fut pleine d'habileté : des bandes affolées traversaient Inverness. Il essaye, mais en vain, de les retenir, et ne réussit à grouper que 9 officiers et 27 soldats autour de lui.

Cependant, l'avant-garde du duc de Cumberland

---

1 Nous avons visité le champ de bataille de Culloden : un monument des plus simples, formé de grosses pierres superposées, a été élevé à la mémoire des montagnards morts dans cette journée. On y lit l'inscription suivante : *The battle of Culloden was fought on this moor, 16 th April 1746. The graves of the gallant highlanders, who fought for Scotland and prince Charlie, are marked by the names of their clans.* Le monument est situé au bord de la route d'Inverness à Culloden, dans un bois de sapins où une clairière a été percée. De l'autre côté de la route, des pierres, semblables à des bornes kilométriques, portent les noms des *clans* dont les morts reposent en cet endroit.

approchait : sans perdre de temps, il envoie, au général qui la commande, un parlementaire accompagné d'un tambour.

Trompé sur la force de la garnison, le commandant prie le marquis de venir lui-même fixer les termes de la capitulation. D'Eguilles se rend auprès de lui, demande la vie sauve pour tous les Français pris les armes à la main, non seulement dans Inverness, mais dans toute l'Ecosse ; la promesse de les traiter comme prisonniers de guerre et de leur laisser leurs effets et bagages. Ses conditions, soumises à Cumberland, sont acceptées : la surprise du duc fut grande, en entrant dans Inverness, de n'y trouver qu'une quarantaine de défenseurs.

Nous avons vu que le prince Edouard avait été entraîné par ses officiers hors du champ de bataille. Il n'entre pas dans notre cadre de suivre ses aventures, après le désastre de Culloden. Rappelons, cependant, en quelques mots, les incidents de sa fuite : il prit la direction de l'ouest et s'arrêta au château du lord Lovat, vieillard octogénaire qui devait payer de sa vie sa fidélité aux Stuarts. Lord Lovat, après de longues hésitations, s'était, sur les instances du marquis d'Eguilles, déclaré en faveur du prince, et quinze cents hommes, conduits par son fils, avaient rejoint le prétendant. Arrêté après la bataille, il fut décapité, avec les lords Balmerino, Cromarty, le colonel Townley, et d'autres dont les noms sont inscrits sur une plaque commémorative, dans la chapelle de la Tour de Londres.

La tête du prince avait été mise à prix : ne pouvant s'attarder longtemps dans le même endroit, Charles-Edouard quitte son hôte et se réfugie chez un Macdonald, puis chez un Caméron, enfin gagne ce canton de Moidart, où, quelques mois plus tôt, il débarquait, plein d'espérance. Là, Georges Murray, qu'il accusait de n'avoir point, avant la bataille, envahi, selon ses ordres, le camp des Anglais,lui fit parvenir de ses nouvelles. Il le suppliait de revenir se mettre à la tête d'un millier de montagnards rassemblés à Badenoch. Le prince répondit qu'il considérait l'expédition comme terminée. Il résolut de passer dans l'île Lewis, avec six de ses compagnons d'armes. Une tempête assaillit son canot ; ayant pu, néanmoins, débarquer, il mena une existence misérable dans l'île, obligé de se cacher pour éviter les navires anglais, de coucher dans des huttes de pêcheurs, de se nourrir de coquillages.

Un Clanranald apprend ses aventures et s'empresse de lui offrir ses services. Sa femme décide une jeune fille, dont les ballades écossaises ont célébré le dévouement, Flora Macdonald, à favoriser son passage dans l'île de Skye. Elle lui prête un costume de femme et s'embarque avec lui en le faisant passer pour sa servante.

Après mille dangers, le prince aborde à Skye, où des amis fidèles le reçoivent. Un frêle bateau à rames le ramène ensuite sur la côte. Il se cache, trois semaines, dans un repaire de brigands, puis passe chez les Caméron, où il retrouve le brave

Locheil. Contraint, une dernière fois, de se dérober aux recherches des Anglais, il se réfugie dans les rochers de Letternilich et demeure, du 2 au 13 septembre, au fond d'une caverne où il est enfin recueilli par le colonel Warren, envoyé à sa recherche avec deux bricks français, l'*Heureux* et le *Prince de Conti* [1].

Il débarque à Roscoff, en Bretagne, et, le 14 octobre, il est à Clichy, au château de Saint-Antoine, résidence de son frère le duc d'York.

III

Sa captivité après Culloden

Revenons au marquis d'Eguilles.

Cumberland ne lui tint pas rigueur de son ingénieux stratagème. Lié, d'ailleurs, par les termes de la capitulation d'Inverness, il ne pouvait confondre les Français avec les *Rebelles*. L'entourage du duc ne se montra pas moins favorable: lord Albermarle,

1 Plusieurs autres navires avaient reçu la mission de le ramener en France, s'il renonçait à la lutte. On trouvera, dans la *Revue Rétrospective* de 1887, la curieuse relation d'un officier embarqué sur l'un d'eux le *Bien-Trouvé*, qui fut capturé par une frégate anglaise.

lieutenant-général, spécialement chargé d'eux, lord Kathcart, aide-camp du duc, M. Crawford, major de brigade, rivalisent de politesse et d'attentions. Provisoirement, la ville d'Inverness leur est assignée pour prison, et on se contente de leur parole d'honneur de n'en point sortir. Une avance de mille guinées est allouée aux officiers et soldats, pour leurs frais de subsistance et d'entretien. Mille guinées ! Depuis longtemps ils n'avaient eu pareille aubaine !

Le marquis d'Eguilles est entouré d'égards particuliers : lord Albermarle l'assure que le duc de Cumberland a fait demander, pour lui, un passeport au roi Georges. Il s'offre à recevoir ses lettres. Aussitôt, le marquis, désireux de reconnaître ses bons procédés, s'empresse d'écrire à Bachaumont de lui expédier, à titre de présent, deux barils d'huile d'Aix.

M. Falkener, secrétaire du duc, est rempli de prévenances, et cela est d'autant plus méritoire qu'il n'a pas encore reçu la lettre de recommandation de son ami Voltaire, lettre si flatteuse pour d'Eguilles [1].

Quand au duc, il est nécessairement d'une approche peu aisée, mais ses bonnes dispositions trouvent un écho dans celles de ses entours. Chose curieuse ! Le marquis semble avoir complètement ignoré que les massacres qui suivirent la bataille de Culloden, valurent au prince le surnom de ***boucher***

1 Voir la note de la page 61.

et nécessitèrent un *bill* d'indemnité en sa faveur : les vainqueurs n'avaient sans doute point, et pour cause, tenu à se vanter de leur conduite. Trop généreux lui-même pour ne point s'en révolter, le marquis l'eût certainement flétrie comme elle le méritait.

Avril et mai s'écoulent sans amener de changement notable dans sa position. Au commencement de juin, il entrevoit la possibilité d'une longue captivité, car on le dirige, avec ses compagnons d'infortune, sur Carlisle, par Aberdeen, Edimbourg et Berwick. Mais à quoi bon se plaindre ?

Arrivé à Carlisle, il trompe l'ennui en étudiant l'anglais, en faisant de la musique ; il prépare un projet de marché avec les libraires de Londres (où il croit être bientôt transporté) pour la vente du recueil d'estampes du cabinet d'Eguilles [1].

Ses pensées prennent un tour philosophique : dégrisé par l'adversité, il se résigne : il attendra, dit-il, trois mois, six mois, un an, s'il le faut... Assurément il ne se croyait pas si bon prophète, car il ne devait être libéré qu'un an plus tard.

En France, cependant, ses affaires se ressentaient d'une aussi longue absence : il préparait, au moment de son départ, une vente des objets d'art, de l'hôtel et du château d'Eguilles. A la rigueur, il pouvait se tranquilliser de ce côté, car Bachaumont n'aurait eu garde de laisser de tels intérêts en souffrance. Mais il avait un procès avec son

1 Voir la note de la page 68.

A tout prix, cependant, il fallait tenter de sortir des montagnes, sous peine de voir l'armée dispersée en peu de jours. Pour mettre ce projet à exécution, deux moyens s'offraient au Prince : éviter le duc de Cumberland en descendant directement au sud par la route qu'il avait prise pour remonter en Ecosse, ou marcher à l'est et offrir le combat. Un succès eût assuré les communications avec la France, par Montrose.

Le second parti souriait davantage à sa valeur; toutefois, il ne voulut point prendre de résolution avant l'arrivée des troupes qui revenaient du fort Guillaume, dont elles avaient levé le siége.

Tout à coup, il apprend la marche du duc de Cumberland sur Inverness, par Nairn.

Il s'avance à sa rencontre et bivouaque dans la plaine de Drumossie-Muir ou de Culloden, à quelques miles d'Inverness.

Avant d'engager la bataille, il tente un coup de main des plus hardis :

Deux mille montagnards reçoivent l'ordre de se tenir prêts, le soir, à surprendre l'ennemi dans son camp. Malheureusement, la marche de l'avant-garde, commandée par Murray, est retardée par l'obscurité, et le jour va paraître, quand on découvre le camp ennemi. Murray rebrousse chemin, et la tentative échoue.

Cumberland, averti de l'approche des Jacobites, fait immédiatement prendre les armes à ses soldats et se dirige vers la plaine de Culloden.

C'est une partie décisive qui va se jouer. Charles-

A Paris, ce 2 juin 1746.

Je vous ay écrit des volumes, mon cher marquis, par toutes sortes de voyes et par toutes sortes d'occasions ; peut estre aucunes de mes lettres ne vous sont parvenues. Je suis persuadé que vous m'avez écrit de même : cependant, je n'ay reçu que quelques mots de vous. et en très-petite quantité. Jugez de nos inquiétudes ! Enfin, les nouvelles publiques nous ont dit que vous estiez prisonnier. Jugez de notre douleur !

Nous ne sçavons ny où vous avez esté pris, ny où vous estes et quelle est votre situation présente et à venir ; nous ne sçavons point de vos nouvelles, nous ne recevons point de vos lettres et nous ne sçavons comment vous faire tenir les nôtres. Celle-cy vous parviendra peut-être. Ecrivez-nous, si vous pouvez.

Dans cette incertitude, vos amys ont engagé l'ambassadeur d'Hollande, qui est icy, à écrire à celui d'Hollande, qui est en Angleterre, pour le prier d'écrire à quelqu'un de ses amys, à l'armée du duc de Cumberland, pour sçavoir de vos nouvelles et si vous avez besoin de quelques secours, et quelles sont les voyes propres à vous en faire tenir, et de même de vous fournir tous ceux dont vous pourriez avoir besoin, que nous rendrions icy à l'ambassadeur d'Hollande. Ainsi, adressez-vous à celuy d'Hollande qui est en Angleterre.

Voilà tout ce que nous avons pu faire, en attendant de vos nouvelles, que nous souhaitons comme de vivre. Tous vos amys se portent bien, vous font

mille compliments, surtout votre maman et votre papa.

BACHAUMONT.

Sainte-Palaye, la *jolie tête de ministre*, le président de Meinières, ont déjà fait des démarches actives. Non, certes, on ne l'oublie point aux Filles-Saint-Thomas, et il le saura désormais.

Pourtant, en dépit de cette assurance et quelque bien trempé que soit son caractère, l'inactivité forcée amène la tristesse et, par suite, la maladie : sa santé, excellente pendant la campagne, malgré les rigueurs de la saison, du climat, et les fatigues de la guerre, devient chancelante. Des accès de fièvre le prennent au commencement d'août. Septembre, froid et pluvieux, n'est pas fait pour le soulager. Le voilà condamné à ne sortir que tous les cinq ou six jours, enveloppé de plusieurs camisoles, sous une redingote et de gros habits d'hiver. Ce corps actif a besoin d'exercice, et il est contraint de se reposer; ce provençal a besoin du soleil du midi, et les brumes du nord l'enveloppent. Heureux encore si son état maladif ne l'empêchait de lire, d'étudier son anglais!

Au commencement d'octobre, il reçoit de l'argent du ministère, mais sans explication : il ignore si ses comptes ont été approuvés. Bachaumont lui a fait savoir que le marquis d'Argenson est content de lui. Mais ses appointements? On ne les lui a pas envoyés depuis le mois de juin! Les mois précédents ne lui ont pas été payés au taux promis!

Il charge Bachaumont de réclamer le surplus, de le toucher, de solder avec cet argent, quelques créanciers, et de garder le reste à compte de ce qu'il lui doit. Et, quand son protecteur lui reproche d'être trop généreux envers ses compagnons d'infortune, il se récrie et l'accuse à son tour de vouloir lui inspirer un sentiment dont il serait lui-même incapable, l'égoïsme : il termine sa réplique amicale par cette sentence digne de tous les deux : *miser miseris succurrere disce.*

Le marquis dut avoir bien des occasions de la mettre en pratique : on le voit secourir une anglaise dont l'infortune l'a touché. La capture de son fils par des corsaires français, était une cause de ruine pour la pauvre femme. Il prie Bachaumont de demander à M. de Pont de Veyle, intendant des *Classes de la marine*, d'obtenir l'échange du prisonnier.

Quant à ce qui le regarde personnellement, il a pensé aux combinaisons suivantes : on peut l'échanger, soit comme capitaine, puisqu'il a capitulé comme tel à Inverness, et M. de Maurepas, ministre de la marine, ne doit pas perdre de vue cette circonstance ; soit comme colonel de l'armée de terre, grade égal à celui de capitaine dans l'armée de mer. La première chose à faire serait de chercher, parmi les anglais prisonniers en France, un officier auquel la Cour de Londres tînt beaucoup. Un certain M. Lucas, lieutenant-colonel d'un régiment anglais, se trouve précisément dans cette situation. Ne pourrait-on s'entendre avec lui ?

D'autre part, il s'adressera à la reine douairière

de Prusse, amie de son frère, le marquis d'Argens. Il écrira à ce dernier et au marquis de Valori, ambassadeur de France à Berlin.

Enfin, il fera parler au lord Chesterfield, récemment nommé secrétaire d'Etat. Il prie le duc de Duras de lui écrire, de son côté.

Tels sont ses projets : il les donne pour ce qu'ils valent, mais plusieurs avis étant meilleurs qu'un seul, il faut que ses amis se réunissent en un conseil, délibèrent et décident. Ses chers amis ! Quand les reverra-t-il ? « Quand souperai-je, s'écrie-t-il, vis-à-vis de mon papa, à côté de maman, où je suis si libre, si content, si heureux, où je jouis de toute leur amitié ?... Trop heureuses gens qui vous voyés, qui pensés, qui raisonnés, qui vivés, enfin qui, une fois le jour, pouvés aller à la *Paroisse* de ma chère maman, dont je suis si loin !... Dieu vous garde des plaisirs du Cumberland au mois de décembre ! »

La nouvelle année (1747) s'annonce assez mal ; un violent accès de fièvre, suite des libations trop nombreuses que la politesse l'a obligé de faire, le met au lit six jours. En revanche, les espérances d'échange sont meilleures ; l'ambassadeur de Russie, qu'il a connu autrefois en Allemagne, a parlé au lord Chesterfield, et celui-ci paraît bien disposé. Cependant, le prisonnier a la douleur de voir partir pour la France quelques favorisés.

Février n'apporte aucune amélioration. L'impatience, l'ennui le rongent. Pour comble de chagrin, il a eu connaissance des ravages exercés en Provence par les Autrichiens et les Piémontais : « Ses

terres ont été pillées, ses maisons brûlées et ses oliviers coupés [1]. » Le maréchal de Belle-Isle a fait repasser le Var aux ennemis, mais les traces de leur passage subsistent, le mal voudrait être réparé, et il est absent!

Point d'autre remède que la résignation et l'espoir que le changement de ministre modifiera sa destinée. Le marquis de Puisieux vient, en effet, de remplacer d'Argenson, aux Affaires étrangères; il est des amis de Bachaumont. Il a promis de s'entremettre auprès du duc de Cumberland.

Enfin, le 1er mars, arrive l'ordre du départ! Les prisonniers français vont être dirigés sur Berwick, d'où ils s'embarqueront pour la France..... Nouveau retard! Ils sont encore à Carlisle, le 23!

C'est alors que le roi de Prusse, sur les instances des marquis d'Argens et de Valori, fait demander, par son ministre à Londres et par celui de Hollande, le retour d'Eguilles sur sa parole d'honneur; son passe-port, signé du duc de Newcastle, lui est remis au commencement d'avril.

La joie du prisonnier éclate, à la pensée qu'il va, sous peu de jours, revoir ses amis, leur raconter ses aventures, les remercier de leurs bontés!

Pourra-t-on méconnaître ses services? Non, car si l'expédition du prince n'a pas eu le succès espéré, son utilité est incontestable. Le duc de Cumberland a été contraint de quitter la Flandre, de passer la mer pour vaincre la rébellion, et des

---

1 V. page 161

troupes anglaises ont été rappelées du continent. Tout lui donne lieu de croire qu'il va se trouver à l'honneur, après avoir été à la peine!

Espérances vaines; en France, comme en Angleterre, bien des déceptions l'attendaient!

IV

Retour d'Éguilles en France. Son installation au parlement de Provence.

N'ayant pu trouver, à Newcastle, de navire qui allât directement en France, il prend le chemin de la Hollande sur un petit vaisseau que Brown, prisonnier comme lui depuis un an, lui envoie de Berwick, et sur lequel il s'embarque avec ses deux domestiques, ses bagages et cinq écossais qu'il fait passer pour sa suite.

Il débarque à Flessingue; cette ville avait été l'une des premières à se révolter et à se déclarer en faveur du prince d'Orange, lors de l'invasion des Français dans les Provinces-Unies. La nationalité du marquis le ferait infailliblement assassiner, si l'on venait à la découvrir. Il se cache cinq jours, trop heureux d'en être quitte pour les 900 livres qu'un hôte, abusant de la situation, lui fait payer.

Il quitte Flessingue, mais tout danger n'est point écarté. Il lui faut voyager avec une prudence extrême, se faire passer pour un anglais, se servir de quelques mots appris à Carlisle, et dissimuler sa qualité de français en fixant une cocarde orange à son chapeau.

A la Haye, impossible de descendre au sud : la petite troupe est forcée de se diriger vers l'est, à travers la Gueldre et le pays de Clèves, de gagner Cologne, Coblentz, Trèves, Thionville.

Le marquis arrive enfin à Metz, désolé des dépenses énormes occasionnées par ces détours, regrettant de n'avoir pu visiter les contrées traversées, redoutant, par-dessus tout, de manquer, à Versailles, le Roi qui se dispose à partir pour l'armée de Flandre. Il laisse, afin de voyager plus vite, la direction de ses bagages à son domestique, et continue, seul, sa route par Verdun et Reims.

Ses craintes n'étaient que trop fondées ! A Versailles, il tombe au milieu des préparatifs de la Cour, et ne peut obtenir d'audience !

En septembre, il prend le chemin d'Aix, où l'appellent ses affaires et le désir de revoir son père, sa mère et le marquis d'Argens qui, précisément, est en villégiature à Eguilles avec les ducs de Wurtemberg.

Il était écrit que, même dans ce voyage, la mauvaise chance ne l'abandonnerait pas. Le Rhône a débordé ; il suit le rivage : un peu plus loin, l'Isère et la Drôme lui offrent le même spectacle. Quatre lieues plus bas, il manque périr en traversant un torrent. A Villeneuve-lès-Avignon, il est contraint

d'attendre encore vingt-quatre heures pour passer le Rhône !

Arrivé à Eguilles, il trouve son père « vieilli à faire pitié, sans dents, maigre, courbé, presque méconnaissable ». Sa mère lui semble rajeunie, et, si *M. le Marquis,* son frère, n'était pas beaucoup plus disposé à courir la campagne avec les ducs de Wurtemberg qu'à régler ses affaires de famille, il ne songerait point à se plaindre du sort. Il les terminera seul.

Nous avons dit que, plusieurs mois auparavant, son père, cédant aux instances du Parlement de Provence, lui avait acheté une charge de Président à mortier. Il avait ratifié le contrat ; restait, maintenant, à remplir les formalités : prêter serment, présenter des requêtes, faire des visites à tous les magistrats, les recevoir à son tour, passer des examens, prononcer une harangue. Observons qu'en reconnaissance de ses services, on le dispensa de payer les droits de bonnet, de survivance et de sceau, et qu'il lui fut permis de présider dès le premier jour, bien qu'il n'eût point atteint l'âge réglementaire.

Obligé de séjourner à Aix, jusqu'au jour de sa réception officielle, le marquis rédige un mémoire pour M. de Puisieux, et, pour M. de Montmartel, une lettre qu'il charge Bachaumont de lui remettre en mains propres. Il n'écrira point au comte d'Argenson, ministre de la guerre, dont la sympathie lui est suspecte ; il lui soumettra ses comptes à Paris. Il prie Bachaumont de l'en avertir.

Bien des difficultés sont à craindre: M. de Puisieux, ministre des Affaires étrangères, lui est favorable, sans doute, mais il n'était pas en fonctions lors de son départ pour l'Ecosse, et l'on ne demande, à la Cour, qu'à oublier cette malheureuse expédition.

Ses amis peuvent lui être utiles par leurs démarches : en son absence, elles ne paraîtront que plus spontanées. Bachaumont, MM. de Nestier, Falconet, verront M. de Puisieux; Mairan verra l'abbé de la Ville. Il ne faudra pas négliger le chancelier d'Aguesseau, ni M. de Montmartel. Le cardinal de Tencin devra surtout être visité : d'Argental se chargera de lui parler. Il n'est pas jusqu'au vieux marquis d'Argens, le père, qui ne s'emploiera pour son fils, en écrivant au chancelier, dont il a, plus d'une fois dans sa carrière, reçu des marques d'estime. De cette façon d'Eguilles, en arrivant à Paris, aura quelques chances de trouver tout le monde bien disposé.

Avant de s'y rendre, il veut voir le maréchal de Belle-Isle, occupé, dans le comté de Nice, à tenir en respect les troupes autrichiennes. Personnellement connu de lui, il croit pouvoir compter sur sa protection.

On sait, en effet, que le maréchal de Maillebois, prédécesseur de Belle-Isle dans le commandement de l'armée française, avait été contraint, par sa défaite de Plaisance, de repasser le Var et de se retirer en Provence, où l'infant don Philippe et le duc de Modène l'avaient suivi, en ravageant le pays

jusqu'à Aix. Belle-Isle était parvenu à les refouler en Italie.

A la suite de cet avantage, il fut question d'ouvrir un congrès et d'y envoyer le Maréchal, comme négociateur. D'Eguilles eut l'idée de lui offrir ses services, de lui écrire à cet effet, et se mit en route pour Nice. La réponse du commandant en chef l'arrêta à Toulon : lettre polie, mais où perçait une médiocre envie de le voir. Le marquis régla quelques affaires, et, le 20 octobre, fut de retour à Eguilles.

Le lendemain, il partait pour Paris.

Il comptait trouver à Lyon une lettre de Bachaumont, pour savoir s'il devait s'arrêter à Fontainebleau où la Cour était installée depuis le 14. Un fort accès de fièvre le prend, et l'oblige à s'aliter plusieurs jours. Il manque d'argent : le voilà contraint de s'adresser à Bachaumont, de tirer sur lui une lettre de change de 200 livres, et d'attendre l'arrivée de la somme, avant de continuer sa route. Il déclare s'être « mille fois moins ennuyé dans les montagnes d'Ecosse. »

Enfin l'argent arrive, et les nouvelles aussi : c'est bien à Fontainebleau qu'il devra s'arrêter. Mais on ne saurait tout prévoir; il prie Bachaumont de lui envoyer son habit noir d'hiver afin de se présenter à la Cour dans un appareil convenable.

Départ de Lyon le 4 novembre au matin, et voyage à petites journées, par crainte de la fièvre. Hélas ! à Vermanton, deux clous fort mal placés font leur apparition. Impossible de supporter le

mouvement de la voiture! Force est au Président de séjourner à Vermanton, d'écrire au cardinal de Tencin, de faire prévenir M. de Puisieux, et, les 200 livres de Bachaumont touchant à leur fin, de lui en demander cent autres, afin de payer les chirurgiens, les apothicaires et le feu, dont il ne peut se passer tout le jour!

Le 15, il est à Fontainebleau.

V

Insuccès de ses démarches près des ministres.

On vient de voir que le marquis n'était pas riche: que va-t-il demander, cependant ? Le remboursement de ses avances et les appointements qui lui sont dûs, rien de plus. En fait de récompense, il n'ambitionne qu'un emploi digne des services qu'il a rendus en Ecosse.

Il est fort bien reçu, en apparence ; M. de Puysieux l'invite à sa table et cause une heure et demie tête-à-tête avec lui. Veut-il un poste diplomatique? Il l'aura. Veut-il même une rémunération en argent? On la lui donnera, mais il devra se contenter d'une gratification, car le Roi a déclaré « qu'il servait depuis trop peu de temps » pour mériter une pension.

Plus aimable encore, s'il est possible, le cardinal de Tencin, malgré une purgation prise dans la matinée, invite aussi d'Eguilles. Il promet ses bons offices ; l'abbé de la Ville, M. de Maurepas, M. de Saint-Florentin font chorus. M. d'Argenson, ministre de la guerre, recevra ses comptes, mais plus tard, à Versailles. C'est, d'ailleurs, à Versailles, que le dénouement aura lieu : en attendant qu'il plaise à la Cour de s'y transporter, le marquis ne doit pas s'attendre à recevoir un sol.

Pendant ce temps, Bachaumont ne reste point inactif, et la *Paroisse* seconde ses efforts. L'éloignement de la Cour rend les visites difficiles, mais la correspondance ne chôme point : les lettres succèdent aux lettres, les mémoires aux mémoires. Celui du président de Meinières est si bien rédigé que le marquis en prend copie, afin de le déposer dans ses archives « comme un des plus curieux morceaux que puisse avoir un magistrat. »

A ces soutiens amicaux viennent s'ajouter quelques bonnes paroles de M. de Maurepas et l'espoir de trouver un appui chez le prince Charles-Edouard, qui ne doit point oublier les services de son compagnon d'armes.

En attendant, les besoins matériels le serrent de près : il ne lui reste qu'un louis, et il a son tailleur à solder ! Bachaumont lui en prête douze.

La Cour quitte Fontainebleau le 20 novembre, et se rend à Choisy. Le 2 décembre, le roi est de retour à Versailles.

C'est là que va se jouer la partie définitive. Mal-

heureusement, le marquis d'Argenson a oublié, en faisant ordonnancer, par le Roi, ses appointements, de spécifier que cette somme lui serait payée *argent fort*. Or, la différence de l'argent fort à l'argent faible en vaut la peine : elle est de 14,000 livres !

D'Argenson a beau intervenir généreusement, appuyer la réclamation d'Eguilles, certifier que son intention a bien été de le payer argent fort, rien n'y fait. La routine ou la mauvaise foi triomphent. M. de Puisieux trouve, cependant, un ingénieux moyen de tenir les promesses de son prédécesseur : c'est de verser les 14,000 livres, à condition qu'elles remplaceront la gratification. Bel exemple de ladrerie ministérielle !

La promesse d'emploi ne semble pas devoir être plus loyalement tenue. Le marquis est comblé de prévenances ; il est, de nouveau, invité à dîner par M. de Puisieux, par le cardinal, par M. d'Aguesseau ; le maréchal de Noailles passe des heures entières avec lui. Le seul qui lui fasse froide mine est le comte d'Argenson.

D'Eguilles commence à voir clair dans les intentions des ministres, mais, avec la ténacité qui le caractérise, il jure d'aller jusqu'au bout, de tout supporter pour obtenir justice.

Il avait écrit au prince Edouard afin de lui demander sa protection. La réponse « assez singulière », dut lui porter un coup sensible. Mais la situation du prince, embarrassée elle-même, appelait l'indulgence, et le marquis paraît l'avoir compris.

Dix mois se passent en démarches : les affaires du président n'en sont guère plus avancées.

Vers la fin de 1748, arrive Monclar, procureur général au Parlement d'Aix, magistrat distingué, l'ami intime du président d'Eguilles, en attendant qu'il devienne son pire ennemi. Il s'empresse de mettre, au service de son collègue, tout le crédit dont il jouit près des ministres et, en particulier, près de M. de Maurepas. Toutefois, il pense qu'après tant d'essais infructueux, le marquis doit se borner à demander une gratification annuelle, jusqu'au moment où il sera employé.

Monclar, venu à Paris pour ses affaires personnelles, avait reçu, en partant, du Parlement de Provence, la mission de suivre le procès de M. de Séguiran, avocat général à Aix, accusé *de falsification, d'altération de dates et surcharges d'encre* dans des actes relatifs à une instance privée. Condamné à se démettre de sa charge, Séguiran se vit autoriser, par le Parlement de Toulouse, qui avait cassé l'arrêt, à prendre à partie le ministère public, auteur principal de sa condamnation. L'affaire fit un tel bruit que le Roi demanda communication du dossier.

Aux soins de Monclar, la Cour d'Aix crut devoir joindre ceux du président d'Eguilles. Il refusa l'honneur qu'elle lui faisait, en alléguant les ordres exprès de M. de Puisieux : « ... *Le Roy, trouvant bon de m'employer à un travail qui est selon les vues de sa Majesté sur moy*, écrivait-il à ses collègues, *M. le marquis de Puysieulx m'a ordonné de me re-*

fuser à l'honneur qu'on me fesoit, en me permettant de vous rendre compte du motif qui m'y déterminoit malgré moy. Je n'en seray pas moins attentif à seconder M. de Monclar et à ne négliger aucune occasion de vous prouver mon entier dévouement... »

La suite de la lettre est curieuse. Elle montre que, magistrat novice encore, il comprend l'élévation et les devoirs de sa profession; elle fait ressortir sa franchise.

« *...Je crois devoir ne vous point dissimuler que, dans cette situation des choses, je n'ay pu voir, sans étonnement, la forme de l'acte de députation, où il semble que vous n'avés député que par occasion, deux hommes, dont l'un se trouvoit icy, et dont l'autre y venoit pour ses affaires personnelles. Ces circonstances me paroissent indécentes à rappeler dans une pièce qui devroit respirer la majesté. Il est, peut-être, encore plus surprenant d'y voir une si grande attention à marquer les limites du pouvoir que vous nous y donnés. M. le président de Ménières, mon intime ami, et le vôtre, Messieurs, ...pense que nos ennemis trouveroient mille resources contre nos poursuites, dans les termes de votre acte de députation, qui semble borner l'autorité de vos députés à faire la révérence au Roy et à ergotiser avec M. le Chancelier.....*

J'ay cru, Messieurs, qu'ayant l'honneur d'être membre du Parlement, je ne pouvois mieux répondre, d'ailleurs, à la confiance que vous m'avés témoigné, qu'en vous écrivant avec la même franchise que je

vous parlerois si j'avois l'avantage d'être parmi vous [1]. »

L'arrêt du parlement de Toulouse fut cassé le 8 novembre 1748.

On voit, d'après l'extrait ci-dessus, que le ministre avait pris un engagement formel vis-à-vis du Président, et qu'en manquant à sa promesse, il le plaçait dans une position fausse vis-à-vis de ses collègues. M. de Puisieux n'en chercha pas moins de nouveauxsubterfuges : l'abbé de la Ville étant allé lui parler en faveur d'Eguilles, il allégua le grand nombre des solliciteurs, le petit nombre des places, demanda des délais, dit qu'il pouvait bien attendre, prendre patience, puisque le roi l'avait agréé.

Prendre patience! C'était se moquer : il attendait depuis onze mois! Aussi écrivit-il douloureusement à Bachaumont : « J'ay le poignard dans le cœur, et il faut que je paroisse content! J'ay à me plaindre d'un homme, et il faut que je le remercie!... »

Il n'avait plus qu'à suivre le conseil de Monclar, à demander la gratification annuelle. Mais, alors, nouvelle difficulté : M. de Puisieux crut qu'il avait demandé le plus pour obtenir le moins. Il promit bien de parler au Roi, mais à contre-cœur, en disant qu'il ne répondait point du succès de sa démarche.

Que faire? Se résigner une fois de plus! Voyager en Allemagne, si la gratification était accordée, si-

---

1 Lettre du 8 juin 1748, citée plus haut (v. la note de la p. XX).

non, se consoler, au sein de la *Paroisse*, de l'injustice des hommes et des railleries des Provençaux établis à Paris!

Profondément attristé par tant de sollicitations infructueuses, d'Eguilles tombe malade de chagrin.

Bachaumont expose cette situation dans un nouveau mémoire, mais la raison d'Etat n'en tient pas plus de compte.

Obligé de renoncer à l'emploi qu'il avait tant de raisons d'espérer, le marquis prit congé de M. de Puisieux, dans une lettre aussi franche que respectueuse, dont nous n'avons malheureusement point le texte, mais qui paraît avoir éveillé la susceptibilité du destinataire, car il lui répondit par une invitation assez sèche de retourner à Aix, remplir les devoirs de sa charge. D'Eguilles paraît avoir répliqué par la lettre dont on trouvera plus loin le projet tout entier de la main de Bachaumont [1]. Nous ne pouvons, cependant, affirmer qu'elle fut envoyée.

Si le ministre regardait tout solliciteur comme un être doué d'une patience sans fin et d'une humilité sans bornes, l'attitude du marquis eut de quoi l'étonner. La fierté dans le malheur était, en effet, une de ses plus nobles qualités : il n'en rendait pas moins justice à ceux dont il n'avait point eu à se louer : on le voit méconnu, repoussé, chercher à excuser M. de Puisieux dans ses *Mémoires*, et le déclarer « rempli d'honneur, de justice, d'humanité, ministre mo-

1 V. page 178.

deste, fidèle serviteur du Roi, bon citoyen et un des plus honnêtes hommes du Royaume. »

Il n'obtint jamais le poste qu'il ambitionnait, et dut se contenter d'une pension, en récompense des services que « lui et ses ancêtres » avaient rendus à la Cour de France.

Sainte-Palaye prévoyait ce résultat, dans une lettre du 30 juillet 1749 : « *Le pauvre M. d'Aiguille*, écrivait-il à Bachaumont, *me fait grande pitié. Dieu veuille encore qu'il ait sa pension ! Elle ne payera pas la cent millième partie de ce qu'il a fait...* [1] »

VI

Ses démêlés avec le parlement de Provence

La Fortune ne devait point se montrer plus clemente envers lui, après son retour en Provence.

Bien reçu par ses collègues, il n'entend d'abord qu'un concert de louanges sur sa conduite et de lamentations sur l'insuccès de ses démarches. Les premiers magistrats ne se lassent point de dire et d'écrire qu'un tel homme honore le Parlement, que

1 Portefeuille de Bachaumont.

la Cour de Versailles n'est point à la hauteur de son désintéressement et de sa vertu.

Quelques années plus tard, ces mêmes magistrats avaient tout oublié. Leurs accusations l'obligeaient à publier des *Mémoires* où se retrouvent les plus petits détails de ses affaires de famille.

On y voit que son père était mort en 1757, laissant 400,000 francs de dettes, dont il faut chercher la cause, non seulement dans son amour du faste, mais aussi dans la banqueroute du jésuite Lavalette auquel il avait confié des sommes considérables. Nous en reparlerons ci-après.

D'Eguilles veut payer les créanciers de son père : il a déjà passé marché avec M. de Roquemartine pour la cession de sa charge au Parlement, quand le Premier Président, alors son ami, s'entend avec l'Archevêque d'Aix pour procurer à son frère, Paul de Boyer, l'abbaye de Cruas, dont les revenus permettront au marquis de rester en fonctions.

Il n'en fut pas moins obligé d'aliéner une partie de la collection de l'hôtel d'Eguilles, de restreindre le train de sa maison, de quitter son château, d'hypothéquer ses biens, de vendre des terres.

Dans l'accomplissement de ces sacrifices, il trouve, chez sa femme, un grand appui moral.

Elle était née Catherine Wannup de Stanhope, et descendait d'une des familles les plus nobles de l'Angleterre : le marquis l'avait connue pendant son séjour en ce pays, et, charmé de ses vertus, de ses grâces physiques, l'avait épousée, sans fortune, en 1749. A la mort de son beau-père, elle fut la

seule qui engagea son mari à désintéresser les créanciers. Comme d'autres parents l'en détournaient : « Si vous hésitez un instant, s'écria-t-elle, à rendre à sa mémoire l'honneur que nous lui devons, vous n'aurez plus en moi ni épouse, ni amie ! »

« Il y en eut assez dit, ajoute le Président, et, la voyant penser comme moi, dès le lendemain, tous les créanciers de mon père furent les miens. » Il ne se doutait guère que ces dettes honorables lui seraient reprochées, lors de ses démêlés avec le Parlement.

Nous retracerons brièvement les principales phases du débat. Elles mettront en lumière sa figure à la fois douce et énergique, son amour du devoir, l'indépendance de ses idées. Elles le montreront soutenant, contre la majorité de ses collègues, une lutte où ses intérêts personnels se trouvaient gravement compromis. Sa manière d'interpréter les lois fut-elle toujours juste ? Nous n'avons point à le rechercher, mais la sincérité qui éclate dans ses actes est toute à son honneur.

Les premières difficultés entre le clergé et le Parlement, s'étaient élevées, en 1754, à propos des refus de sacrements. Le Parlement de Provence, chambres assemblées, ayant envoyé au Roi une déclaration, rédigée par Monclar, où il était dit que tous ses membres avaient, sur la question, la même manière de penser, treize magistrats, le président d'Eguilles en tête, protestèrent solennellement. Le flot de colères que leur action souleva fut immense.

Pris à partie, d'Eguilles fit preuve de modération : il trouvait que l'affaire avait déjà eu trop de retentissement ; il chercha à l'étouffer, et y parvint.

Sa conduite fut louée par le Chancelier ; elle apaisa ses collègues, et la réconciliation dura jusqu'au procès des Jésuites.

Le début de l'instance remontait à l'année 1756, où le père Lavalette, visiteur général et préfet apostolique des missions de la Martinique, avait été poursuivi par deux banquiers de Marseille, ruinés par ses spéculations. La contestation, portée à la Grand'Chambre de Paris, se termina par un arrêt condamnant les Jésuites.

La sentence venait d'être prononcée, quand le parlement de Paris s'avise de retenir l'affaire, d'examiner les constitutions de la Société et de s'assurer de la légalité de son existence. Au cours de la procédure, une déclaration royale, en date du 2 août 1761, défend au Parlement de rendre un jugement, avant le délai d'une année.

Des commissaires sont nommés pour examiner les pièces. Ils proposent une modification des règles de l'Ordre. Mais le Pape et le Général des Jésuites, consultés, refusent toute transaction, par ces simples paroles : *Sint ut sunt, aut non sint.*

De leur côté, les Parlements de province s'agitent. Celui d'Aix ordonne le dépôt, au greffe civil de la Cour, d'un exemplaire imprimé des *Constitutions*. Les Jésuites obéissent, mais obtiennent, du Roi, un nouvel édit défendant la continuation des porsuites. L'édit n'est pas enregistré, sous pré-

texte qu'en 1603, le Parlement de Provence n'a pas autorisé le rétablissement de l'Ordre, et qu'il y a lieu d'en référer au Roi.

Monclar est chargé d'examiner les *Constitutions*. Son *Compte rendu*, resté célèbre, déclare irrégulière et illicite, en Provence, la présence des Jésuites, et des congrégations dépendantes. Un arrêt du 5 juin 1762 approuve ses conclusions et, renvoyant le jugement définitif à une époque ultérieure, dépossède provisoirement la Compagnie de ses biens et ordonne la fermeture de ses collèges.

Le Parlement avait prononcé, sans vouloir entendre les inculpés et sans tenir compte de la protestation de vingt-quatre magistrats qui avaient refusé d'opiner, regardant l'affaire comme insuffisamment instruite et le compte-rendu de Monclar comme inexact et partial.

Dix-neuf d'entre eux, dont le président d'Eguilles, écrivent le 7 juin au Chancelier, pour lui exposer leurs griefs. La lettre reste sans réponse.

Le 30 juin, un vieillard octogénaire, le conseiller de Montvalon, est poursuivi par Monclar, pour avoir dit qu'il y avait des faussetés dans son réquisitoire. D'Eguilles et ses amis sont menacés, par l'avocat général de Castillon, d'une procédure analogue.

Le marquis se rend chez M. de La Tour, premier président, et le prie de faire cesser cette persécution : il n'obtient que de vagues réponses.

En août, il part pour Versailles, avec le conseiller-clerc de Montvalon.

Favorablement reçu, il est présenté au Roi, qui lui demande de rédiger un mémoire ; il revient à Aix, avec des lettres ordonnant de surseoir aux poursuites contre les Jésuites et contre M. de Montvalon père. Elles restent sans effet ; on ne les honore même pas d'une délibération.

S'il avait lieu d'être irrité contre ses collègues, la lettre suivante, que le Dauphin lui avait écrite le 12 septembre, au moment où il quittait Versailles, dut contribuer à soutenir son courage :

« Avant votre départ, Monsieur, pour retourner à vos fonctions, je ne puis m'empêcher de vous témoigner toute ma satisfaction du zèle que le président d'Espinouse et vous, à la tête de dix-neuf magistrats, ont marqué dans l'affaire des Jésuites, pour les intérêts de la religion et ceux de l'autorité du Roi. Ces deux grands objets, étroitement liés, et que je ne perds pas de vue, m'engagent à vous prier d'assurer les magistrats qui les ont si bien remplis, de toute ma bienveillance et de mon estime, et de compter sur les mêmes sentiments pour vous. »

Après avoir pris acte de l'indocilité du Parlement, d'Eguilles entreprend un second voyage à Paris, et adresse un second mémoire au Roi : nouvel arrêt du Conseil, dans les mêmes termes que les précédentes lettres.

Cette fois, le Parlement s'émeut. Il députe à Versailles le conseiller de Gallffet.

D'Eguilles l'y devance de huit jours. Par malheur, un rhumatisme l'oblige de s'aliter. Le voilà,

pendant un mois, livré, sans défense, à toutes les cabales. Ses deux *Mémoires* au Roi, dont il n'a pourtant donné de copies à personne, sont imprimés à son insu. Des libelles diffamatoires répandent mille injures sur son compte ; on l'accuse de tous les crimes. Enfin le Roi fait savoir à M. de Galiffet, par l'organe de M. de Saint-Florentin, qu'il approuve la conduite de son Parlement de Provence.

La reprise des poursuites contre les Jésuites avait été fixée au 3 janvier 1763. A cette date, ils prétextent le défaut de pièces et renoncent à leur défense.

Réquisition de Monclar qui s'efforce de prouver leur mauvaise foi et la contradiction des principes de leurs constitutions avec ceux de l'Eglise gallicane.

Arrêt du 28 janvier, qui confirme celui du 5 juin de l'année précédente et prononce la suppression de l'Ordre.

Dix magistrats, auxquels un procès en mercuriale venait d'être intenté, n'avaient point pris au vote.

Le Parlement de Provence les accusait d'opposition systématique dans l'affaire des Congrégations, et d'adhésion aux *Mémoires* parus sous le nom du Président d'Eguilles, qui ne se défendait point d'en être l'auteur, mais niait toute autorisation donnée à l'imprimeur. Il acquit plus tard la conviction que le Parlement de Paris les avait fait imprimer *proprio motu*, moyen ingénieux d'enlever aux protestataires les bonnes grâces de Louis XV. Le

marquis n'en désavouait donc point l'esprit, mais seulement la publicité, et demandait une enquête.

Elle n'eut jamais lieu.

Dans ces *Mémoires*, intitulés : *Mémoires présentés au Roi par deux magistrats du Parlement d'Aix, contre des arrêts et arrêtés de leur compagnie*, et qui, en réalité, ne contenaient rien de plus que la lettre au chancelier du 7 juin 1762, l'avocat général de Castillon vit une accusation contre le Parlement d'avoir violé les formes de la procédure, conspiré contre l'autorité royale et commis des actes de prévarication. En conséquence, il demandait à la Cour de déclarer le président d'Eguilles, le conseiller-clerc de Montvalon, les conseillers de Montvalon père, de Montvalon fils aîné, de Coriolis, de Beaurecueil, de Mirabeau, de Jouques, de la Canorgue et de Charleval, convaincus de rébellion et de calomnie envers leurs collègues, de ligue avec les Jésuites pour la conservation de l'Ordre, et de tentative de schisme au sein du Parlement. Il demandait, en outre, un châtiment proportionné au crime.

L'arrêt de la Cour, prononcé le 17 mai 1763, par trente-trois magistrats, condamna le président d'Eguilles au bannissement du royaume à perpétuité ; l'abbé de Montvalon au bannissement de la province pendant vingt années, les conseillers de Coriolis, de Beaurecueil, de Mirabeau père, de Jouques père, de Montvalon père et fils aîné à être rayés de la liste des officiers de la Cour et déclarés incapables d'exercer aucune charge de magistrature ;

les conseillers de la Canorgue et de Charleval à être interdits de leurs charges pendant quinze années.

On ne saurait imaginer la violence des passions soulevées par le procès en mercuriale, ni son retentissement en France. Grimm y consacre quelques lignes et ne ménage point, bien entendu, les amis des Jésuites ; la conduite d'Eguilles n'est point de son goût : « Ce qui peut arriver de moins fâcheux à M. le Président, écrit-il, c'est de se trouver sans état sur le pavé du royaume... Quand on veut faire de ces levées de boucliers, il faut réussir, sans quoi on n'a plus l'air que d'une mauvaise tête chaude. »

Jusqu'au dernier moment, ce procès tint en suspens, non seulement les familles et les amis des magistrats accusés, mais jusqu'aux plus petits bourgeois d'Aix. C'était à qui surprendrait un lambeau de phrase prononcée dans la rue, aux abords du Palais. Un mot saisi au passage soulevait immédiatement les interprétations les plus étranges. On cita quelques négociants comme témoins. L'un d'eux avait entendu le président d'Eguilles dire : « Le Roi n'est plus rien ! » Un orfèvre se rappellait quelque chose de semblable. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre le Président d'outrage public à son souverain !

Chose plus grave, les magistrats ne craignaient point de s'abaisser au même rôle : M. de la Tour, premier président, avait parlé à d'Eguilles de l'éventualité d'une arrestation : « Si vous nous obligiez à vous déclarer l'ennemi de l'autorité royale, avait répondu le marquis, dans la place que vous occu-

pez, vous risqueriez plus que moi d'être arrêté ! » Et il se trouve deux conseillers pour déposer que le marquis avait menacé M. de la Tour de l'enlever, à la tête de cinq cents paysans !

Un autre conseiller prétend avoir vu, chez M. de Montvalon, le président d'Eguilles saisir à la gorge M. de la Canorgue, son neveu, qui n'était pas de son avis, et M. de Mirabeau brandir une chaise contre M. de Camelin.

Un greffier révoqué du village d'Eguilles dépose : « Que tous les notables d'Eguilles furent faire visite à M. d'Eguilles, qui leur dit qu'il avoit dit, un jour, à M. le Dauphin, qu'il étoit le protecteur de l'Eglise et qu'il tenoit la place de Jésus-Christ en terre; qu'on feroit un nouveau Parlement; qu'il pourroit faire la fortune de quelqu'un en lui donnant la place de greffier... »

Enfin, un jour, le marquis, rentrant au château, a trouvé ses vassaux en émoi : quatre hommes déguisés l'ont demandé en son absence. Il n'ordonne point d'enquête ! Est-ce assez suspect ? Assurément, il a voulu faire croire que le Parlement l'avait envoyé assassiner !

De graves magistrats feignent de prendre ces commérages au sérieux, et d'Eguilles se voit obligé de se justifier dans ses *Mémoires !*

Les adversaires des Jésuites convoquèrent la ville d'Aix à son de cloche pour donner lecture de l'arrêt. On l'afficha sur un échafaud et, par un raffinement de vengeance, jusque sur la porte de l'hôtel d'Eguilles.

L'arrêt fut, il est vrai, cassé *comme attentatoire à l'autorité du roi*, en ce qui concernait les Jésuites, mais le Conseil d'Etat, par une contradiction singulière, maintint, en partie, les peines édictées contre les magistrats dissidents : le bannissement d'Eguilles et l'interdiction de ses fonctions furent réduits à cinq années.

Le marquis vint, à Versailles, plaider sa cause auprès des ministres et chercher à faire casser l'injuste arrêt du Conseil. Menacé d'arrestation, il gagne la frontière, se réfugie à Liège, et rédige le *Mémoire* destiné à sa justification. Mais le Dauphin, après en avoir pris connaissance, le pria d'attendre la fin de son exil, avant de livrer son travail à la publicité.

Jamais, de l'aveu du marquis, obéissance ne lui avait coûté davantage.

Il obéit cependant, suspendit l'impression et reçut, en compensation, cette lettre flatteuse du fils de Louis XV : « Je suis fort aise, Monsieur, et je vous sais le meilleur gré de la résolution où vous êtes de ne point publier actuellement votre *Mémoire* justificatif. Quelques solides et incontestables qu'en soient les principes, il serait bien à craindre que toutes les personnes qui ne vous aiment pas n'en fissent un aussi mauvais usage que ceux de l'année dernière, et que vous ne fussiez encore exposé à de nouveaux revers que votre conduite et la pureté de vos intentions ne méritaient pas. Elles vous ont acquis toute mon estime, sur laquelle je vous prie de compter. »

Même après la mort du prince, en 1765, le marquis resta fidèle à sa promesse, et attendit le dernier mois de la cinquième année, septembre 1768, pour mettre au jour sa défense.

L'édition originale du *Mémoire justificatif* du président d'Eguilles, que Monclar appelait assez méchamment le *Roman de M. d'Eguilles*, n'existe très-probablement plus. Tirée à douze exemplaires in-4°, destinés aux conseillers d'Etat, elle n'est signalée dans aucune bibliographie. L'abbé de Fontenay, dans son livre *Du rétablissement des Jésuites et de l'Education publique* (1800) affirme en avoir eu un exemplaire entre les mains.

Le recueil intitulé *Archives littéraires de l'Europe* (1804), reproduit la partie de ce *Mémoire* relative à l'expédition d'Ecosse, d'après un document dont l'éditeur déclare avoir reçu la communication d'un héritier du président d'Eguilles. Il ne dit pas s'il était imprimé ou manuscrit.

Enfin, en 1867, le P. Carayon a publié, *intégralement*, affirme-t-il, d'après une copie du manuscrit original légué par Thérèse de Boyer d'Eguilles, petite-fille du Président, au baron de Damas, un volume in-8°, intitulé : *Mémoires du président d'Eguilles sur le Parlement d'Aix et les Jésuites, adressés á Sa Majesté Louis XV.* La copie aurait été faite par le P. de Ravignan, collationnée et certifiée conforme par le baron de Damas.

Leur tirage à petit nombre les a rendus excessivement rares ; ils sont d'un haut intérêt ; le ton y est modéré, l'érudition incontestable ; le style, élé-

gant et facile, s'élève parfois à l'éloquence. Ils se terminent en 1768.

Nous avons eu communication, à la bibliothèque Méjanes, à Aix, d'un recueil anciennement formé par MM. de Saint-Vincens (ms. 1054, pièce 13), où se trouve la relation de l'expédition d'Ecosse, à peu près telle qu'elle est reproduite dans les *Archives littéraires*, et dans le livre du P. Carayon, avec des corrections et des notes *de la main du Président*. Nous signalons le fait sans chercher à l'expliquer.

VII

Le Bourg et le Chateau d'Éguilles.

Après son retour en France, le marquis vécut à Eguilles.

Ce bourg, de 2,000 habitants, situé à deux lieues et demie d'Aix, se nomme, dans les anciens titres, *Aculea*, *Castrum ex Arquillâ*, *Aguyo* en provençal.

On aperçoit ses maisons blanches, à trois ou quatre kilomètres à gauche, en approchant de la station des Milles, sur la ligne du chemin de fer de Rognac à Aix.

Il doit probablement son nom à la situation, sur une colline, de son clocher qu'on voit de fort loin

dans la plaine [1]. Ses armes sont d'azur à trois aiguilles d'argent, surmontées d'un croissant du même.

Le château est une vaste construction du commencement du XVII[e] siècle, flanquée de deux ailes carrées, et sans autre ornement que de grosses têtes sculptées, sous le toit. De la terrasse qui s'étend à ses pieds, l'œil embrasse un beau panorama borné, au sud, par les monts de l'Estaque.

Le Conseiller d'Eguilles, grand'père du président, avait installé là une grande quantité d'œuvres d'art et une remarquable bibliothèque. Cette ancienne splendeur a passé : un cafetier occupe une partie du rez-de-chaussée. Le premier étage servait récemment de salle d'école. La seule pièce où l'on découvre encore quelques traces de peintures à fresque, est transformée en pigeonnier.

A peu de distance se trouve la villa *Mon Repos*, bâtie par d'Eguilles pour son frère, le marquis d'Argens.

Le sort de l'hôtel d'Eguilles, à Aix, n'est guère plus brillant que celui du château.

Il fût bâti sur les dessins de Pierre Puget, maître et ami du Conseiller d'Eguilles. C'est un bâtiment d'architecture massive, orné de six gros pilastres corinthiens. De longues ailes, perpendiculaires à la rue, forment les deux côtés d'une cour spacieuse

---

1 Les lieux ainsi nommés sont assez nombreux, mais les pics qu'on y remarque assignent nécessairement à leur dénomination une autre cause.

où l'on pénètre en franchissant un porche en ruine. La porte d'entrée du rez-de-chaussée, rejetée sur la gauche, fait place, à droite, à une immense salle de réception dont le plafond a été peint à fresque par Sébastien Barras, d'après celui du palais Barberini. Il est, aujourd'hui, complètement perdu par l'établissement d'une vermicellerie dans l'hôtel. A peine lit-on encore, dans un coin, l'inscription : *Petrum Cortoniensem imitatus est Sebastianus Barras, Gallus.*

L'hôtel a contenu l'une des plus célèbres collections artistiques du XVII[e] siècle : des tableaux originaux de Raphaël, André del Sarto, Titien, Michel-Ange de Caravage, Paul Véronèse, Van Dyck, Rubens, etc., achetés par le Conseiller d'Eguilles au cours de ses voyages. On les retrouve gravés dans un recueil d'estampes, publié en 1709 par Coelmans et par Barras. Cette première édition, devenue rarissime, renferme plusieurs planches de la main du Conseiller, absentes dans la seconde, de 1745. Mariette [1] les a remplacées par l'éloge de M. de Boyer d'Eguilles et par la description de ses tableaux.

On y admirait aussi de belles statues : un *Faune* et une *Muse*, exécutés par Veyrier, élève de Puget, ornaient, il y a peu d'années, les niches du grand escalier. Ils ont été acquis, l'un et l'autre, en 1882, par le musée de Longchamps, de Marseille, au prix de 10,000 francs.

---

1 V. la *Correspondance* du marquis, pages 68 et 130.

VIII

Les dernières années du marquis.

Dans son château, devenu sa résidence habituelle, le marquis laissa s'éteindre peu à peu le bruit de ses démêlés avec le Parlement de Provence. Il se consacrait entièrement à sa famille et à l'étude.

Le goût de la littérature et de la philosophie ne l'abandonna jamais. Président à mortier, il cultivait le théâtre, comme au temps où il était officier de marine. Sa passion pour cet art l'aurait porté, si nous en croyons M. Augustin Fabre [1], à rêver la construction d'une nouvelle salle de spectacle à Marseille. Il aurait même fait, dans ce but, une demande de privilège. Le projet échoua.

Jusqu'à ses derniers moments, il demeura le travailleur infatigable qu'il avait été pendant toute sa vie : le premier feuillet d'un ouvrage latin de Gassendi, appartenant à M. de Berluc-Pérussis, et relié aux armes d'Eguilles, porte, sur le premier feuillet, une note autographe du marquis, avec la date de 1783, année de sa mort. Il se plaisait à la lecture des œuvres de ce savant et les appréciait à leur valeur.

---

1 *Les Rues de Marseille*. Marseille, 1868, t. III.

Excellent père de famille, il surveillait lui-même l'éducation des trois enfants que lui avait donnés sa seconde femme [1] : Pierre-Jean de Boyer qui fut président à la Cour des Comptes ; Paul-Luc de Boyer, chevalier de Malte, officier de marine, qui fit la campagne de l'armée des Princes, et devint capitaine de vaisseau ; Alexandre-André-Luc de Boyer, chevalier de Malte, officier de dragons.

Le testament du président d'Eguilles [2], daté du 2 octobre 1758, institue légataire universel son fils aîné. Il lègue « *....à sa tendre et fidelle épouse les fruits et affruits de ses biens présents et à venir, ordonnant très expressément à ses héritiers d'avoir, toute leur vie, pour leur mère, l'obéissance...; leur recommandant de l'aimer de tout leur cœur ; de ne point connoître entre eux l'intérêt et de suivre, en cella, l'exemple de leur père et oncles ; recommandant sur toute chose, comme leur bon père, de ne pas se laisser entraîner aux nouvelles oppressions qui désolent le royaume, de rester fermes dans l'obéissance au Roy seul, pour ce qui est temporel, d'être également soumis à l'Eglise, pour tout ce qui est spirituel....* »

Ces dernières lignes résument sa manière de penser sur la religion. Elles le montrent, avant ses démêlés avec le Parlement, partisan convaincu des théories de l'auteur de l'*Esprit des Lois*, c'est-à-dire de la séparation des pouvoirs

---

1 Morte en 1761.

2 Conservé dans les minutes de Me Aude, notaire à Aix.

spirituel et temporel : théories du Dauphin et de ses amis, et de la plupart des honnêtes gens d'alors. On voit bien, ici, la communion de sentiments de ces deux hommes faits pour se comprendre et l'on peut regretter que la mort ait enlevé trop tôt ce prince aussi juste qu'éclairé dont la protection eût certainement fait la fortune d'Eguilles.

Un des oncles cités par le testament était le marquis d'Argens, célèbre par ses aventures.

D'Argens était, à cette époque, encore chambellan du roi de Prusse. C'est en 1769 que, las des grandeurs, il s'avisa de signifier congé au Roi et l'intention bien arrêtée de retourner en Provence. Colère du monarque, qui ne pouvait se faire à l'idée d'un pareil abandon. Mais le chambellan tint ferme : « Je suis aussi riche, en Provence, lui écrivit-il, où le vin ne coûte qu'un demi-gros la bouteille, la viande un gros, où le soleil, à trois semaines près, chauffe mes appartements, dont le loyer ne me coûte rien, qu'à Postdam, avec une pension à laquelle j'ajoutois la mienne toutes les années »

La vérité était que son frère, dont il était tendrement aimé, le pressait de revenir. D'Eguilles fut toujours rempli de bons procédés à son égard, sachant sa tête plus étourdie que son cœur mauvais. Son père l'avait déshérité, mais il ne voulut point, après la mort de M. de Boyer, que l'exhérédation subsistât.

Quand le mariage d'Argens avec Mlle Cochois eut été célébré à Berlin, le Président écrivit à sa belle-

sœur, la lettre suivante, pleine de tact et de nobles sentiments :

J'ay eu, toute ma vie, pour mon frère, la plus tendre amitié. Vous êtes sa femme: cela suffiroit, Madame, pour m'attacher à vous de tout mon cœur.

Ce que m'ont dit de votre caractère et de votre conduite, l'abbé Lenfant et d'autres personnes, ajoute, à mon amitié, l'estime et le respect que tous les honêtes gens doivent à la vertu et à la raison. Il ne dépendra certainement pas de moy que vous ne soyés heureuse, et je me feray, toute ma vie, un devoir de vous prouver, à chaque occasion, avec quelle sincérité et à quel point je vous suis dévoué.

On ne peut être, avec un plus inviolable attachement, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'EGUILLES.

Aix, ce 7 Xbre 1752.

Bientôt, il allait doter, en vue de son mariage avec M. de Magallon, avocat général au Parlement de Provence [1], sa nièce Barbe de Boyer d'Argens.

Il n'eut point affaire à un ingrat : en 1737, l'auteur de la *Philosophie du bon sens* lui dédiait cette œuvre en termes affectueux et reconnaissants. Plus tard, lors du voyage à Berlin, il présenta d'Eguilles

1 C'est le petit-fils de ce magistrat, M. Jules de Magallon, membre de l'Académie d'Aix, qui a bien voulu dessiner, pour nous, le croquis du village d'Eguilles, en tête de ces pages.

au roi de Prusse, qui lui fit le meilleur accueil. C'est probablement ce qui a poussé l'auteur du *Petit-maître philosophe*, satire dirigée contre le marquis d'Argens, à représenter son frère comme le compagnon de ses plaisirs [1].

On sent combien ses allégations méritent peu créance, quand on lit ce passage d'une lettre de Frédéric ; le roi de Prusse apprend ainsi à Voltaire la conversion et la mort de son ancien chambellan : « Le pauvre Isaac est allé rejoindre son père Abraham en Paradis. Son frère d'Eguilles, qui est dévôt, l'avait lesté pour ce voyage. »

D'Argens mourut, non pas à Aix ni à Toulouse, comme l'ont avancé plusieurs biographes, mais à Toulon, le 12 janvier 1771 [2]. Il fut enseveli dans l'église des Minimes d'Aix où sa famille possédait un tombeau. Le roi de Prusse lui éleva un mausolée dont l'inscription, rédigée par le Président, était ainsi conçue :

A L'ÉTERNELLE MÉMOIRE
DU HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR
JEAN-BAPTISTE DE BOYER,
CHEVALIER, MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELLAN DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND, ROI DE PRUSSE,
QUI LUI A FAIT ÉLEVER CE MAUSOLÉE
COMME UN MONUMENT ÉTERNEL
DE LA BIENVEILLANCE ET DE L'ESTIME DONT IL L'HONORAIT.

---

1 « Marionnette eut pour lot le marquis d'Eguilles, frère du marquis d'Argens. Ce cavalier, plein de mérite, était fort propre à endoctriner une jeune fille. » (*Le Petit-maître philosophe*, par Mainvillers, 1751.

2 La date de sa naissance est, souvent aussi, inexactement citée : elle est du 27 juin 1703.

Comme rien, dans cette épitaphe, ne rappelait son impiété, ni sa conversion, quelques zélés fidèles s'émurent, et une inscription latine, composée par l'abbé d'Éguilles, avec une discrète allusion aux erreurs passées du philosophe, prit sa place. L'église des Minimes fut détruite en 1793. La statue qui forme le principal du monument élevé par Frédéric est conservée, avec le piédestal, au musée d'Aix.

Nous avons retrouvé, au village d'Eguilles, le descendant d'une famille attachée aux Boyer depuis plus d'un siècle. Ses souvenirs nous ont donné à penser que, si le Président parvint à convertir son frère, il n'arriva cependant point à vaincre son esprit superstitieux : la peur du démon le hantait. Etait-il malade ? Il faisait asperger son lit d'eau bénite, afin d'exorciser le Malin. Un autre jour, il exhaussait le mur de sa propriété, pour s'opposer à son passage.

Les embarras financiers du Président étaient encore accrus par les dépenses qu'il croyait, en certaines occasions, nécessaires pour soutenir son rang.

Quand il ramena d'Angleterre la compagne de son choix, tout fut ordonné pour une entrée splendide dans le château de ses pères.

Une fête réunit la noblesse du pays qui, dans le trajet d'Aix à Eguilles, trouva la route bordée d'illuminations. Détail curieux : les chevaux du carrosse des nouveaux époux avaient été ferrés d'argent. Le souvenir de ce faste est resté au village, ainsi que la mémoire de la bonté et de la finesse du

seigneur d'Eguilles, qualités bien empreintes sur notre portrait [1].

La fin de sa vie fut assombrie par les infirmités qu'avait causées sa dure campagne d'Ecosse [2]. Aussi répétait-il souvent un proverbe provençal que les habitants n'ont pas oublié, et qui peut se traduire ainsi : « Regarde la mer, ne t'y aventure amais ! »

Le Président mourut au château d'Eguilles, le 8 octobre 1783, dans sa soixante-seizième année, et fut enseveli, le lendemain, dans l'église paroissiale du village [3]. Le souvenir de ses luttes avec le Parlement lui avait, sans doute, fait préférer cette sépulture au tombeau de l'église des Minimes.

Nous devons ajouter que, treize ans auparavant, réparation éclatante lui avait été faite par les magistrats d'Aix :

En 1770, l'archevêque de Brancas, mourant, les avait adjurés d'effacer leurs torts envers ceux de leurs collègues qu'ils avaient persécutés. Une députation de deux membres fut envoyée à Eguilles, pour lui offrir de rentrer à la Cour, malgré l'arrêt qui l'en tenait encore éloigné.

Sa réponse fut que, n'ayant commis aucun délit,

---

1 Il existe, paraît-il, un autre portrait au château de Montvalon (Bouches-du-Rhône).

2 Deux codicilles, des 20 janvier 1781 et 20 juillet 1783, le déclarent « libre de tous ses sens, quoique malade de corps » La signature du second est péniblement tracée.

3 Registre de la mairie d'Eguilles.

gant et facile, s'élève parfois à l'éloquence. Ils se terminent en 1768.

Nous avons eu communication, à la bibliothèque Méjanes, à Aix, d'un recueil anciennement formé par MM. de Saint-Vincens (ms. 1054, pièce 13), où se trouve la relation de l'expédition d'Ecosse, à peu près telle qu'elle est reproduite dans les *Archives littéraires*, et dans le livre du P. Carayon, avec des corrections et des notes *de la main du Président*. Nous signalons le fait sans chercher à l'expliquer.

VII

Le Bourg et le Chateau d'Éguilles.

Après son retour en France, le marquis vécut à Eguilles.

Ce bourg, de 2,000 habitants, situé à deux lieues et demie d'Aix, se nomme, dans les anciens titres, *Aculea*, *Castrum ex Arquillâ*, *Aguyo* en provençal.

On aperçoit ses maisons blanches, à trois ou quatre kilomètres à gauche, en approchant de la station des Milles, sur la ligne du chemin de fer de Rognac à Aix.

Il doit probablement son nom à la situation, sur une colline, de son clocher qu'on voit de fort loin

il n'avait point de grâce à solliciter. Mais quand une seconde députation le pria d'accorder à son fils-aîné ce qu'il refusait pour lui-même, il crut devoir y consentir, sous trois conditions [1] : « 1° Qu'on n'ignorerait point qu'il l'avait fait élever chez les Jésuites, à Bruges ; 2° qu'il serait reçu d'une voix unanime ; 3° qu'on ne lui ferait aucune question sur sa manière de penser. »

Ces conditions furent acceptées, et Pierre-Jean de Boyer, nommé Conseiller à la Cour des Comptes le 10 mai 1772, en devint Président le 31 mars 1781. La nomination du fils suffit à prouver l'injustice des persécutions que le père avait subies.

PAUL COTTIN.

Décembre 1886.

1 *La Clef du cabinet des Princes*, nov. 1770, p. 390.

DOCUMENTS

CONCERNANT

LE MARQUIS D'ÉGUILLES

ORDRE DES MATIÈRES

	Pages
Mémoire de Bachaumont au ministre des Affaires Etrangères	1
Lettre d'Eguilles au Ministre (1er octobre 1745)	2
— — (6 octobre 1745)	4
— — (17 octobre 1745)	6
— — (3 novembre 1745)	9
— — (2 janvier 1746)	11
Relation de la bataille de Falkirk	15
Lettre d'Eguilles au Ministre	24
— à Bachaumont (20 février 1746)	28
— au Ministre (10 mars 1746)	31
— à Mme Doublet (14 mars 1746)	34
— au Ministre (23 mars 1746)	35
— — (31 mars et 5 avril 1746)	38
— — (6 avril 1746)	42
— à Bachaumont (6 avril 1746)	54
— au Ministre (15 avril 1746)	56
— à Bachaumont (30 avril 1746)	59
— au Ministre (4 mai 1746)	62
Liste des Français prisonniers après Culloden	64
Lettre d'Eguilles à Bachaumont (15 mai 1746)	66
— — (8 juin 1746)	69
— —	73
— — (24 août 1746)	75
— — (31 août 1746)	78
— — (1er octobre 1746)	83
— — (12 octobre 1746)	83
— — (19 octobre 1746)	87
— — (22 novembre 1746)	91
— — (28 nov. et 3 déc. 1746)	95
— — (5 janvier 1747)	100
— — (18 et 21 janvier 1747)	106
— — (2 février 1747)	108
— — (19 février 1747)	109
— — (1er mars 1747)	114
— — (23 mars 1747)	115
— — (5, 10 et 11 avril 1747)	116
— — (14 mai 1747)	120

		Pages
Lettre d'Eguilles à Bachaumont	(16 mai 1747).....	122
— —	(21 septembre 1747)...	123
— —	(29 septembre 1747)...	128
— —	(5 octobre 1747).....	130
— —	(15 octobre 1747).....	132
— —	(25 octobre 1747).....	133
— —	(31 octobre 1747).....	134
— —	(3 novembre 1747)... .	136
— —	(7 novembre 1747)....	137
— —	(17 novembre 1747)....	138
— —	.....	141
— —	(8 décembre 1747).....	142
— —	(14 décembre 1747)....	143
— —	.....	145
— —	(22 octobre 1848).....	147
— —	(24 octobre 1748)	150
— —	(26 octobre 1748).....	152
Mémoire d'Eguilles à M. de Puisieux	.....	153
— —	(14 décembre 1747)	154
Mémoire de Bachaumont à M. de Puisieux	.....	159
— —	(24 mai 1747).....	160
— à M. de Montmartel	(18 oct. 1747)	162
— —	au marquis d'Argenson...	166
— —	à M. de Puisieux.....	167
— —	à M. de Montmartel.....	168
— —	à M. de Puisieux.....	171
Projet de lettre à M. de Puisieux.	....	178

MÉMOIRE. [1]

Le marquis d'Aiguilles est fils de M. Boyer d'Aiguilles [2], procureur général au parlement de Provence. Le marquis d'Aiguilles a eu une excellente éducation, et, depuis ce tems, il a toujours cultivé les lettres avec beaucoup de goust et de constance. Il est de l'Académie des Belles-lettres de Marseille et si est distingué par plusieurs dissertations qui ont eu beaucoup de succez à Marseille, et à Paris, à l'Académie françoise en correspondance avec l'autre. Il estoit chevalier de Malthe et officier sur les galères de France. Il a beaucoup voyagé, en Italie, à Malthe, en Allemagne et ailleurs. Son père a voulu luy faire avoir la survivance de sa charge de Procureur général : en conséquence, il a étudié en droit et est reçu avocat. En attendant cette charge, il est oysif et veut occuper son loisir à voyager et à s'instruire de plus en plus : il est fort instruit du droit public, des loix, du commerce, des intérêts des Princes, de la politique, de l'histoire ancienne et moderne, de la géografie, etc. Il a été en Prusse pour traiter de ses affaires particulières avec un de ses frères qui est actuellement, à Berlin, chambelan du roi de Prusse.

---

1 Bachaumont a écrit au bas de la page : « Ce *Mémoire* a esté donné anciennement à M. Amelot, ensuitte au marquis d'Argenson et au marquis de Puisieux. » Il l'avait, évidemment, présenté à l'appui d'une demande d'emploi faite au ministère, en faveur de son ami le marquis d'Eguilles.

2 L'orthographe véritable est *d'Eguilles*.

On répond de sa probité, de sa discrétion, de ses lumières, etc.

Le marquis d'Aiguilles a, actuellement, deux frères chevaliers de Malthe, et au service de France dans les troupes du Roi.

Au Ministre des Affaires étrangères [1]

MONSEIGNEUR,

Nous serions parti aujourd'huy, si le vent l'avoit permis : il souffle au *nord-est*, très-froid, et on dit qu'il est à craindre qu'il ne change pas si tost.

On a embarqué sur l'*Espérance*, où je dois passer, presque toute la poudre, et 1,100 fusils, avec égal nombre de sabres, fourniments, bayonnetes, etc. Le *Harang couronné*, qui partira cinq jours après, et qui est déjà tout prêt, porte 1,300 fusils et des autres munitions à proportion. Quoyque ces deux bâtimens ne portent que la moitié de ce qu'on croyoit pouvoir y embarquer, ils sont cependant beaucoup plus gros que ceux que l'on avoit ordonné d'armer ; ceux-cy sont de 100 et de 110 tonneaux. Les autres ne devoient être que de 40. Il en auroit fallu huit pour porter ce qu'on vouloit faire porter à trois.

---

1 En réponse à la demande de Bachaumont, le marquis d'Éguilles fut invité à prendre sans délai, à Dunkerque (d'où il écrit cette lettre), le commandement d'un navire destiné à porter des secours au prince Charles-Edouard.

Les sieurs Bron [1] et Sheridan [2] qu'on embarque sur l'*Espérance* sont les seuls Irlandois que le sieur Rutlige ait adressé icy à son associé Il a donc fallu ne pas hésiter à les accepter, puisque, sans cela, nous n'aurions eu ni guide, ny interprète à la côte d'Ecosse.

Il semble, cependant, par la lettre écrite par M. le comte de Maurepas à M. Bart, qu'il auroit fallu réserver lesdits sieurs Bron et Sheridan pour un second embarquement; mais, n'étant pas prévenu, M. Bart n'a pu faire autrement qu'il a fait.

Il paroît, tous les jours, des petits bâtiments, et même des batteaux que les Anglais envoyent jusqu'à la portée du canon de nos batteries pour espionner ce qui se fait dans la rade. M. le comte de Launay a fait arrêter les lettres pour la Hollande, et on a cherché chicane à quelques vaisseaux hollandois que l'on retient dans le port, sous le prétexte qu'il faut les jauger pour voir s'ils ont payé exactement à l'amirauté les droits qui luy sont dus. Mais toutes ces précautions n'empêcheront pas que les Anglois n'apprennent incessamment qu'il y a icy deux vaisseaux chargés d'armes et prêts à faire voile, et qu'ils ne mettent, à notre traversée, tous les obstacles possibles, si un bon vent ne nous met pas à même de les prévenir par un prompt départ.

---

1 Le marquis d'Eguilles estropie fréquemment les noms anglais : il s'agit ici du sieur Brown, capitaine au régiment de Lally, dont il écrit, généralement, le nom : Bron ou Braun.

2 M. Sheridan était le neveu du gouverneur du Prince.

M. Dromont, qui s'embarque aussi sur l'*Espérance*, y a été mis d'autorité par M. d'Aunay, en conséquence des ordres de M. le comte d'Argenson.

J'ay été obligé de me laisser voir, chés M. Charron [1], à ces trois Irlandois; ils n'en bougent, et je n'aurois pu, sans inconvénient, les y éviter avec affectation. M. Charron m'a donné à eux comme un françois recommandé qu'un fanatisme singulier avoit déterminé à aller servir leur prince et leur héros. Ils trouvent cette résolution admirable, et aucun d'eux ne me soupçonne chargé de la moindre commission. Quand j'ay à les sonder sur quelque chose, M. Charron me sert de moyen et d'instrument.

Par les lettres écrites icy de Hollande, il paroît presque certain que le prince est bien pret d'Edimbourg, s'il n'y est pas déjà entré : ce seroit là un grand événement.

Je suis, avec un profond respect, Monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'EGUILLES.

A Dunkerque, ce 1er octobre 1745.

Au même.

MONSEIGNEUR,

Les vents ont été, jusqu'à ce matin, au nord-est forcé; ils se tournent au sud; nous allons nous

---

1 M. Charron était commissaire-ordonnateur de la marine à Dunkerque.

embarquer dans l'instant, et, selon les apparences, nous mettrons à la voile cette nuit.

M. le controlleur général n'a point envoyé d'ordre pour embarquer de l'argent sur les trois bâtimens qui doivent suivre le mien, et dont le premier partira dans quatre à cinq jours, si le temps le permet. Les 96,000 l. que je porte seroient un bien modique secours s'ils n'étoient pas suivis de quelques autres envois.

M. Braun, capitaine au régiment de Lali, a montré à M. Charron une lettre de son colonel, dans laquelle il est dit que ledit régiment de Lali et plusieurs autres vont incessamment être embarqués et que M. le comte d'Argenson a envoyé des ordres en conséquence à luy, Lali, qui écrit. J'aurois bien voulu sçavoir, avant mon départ, ce qui en est.

Si vous jugés à propos de m'envoyer quelques nouveaux ordres par le vaisseau qui partira immédiatement après le mien, je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien y joindre un état des secours donnés ou qu'on est actuellement résolu de donner, à tout hasard. Je pense que cette connoissance m'est absolument nécessaire pour proposer de delà tels ou tels partis et pour pouvoir vous envoyer icy un plan d'opérations raisonnées.

M. le comte d'Argenson ordonne à M. de Launay de donner six canons à la suédoise, mais comme les deux premiers vaisseaux sont chargés et en rade, on ne pourra les embarquer que dans le troisième, qui partira, au plutôt, dans une quinsaine de jours. Pour suppléer aux inconvénients de ce retarde-

ment, je débarqueray en Ecosse ceux de mon bâtiment, si je juge qu'ils y soyent nécessaires et qu'il soit possible de leur faire faire, dans le païs, des affuts avec lesquels ils puissent traverser les montagnes.

Je suis, avec un profond respect, etc.

A Dunkerque ce 6 octobre 1745.

P. S. — Le vent devint contraire, hier au soir, mais il se retourne au sud et nous fesons voile, dans ce même moment, à dix heures du matin, ce jeudi 7.

Au même.

MONSEIGNEUR,

Arrivé, par le plus grand des hasards, à la rade de Monros [1] à 5 heures du soir, je me suis emparé de la ville avec trente hommes de l'équipage qui ont été joints, sur le chant, par la moitié du peuple. Nous nous sommes saisis de tous les chevaux et

---

1 Le marquis d'Eguilles a relaté les différentes péripéties de son voyage dans un mémoire adressé au roi Louis XV et qui a été publié, en 1804, dans les *Archives littéraires de l'Europe*, tome 1er, page 80. Il raconte qu'après une bonace de plusieurs jours, son navire fut assailli par une première tempête sur la côte de Hollande ; qu'à la hauteur de l'Ecosse, un second orage encore plus violent l'affala sous la terre au milieu de la nuit : l'équipage se croyait perdu, quand, par bonheur, le navire entra dans une anse qui le sauva. Le lendemain, au moment de mettre à la voile, une escadre anglaise passe au large. Le marquis d'Eguilles fait attaquer l'un des vaisseaux, le prend et y trouve un pilote qui conduit l'*Espérance* dans la rade de Montrose.

chariots et nous y avons chargé tous nos effets qui partent actuellement et qui vont à un fort éloigné du port de près d'une lieue, précaution d'autant plus nécessaire que quatre vaisseaux de guerre et un brûlot sont après nous et arriveront icy dans cinq à six heures. Ils n'oseront jamais envoyer à une lieue un détachement assés considérable pour attaquer un poste où le prince a deux cents hommes.

M. Braun, et les trente hommes de l'équipage que nous avons débarqués, escortent les chariots que le prince enverra chercher après-demain. Les sieurs Drumund, Sheridan et moy, nous allons le joindre cette nuit à Edimburg, avec deux guides et deux domestiques affidés. J'envoye le vaisseau à une petite rade qui est à huit lieues au nord de Montros, et j'espère que, malgré le peu d'équipage qui luy reste, il se tirera d'affaire, à la faveur de la nuit, et pourra recevoir à la mer les lettres que j'auray l'honneur de vous écrire, arrivé au camp. J'ay pris, pour cela, toutes les mesures que j'ay cru possibles. Il est certain que Coppe [1] a été entièrement défait; que l'armée du prince, qu'on dit icy de 22,000 hommes, s'augmente tous les jours, et qu'à l'exception du château d'Edimbourg et de Sterling, toute l'Écosse luy est soumise [2].

---

1 Le général anglais John Cope venait d'être complètement battu par Charles-Edouard à la bataille de Preston-Pans qui livrait à ce dernier l'Ecosse presque tout entière.

2 Arrivé au camp du Prince, le marquis d'Eguilles écrivit au ministre une lettre qui a été publiée par M. Amédée

Monseigneur, je n'ay qu'une minute pour vous écrire ; vous excuserés la forme de ma lettre, par l'impuissance où je suis d'avoir le temps de mieux faire.

Je suis, avec un très-profond respect, etc.

A Montros, en Ecosse, ce 17 octobre 1745.

Pichot dans son *Histoire de Charles-Edouard* En voici quelques passages : « J'allai d'abord chez le sieur Sheridan, gouverneur du Prince à qui je dis que j'avais des dépêches pour son Altesse royale, que j'étais chargé de lui rendre en secret. Il alla lui parler et revint de suite m'introduire. Je ne saurais bien exprimer la joie du prince en lisant la lettre du Roi et en écoutant ce que je lui disais de sa part. Il me répondit en substance qu'il était réservé à Louis XV de faire remonter sa maison sur le trône où toute la puissance de Louis-le-Grand n'avait pu le maintenir... : « C'est dans cette confiance, ajouta-t-il, que j'ai exposé les vies et les fortunes de tout ce qui me restait d'amis en Ecosse. Je vais joindre ceux que j'ai en Angleterre. Je pars dans huit jours ; je marche droit à Londres ; si vos troupes descendent et obligent nos ennemis à une diversion, l'Angleterre est à nous dans deux mois, mais si, par malheur, le débarquement si souhaité et si nécessaire n'avait pas lieu ou se faisait trop tard .., je serais perdu sans ressource... Mais, monsieur le marquis, ne puis-je pas compter sur un débarquement prochain ? Parlez-moi sincèrement. — Monseigneur, lui répondis-je, quand je partis de France, on n'avait pas une connaissance assez exacte de l'état des affaires pour pouvoir prendre un parti décidé ; on aurait craint d'agir à contre-temps ; mais je crois pouvoir espérer, vu l'état où sont les choses, que l'on concourra aux vues de V. A. R. Peut être serait-il à propos d'attendre des réponses avant qu'elle se mît en marche, afin d'agir à coup sûr et de ne point s'engager. — Monseigneur, me répondit-il, mes ennemis se fortifient de jour en jour et mes amis peuvent, à chaque moment, être découverts, perdus et hors d'état de me servir. D'ailleurs, je crois devoir profiter de l'ardeur de mes troupes et du découragement de celles de l'Électeur.... »

Au même.

MONSEIGNEUR,

Le prince prend, dans le moment, la résolution d'envoyer en France M. le chevalier Stuard, sur un vaisseau qu'on apprend devoir partir à tout moment. Je n'ay pas le temps de vous faire une dépêche détaillée et chiffrée ; d'ailleurs les choses sont, quant à l'essentiel, au même état où elles étoient ces jours passés. J'ay eu l'honneur de vous écrire déjà cinq fois dans huit jours et j'ay lieu d'espérer que vous aurés reçu au moins une de mes trois premières lettres qui ne sont que des duplicata envoyés, par diverses voyes, à M. l'abbé de la Ville, et qui contiennent les principaux détails.

Je me borneray, icy, à vous assurer de nouveau que l'armée est prête d'entrer en Angleterre au nombre de 10,000 hommes, au moins, avec treize canons et des munitions. Mais, malgré cela, monseigneur, ils sont perdus, même en gagnant des batailles, si les François ne débarquent point, car les trouppes de ce païs-cy, accoutumées à se débander, après une victoire [1], tout comme après une défaite, affoiblies, d'ailleurs, par les morts et les malades, ne pouvant pas être recrutées et mêlées d'Anglois, se trouveroient bientôt réduites à si peu de chose, que les seules troupes des trois places d'Angleterre et des quatre châteaux d'Écosse réunies suffiroient

1 On verra plus loin que le marquis d'Eguilles, voyait juste, et que les troupes du prince Edouard se débandèrent, en effet après la victoire de Falkirk.

peut-être pour les détruire, n'en restât-il point d'autres à la Cour de Londres, ce qui n'est pas vraisemblable, vu le nombre qu'elle en a et la facilité d'en faire encore venir par mer.

S'il avoit été question d'envoyer des François en Écosse, il faudroit, s'il en étoit tems, changer le lieu de débarquement et le faire au midy d'Angleterre, pour nous y attendre, ou au nord, pour nous y joindre.

Le prince Édouard croit, avec assés de fondement, que, si le Roy l'avouoit publiquement pour son allié, les Hollandois qui sont icy n'oseroient jamais combattre. Il semble que cette démarche de votre part seroit aujourd'huy plus utile qu'hasardeuse, vu l'état de force où est le prince Édouard, la diminution que six mille hommes de moins apporteroient à celle de l'Électeur d'Hannover [1].

Le second et le troisième vaisseaux qui devoient suivre le mien sont arrivés, et la difficulté d'en transporter icy les munitions retardera notre départ de quatre à cinq jours, en sorte, monseigneur, que nous ne nous mettrons point en marche avant le sept.

Je suis, avec un très-profond respect, etc.

A Edimbourg, ce 3 novembre 1745.

Quoy que le troisième vaisseau soit arrivé, les dépêches dont il peut être chargé ne me sont point encor parvenues; s'il y en a, je ne les recevray que dans deux jours.

---

1 C'est le nom que l'armée du prince Édouard donnait au roi d'Angleterre.

Au même.

MONSEIGNEUR,

Le duc de Cumberland, en fuyant devant nous, cassoit les ponts et les chemins, et, par là, rendoit notre marche assés lente pour donner le temps à l'armée de Vouede [1] et à toutes les autres troupes d'Angleterre de se joindre à luy aux portes de Londres. Nous en étions à trente lieues, quand nous eûmes des nouvelles certaines de ce projet qui n'étoit pas celuy auquel nous nous étions attendus, car nous ne doutions pas que le duc de Cumberland ne nous attaquât. Nous fûmes donc obligés de prendre le parti de retourner en Ecosse [2], ne croyant pas qu'il fût raisonable de tenter un combat si inégal, dans un temps où nous étions, moins que jamais, dans le cas d'agir en désespérés, ayant appris les secours qui nous étoient arrivés à Montros [3] et

---

1 Le général anglais Wade.

2 Partie d'Edimbourg, l'armée jacobite avait pris le chemin de Carlisle dont elle s'était emparée, puis s'était avancée, par Manchester, jusqu'à Derby, tandis que les Anglais, commandés par le géneral Wade et le duc de Cumberland, fils du roi Georges II, fuyaient vers le sud. Les avant-postes de Charles-Edouard ne se trouvaient plus qu'à quarante lieues de Londres: le prince rassembla son conseil et déclara son intention d'entrer dans la capitale. Mais lord Murray, son plus habile général, et tous les chefs, furent d'un avis contraire ils alléguèrent la supériorité numérique des ennemis et l'impuissance d'une poignée de highlanders, si l'on entrait dans Londres. Le Prince céda, et l'on reprit chemin de l'Ecosse.

3 Lord John Drummond venait d'arriver de France à Montrose avec son régiment de fantassins du Royal-Ecossais, deux escadrons du régiment de Fitz-James, et les piquets de

ceux que nous pouvions attendre ailleurs. Nous reboussâmes donc chemin de Derbi, qui est à près de cent lieues d'icy. Nous n'avons pas perdu, par l'ennemi, un seul chariot, ny un seul cheval, quoy que nous eussions à marcher, presque toujours, à travers des hayes que défendoient vingt mille hommes de milice qui, à la vérité, ne nous attendoient jamais. Il nous a fallu traverser dix rivières ou torrens qu'aucune autre armée n'auroit osé passer à gué.

Nous étions suivis de toute la cavalerie des deux armées de Vouede et de Cumberland qu'on avoit réuni, et de deux mille fantassins qu'on avoit monté sur des chevaux de païsans. Nous voyions l'ennemi chaque jour, mais jamais d'assés près pour combattre.

Enfin, il y a cinq jours que notre arrière-garde, de 7 à 800 hommes au plus, fut attaquée par toute la cavalerie susdite dont les dragons et les fantassins étoient postés derrière des hayes et des murailles [1]. Nous leur tuâmes plus de cent hommes qu'ils laissèrent sur le champ de bataille. La fuite, qui fut très-prompte, et la nuit, qui étoit close, sauvèrent tout le reste. Nous ne sçavons pas le nombre de leurs blessés. Nous eûmes huit hommes tués (parmi ces huit hommes, il y avoit un capitaine), et sept blessés.

---

la brigade irlandaise au service de France. Lally, le commandant de cette brigade, s'était joint à lord Drummond, qui amenait ainsi un renfort de 3,000 hommes.

1 C'est le combat de Clifton-Enclosures. Lord Georges Murray avait eu affaire, dans cet engagement, à 5000 hommes, dont 4000 à cheval.

Ce petit combat fait plus d'honneur à ces gens-cy qu'une bataille : ce sont des véritables démons, et les ennemis en ont une peur inexprimable. On a remarqué que la plus part des dragons tués n'avoient qu'une botte ; apparemment qu'ils commençoient à se déchausser pour fuir. On ne leur en donna pas le temps. Le premier coup de fusil tiré, le montagnard se jette à terre et court, le sabre à la main, sur l'ennemi, façon terrible d'attaquer des gens déjà intimidés.

Enfin, depuis lors, nous n'avons plus rencontré d'obstacle ny vu un seul cavalier sur nos derrières. Nous avons augmenté, en passant, la garnison de Carlile [1] où nous avons laissé nos malades qui sont en très-petit nombre. Nous partons demain pour Glasco, d'où nous marcherons à Sterling pour en faire le siège. De là, nous irons attaquer le château d'Edimbourg : ces deux conquêtes nous assureroient la tranquile possession de l'Écosse.

Voilà, monseigneur, le détail exact de notre marche de retraite, un peu différent de celuy que nous lisons icy dans les gasettes angloises, où l'on nous dit entièrement détruits. Le roy peut compter que notre armée, dans l'aller et le retour, n'a pas perdu, par mort ou désertion, 150 hommes, à compter depuis la prise de Carlile. La conquête de cette place, l'audace qu'ont montré nos soldats,

1. Le prince y laissa 300 hommes, tous Anglais ou Irlandais au service de France, dans l'espoir qu'après une capitulation presqu'inévitable, ils seraient traités, non comme rebelles, mais comme prisonniers de guerre.

l'inhabileté et la terreur que nous ont laissé voir les ennemis, doivent nous dédomager des obstacles que nous avons trouvé à remplir la vue principale qui étoit la prise de Londres.

Il faut, aussi, mettre en ligne de compte d'avoir reçu près de deux mois de l'argent et des denrées de l'Angleterre et d'avoir accoutumé les montagnards à s'éloigner de leur païs, chose qu'on regardoit comme très-difficile.

Je n'ay point reçu les dépêches confiées à M. le comte de Drummond; il me mande seulement qu'il n'a pas osé les risquer entre les mains d'un courrier ordinaire, par qui il nous a envoyé, en gros, des nouvelles qui ont fait icy bien du plaisir.

Comme cette lettre ne va pas à la mer à travers des mains bien sûres, et qu'on ne peut me donner le temps de la chiffrer, je ne puis vous y rendre un compte détaillé de bien des choses, mais j'ay cru qu'il importoit de profiter de toutes les occasions de vous apprendre notre heureux retour à travers les dangers qui me paroissoient presque insurmontables.

Je croyois que le danger de combattre les trois armées réunies n'étoit pas si grand; le prince n'en trouvoit d'aucun côté. Il n'imagine pas que rien puisse être au-dessus de son courage et de sa fortune.

Je suis, avec un très-profond respect, etc.

En Écosse, à Donfritz (1), ce 2 janvier 1746.

---

1 Dumfries, chef-lieu du comté de ce nom.

RELATION DE LA BATAILLE DE FALKIRK. [1]

Nous venons de remporter une victoire complette. Son Altesse Royale, ayant pris la ville de Sterling le 20 janvier, et fait tout de suite l'investissement du château, les ennemis tentèrent tous les moyens imaginables pour empêcher le passage de notre canon qui étoit de l'autre côté de la rivière du Forths : ils envoyèrent douze vaisseaux, firent des descentes et attaquèrent nos bateaux avec leurs chaloupes : le duc de Perth et son frère milord Jean, chargés de leur résister, firent de si bonne besogne, que rien ne leur réussit. Alors ils virent bien qu'ils n'avoient d'autre moyen de nous faire lever le siège que de gagner une bataille : en conséquence, ils se firent joindre à la hâte par les montagnards du païs d'Argile et par toutes les milices des païs bas. Ils firent avancer toutes les troupes qui étoient au nord de l'Angleterre, même les garnisons : jusque là qu'ils ont ramené à Edimbourg nos trois piquets

---

1 Cette relation n'est pas datée, mais elle doit être du 2 Février.

Tandis que le prince Charles remontait dans le nord, Carlisle, assiégé par l'armée du duc de Cumberland, fut contraint de capituler le 30 Décembre. Le duc n'alla pas plus loin ; il retourna en Angleterre, laissant le commandement aux généraux Wade et Hawley.

Quant au prince Charles-Édouard, il continua sa retraite, séjourna huit jours à Glascow et se dirigea sur Stirling dont il entreprit le siège. A la nouvelle de l'investissement de Stirling, Hawley quitta Edimbourg où ses troupes étaient cantonnées. Le prince s'avança à sa rencontre jusque dans les plaines de Falkirk.

prisoniers, n'ayant pas laissé à Bervic de quoy les garder.

Le 25, ils s'avancèrent jusqu'à Fakirc, petite ville à 18 milles d'Edimbourg et à 6 milles de Sterling.

Le prince qui, le même jour, avoit fait ouvrir la tranchée devant le château, choisit un champ de bataille qui couvrît le siège : nous y attendîmes les ennemis, deux jours : enfin, le troisième, fatigués de ne les voir pas arriver, n'ayant ny tentes ny vivres, séparés en différents quartiers et trop exposés à être surpris la nuit, nous résolûmes, sur-le-champ, d'aller les chercher.

C'étoit le 28, à midi. Nous marchâmes à eux sur deux colonnes, formées par les deux lignes dans le même ordre où elles devoient combattre : de sorte qu'en arrivant vis à vis d'eux, nous nous trouvâmes en bataille et n'ayant plus qu'à charger.

Ils avoient été avertis : nous les rencontrâmes venant à nous, un mille au-devant de leur camp, et tâchant de gagner les hauteurs, qu'ils gagnèrent effectivement.

Leur armée étoit composée de deux régimens de cavalerie arrivés d'Angleterre le même jour de l'action, de deux régimens de dragons qui s'étoient trouvés à l'affaire de Glasmur ; de quatorze régimens d'infanterie, tous revenus de Flandre ; de 800 montagnards d'Argile, et de 150 à 160 miliciens. De leur aveu, ils avoient un peu plus de 12,000 hommes, dont 3,500 étoient arrivés d'Angletere dans les trois jours précédents, et sur lesquels nous ne contions pas.

Ils sçavoient que notre nombre ne passoit pas 8,000, et ils calculèrent qu'ils pouvoient faire trois lignes, ou corps d'attaque, sans s'exposer à être débordés. Ils en conçurent de grandes espérances, persuadés que, si nous étions assés heureux ou assés braves pour rompre deux fois ce qui se trouveroit devant nous, nous nous trouverions si rompus nous-mêmes, en arrivant vis à vis le troisième corps qui auroit tout son feu, tandis que nous aurions perdu le nôtre, qu'il seroit impossible que nous n'y fussions totalement défaits. C'est dans cette idée qu'ils le composèrent de leur meilleure infanterie, formée en deux colonnes, une à la droite et l'autre à la gauche. Ils firent une seconde ligne de tous leurs montagnards et de leur milice, soutenus de deux ou trois régiments. Quant à leur première ligne, elle étoit presque toute de cavalerie, avec quelque peu d'infanterie, sur six de hauteur, dans l'intervalle des escadrons.

Notre ordre de bataille étoit bien différent. Toute notre première ligne étoit d'infanterie, formée par 4,000 vrais montagnards. Nous avions mis, à la seconde, nos demi-montagnards et nos gens du plat païs, au nombre d'un peu plus de trois mille. Les trois piquets irlandois et trois piquets du régiment de milord Jean Drumond formoient un corps de réserve placé au centre, derrière la seconde ligne. Notre cavalerie formoit deux autres petits corps de réserve de 220 hommes chacun, placés sur les ailes, entre les deux lignes, pour empêcher qu'on ne les flanquât.

La cavalerie ennemie venoit sur nous au grand

trot, tandis que nous marchions vers elle à grand pas : on ne tira point, de part ny d'autre, qu'on ne fût à demi-portée de pistolet. Notre feu ébranla l'ennemi sans le rompre, mais les montagnards, ayant jeté leurs fusils et couru au milieu des rangs, le sabre à la main, la résistance ne fut pas longue. A la gauche, les chevaux qui fuyoient ne pouvant pas descendre directement la coline qui étoit trop escarpée, furent obligés de filer à droit le long de la ligne, où ils essuyèrent une si rude charge, que la moitié resta sur le champ de bataille. Les miliciens, les montagnards d'Argile et le peu d'infanterie qui formoient la seconde ligne furent culbutés dans un moment, à la droite et à la gauche.

Mais, quand il fut question d'attaquer le gros de l'infanterie qui, ou faute de temps pour se déplier, ou dans l'idée de mieux résister, au lieu de se présenter en ligne, offroit deux grandes colonnes, l'une à la droite et l'autre à la gauche, les montagnards, ainsi que l'avoit prévu l'ennemi, se trouvant la plupart sans fusil, et absolument rompus par l'impétuosité de la première attaque, ne sçachant plus où étoient leurs officiers ny leurs drapeaux, et ne connoissant point d'autre façon d'attaquer que ligne contre ligne, parurent surpris, hésitèrent et même reculèrent en quelques endroits. Milord Georges Murray, qui commandoit à la droite, eut assés d'activité, d'autorité et de bonneur pour la rallier, et il la ramena à l'ennemi avec tant de vigueur, que, dans trois minutes, ce gros corps fut rompu et mis en fuite.

La fortune ne nous étoit pas si favorable à gauche : nous y étions si dispersés qu'il ne paroissoit pas possible humainement de nous y rallier à temps. Cela étoit d'autant plus fâcheux que le prince, qui y étoit accouru avec son corps de réserve, se trouva dans le plus grand péril d'y être enlevé ou de s'y faire tuer. Déjà la cavalerie, qui s'étoit ralliée, nous flanquoit à demi-portée de fusil, tandis que l'infanterie s'avançoit en front. Heureusement les six piquets, qui arrivoient, firent face à la cavalerie par un quart de conversion qui, en les mettant en potence, sur notre flanc, le couvroit. Cette manœuvre arrêta la cavalerie, rendit le courage à nos gens, et leur donna le temps de se mettre en état de recevoir l'infanterie qui commençoit à se mouvoir. La cavalerie, voyant l'ordre rétabli, au lieu d'attaquer, prit l'épouvante et s'en alla. Dès qu'elle eut parti, l'infanterie, qui voyoit sa droite en déroute, s'épouvanta aussi, s'arrêta et prit enfin la fuite, dès que nous fûmes à portée de charger.

Nous restâmes donc maîtres de tout le champ de bataille ; mais, pour que cette victoire nous servît à quelque chose, il falloit en gagner, le même soir, une seconde, que nous gagnâmes plus aisément que nous n'aurions cru.

Le combat avoit comencé à trois heures un quart. Il en étoit alors quatre et demie. La nuit arrivoit. Il fallut du temps pour que les montagnards retrouvassent leurs fusils, pour qu'ils rejoignissent chacun leurs drapeaux et pour qu'on reformât

toute l'armée, de sorte que la nuit fut entièrement close avant que nous pussions marcher d'un côté ou d'autre. Nous ne sçavions que devenir. Nous n'avions ny pain, ny tente. Il fesoit une pluye, un vent et un froid à faire périr l'armée, si nous avions passé là la nuit. Retourner à nos quartiers, c'étoit abandonner le champ de bataille et renoncer à tous les avantages de notre victoire. Nous résolûmes donc, malgré le danger de l'entreprise, d'aller sans canons, sans guides, et dans l'obscurité la plus grande, les attaquer dans leur camp que nous sçavions être retranché par la nature du lieu et par toutes les resources de l'art.

Ils se doutèrent que nous prendrions ce parti. Leurs soldats, épouvantés, ne voulurent jamais nous y attendre ; ils présentoient leurs bayonetes aux officiers qui, l'épée à la main, vouloient les arrêter. Il fallut céder à la terreur. Ils mirent le feu à leur camp, et marchèrent à toutes jambes vers Edimbourg.

Ils avoient eu une bonne heure et demie sur nous : l'arrière-garde, qu'ils avoient laissé à Fakirc et qui nous en disputa l'entrée, leur donna encore une heure : d'ailleurs, notre très-mauvaise cavalerie, qui nous avoit été très-inutile pendant l'action, ne voulut, ne sçut ou n'osa les suivre tout de suite, de sorte que, dans une déroute où nous aurions dû faire cinq à six mille prisonniers, à peine en avons nous fait six cents, parmi lesquels il n'y a guères plus de 230 soldats de troupe régulière. Nous avons tué plus de 600 hommes, les deux tiers cavaliers ou

dragons : nous ne sçavons rien du nombre des blessés ennemis. Les nôtres ne vont pas à 120. Nous avons eu 32 tués.

Nous avons pris un canon de 8, un de 6, trois de 4, un de 3 et un de 1 ; trois mortiers, une paire de timbale, deux drapeaux, trois étendarts, cinq à six cents fusils, une forge, des grenades en quantité, quatre milliers de poudre, vingt-huit chariots chargés de toutes sortes de munitions de guerre, des tentes pour 5,000 hommes, et tout le bagage que le feu a épargné. Nous apprenons qu'ils ont perdu cinq colonels, deux lieutenants-colonels, et presque tous les chefs des corps. Le général Haley, qui les comandoit, a disparu : on ne sçait s'il est mort dans le combat ou s'il s'est tué luy-même [1].

En arrivant à Edimbourg, ils ont mis au conseil de guerre plusieurs officiers considérables, et, entr'autres, le comandant de leur artillerie qui a prévenu toute punition en se coupant l'artère du bras. La terreur et le désespoir ont saisi ces gens-là. Cependant ils ont eu l'effronterie de faire mettre, dans la gasette d'Edimbourg, qu'ils nous avoient battu et qu'ils ne s'étoient retirés que faute de munitions. Notés que nous leur en avons pris pour six mois.

Nous apprenons aussi que, comme nous nous en étions bien doutés, tous les montagnards d'Argile

---

1 En marge : « Il a reparu, il s'étoit caché, on l'a cru mort pendant trois jours. »

et les miliciens du païs se sont totalement dispersés, et qu'il n'y a pas, actuellement, à Edimbourg, de quoy en faire deux compagnies.

Pendant la bataille, le Prince étoit au centre, avec les piquets, au commencement de l'action. On avoit exigé de luy qu'il ne s'exposeroit pas, par amour pour son armée qui, malgré la victoire, auroit été perdue en le perdant. Cependant, dès que la gauche fut ébranlée, il s'y porta avec un courage et une impatience où il y avoit peut-être plus de valeur que de prudence.

Milord Georges Murray, qui comandoit la droite, et dont le prince a principalement suivi les avis dans la disposition de son armée, s'est battu à pied comme un lion, à la tête des montagnards, et, après le prince, il est celuy qui mérite le plus d'être loué.

Milord Jean Drummond comandoit à la gauche, où il fit de son mieux. A l'attaque de Fakirc, il fit, de sa main, quelques prisoniers, eut son cheval tué, et reçut un coup de fusil, au bras droit, qui n'est pas dangereux.

M. Stipleton, brigadier des armées du roy, et comandant de nos piquets irlandois, a été très-consulté et très-utile, avant et pendant l'action ; de même que M. Sullivan, maréchal-des-logis de l'armée, qui, sous milord Jean et dans les endroits de la gauche où l'autre n'étoit pas, a fait, seul, les fonctions d'officier général et a principalement contribué à rallier du monde à côté des piquets, lorsque le prince s'est trouvé si exposé.

La même louange est due à M. Braun, jadis capitaine au régiment de Lali, colonel dans l'armée du Prince et son aide de camp. Il a été chargé de la direction de l'artillerie dans le cours de notre voyage en Angleterre, et il l'a sauvée dix fois des ennemis par son activité et son adresse. C'est pour le récompenser de son sèle et de ses talens que le prince l'a choisi pour porter ses dépêches, m'a prié de luy donner les miennes, et m'a chargé de le recomander de sa part à M. le comte d'Argenson.

Notre armée est d'environ 10,000 hommes. Il y en avoit 8,000 à la bataille. Le reste continuoit le siège de Sterling que comande le duc de Perth. Le château pris, nous marchons à Edimbourg. Il y a apparence qu'il se donnera, sous les murs de cette ville, une seconde bataille qui décidera du sort de l'Ecosse.

C'est au Roy à décider de celuy de toute la Grande Bretagne et, par elle, de celuy de toute l'Europe. J'ajouteray qu'il sembloit réservé à un si grand Roy de faire monter au thrône un si grand Prince, reconnoissant autant que le Roy est généreux, mais, monseigneur, il est absolument nécessaire de se dépêcher et d'agir avec vigueur, sans quoy l'affaire la plus utile et la plus glorieuse à l'Etat est absolument sans resource, malgré nos succès miraculeux, et la certitude de la révolution si on arrive à temps.... [1]

---

1 La fin de la lettre manque.

Au Ministre des Affaires étrangères.

MONSEIGNEUR,

J'espère que vous aurez reçu, par M. Braun, mes dépêches sur la victoire que nous avons remporté à Fakirk, le 20 du mois de janvier. Il y a apparence que vous aurez reçu aussi ma lettre du 10 février. Vous y aurez vu que les suites de nos succès ont été de véritables revers; que nos montagnards, ayant commencé à déserter par douxaine, le lendemain de la battaile, pour porter chez eux le butin qu'ils avoient fait, ont déserté par milliers, dès que la mauvaise conduite ou l'inhabileté de notre ingénieur nous a eu mis dans la nécessité de lever le siège de Sterling.

Ils n'avoient aucun lieu sûr où ils pussent laisser leurs effets. Ils voyoient bien que nous allions marcher et qu'ils ne pouvoient pas les porter sans beaucoup de peine et de risque; ils sont retournés chez eux en si grande quantité et en si peu de jours, que nous nous sommes trouvés, tout-à-coup, hors d'état d'attendre l'ennemi qui, d'abord, devoit reprendre la route d'Angleterre, mais qui, instruit de ce qui se passoit dans nos quartiers, et accru de tout ce qu'il y avoit de garnison et de milices, au midi de l'Ecosse et au Nord de l'Angleterre, s'étoit déjà mis en marche vers nous, quand nous songions à décamper. Nous avons donc été obligés, pour l'éviter, d'enclouer et d'abandonner deux canons de 8, qu'il étoit impossible d'amener assés vite; les autres quatre, de 12 et de 16 livres de bale, avoient

été mis hors d'état de servir par la batterie ennemie qui détruisit la nôtre à Sterling.

Nous avons donc, pour toute artillerie, les sept canons pris à Fakirk et trois pièces suédoises qui restent, de six envoyées de France. C'est plus qu'il ne nous en faut, jusqu'à notre sortie des montagnes au milieu desquelles nous sommes maintenant, et où nous avons été assez heureux d'arriver avec toutes nos munitions et tout notre monde et sans que l'ennemi ait osé ou sçu nous poursuivre jusqu'à présent...

Notre petite armée a marché en deux corps: l'un a passé le long de la côte de l'est pour y ramasser tout l'argent public et se faire joindre d'autant de gens qu'on pourra; c'est milord Georges Murray qui le commande. Il a, avec lui, les régimens des Pays-Bas, celui de milord Jean [1], les piquets Irlandois, 400 montagnards de milord Cromarti, et notre foible cavalerie.

L'autre corps, commandé par le Prince, avec qui j'ai l'honneur d'être, est tout composé de montagnards, et s'avance à travers les deux tiers des montagnes d'Ecosse. Comme cette dernière route est de moitié plus courte que l'autre, pour arriver à Inverness, qui est le rendez-vous général, le Prince s'est arrêté au château de Blair, dans les terres du duc d'Athol. Pendant qu'il travaille à y ramasser tout ce qu'il y a d'hommes, il a permis à tous ceux qui ont voulu aller chez eux, d'y aller vite quitter

1 Milord John Drummond.

leurs paquets, compter leurs vaches, et faire des histoires à leurs femmes; mais il a envoyé, avec eux, ou leurs propres chefs ou un de leurs plus proches qui, non seulement les feront revenir tout de suite, mais les feront joindre par beaucoup d'autres qui n'ont point encore paru. Les plus éloignez, à l'exception de ceux des îles, ne sont pas à dix lieues d'Inverness ou des endroits que nous traverserons en y allant, et l'on a pris toutes les mesures possibles pour que tout le monde se trouve ramassé le long de la route, à mesure que nous passerons.

Le Prince, qui passa le Forth il y a huit jours, ne partira de Blair que dans quatre, et arrivera à Inverness dans neuf. Milord George a ordre de faire e son mieux pour y arriver le même jour : le but que l'on a, en cela, est de mettre entre deux feux milord Loudon et le président Forbes qui ont ramassé autour de cette place tous les montagnards qu'ils ont pu, de gré ou de force, armer en faveur de la maison d'Hannovre. Les uns en font monter le nombre à 1,200; d'autres le portent jusqu'à 1,800, sans compter la garnison du château, composée de quelques compagnies de troupes réglées et d'invalides.

J'ay mandé, dans ma précédente dépêche, l'arrivée d'un vaisseau espagnol à Peterhead; on nous écrit qu'il y a 2,500 armes, des munitions, *etc.*; nous espérons que cet *etc.* sera de l'argent. Milord George, qui passe à Peterhead, prendra le tout en passant. Voilà nos projets. . . . . .

J'avoue, toutefois, que j'ay deux craintes : l'une

est que les ennemis ne hâtent trop leur marche... L'autre crainte est un peu plus difficile à guérir : je crains que le lord Georges Murray ne nous vende. Je ne puis vous en détailler icy les raisons, n'ayant point le temps de les chiffrer et ne voulant point les exposer à l'interception, mais je veilleray et le feray veiller. Le prince partage toutes mes craintes sur cet article, et il prendra ses précautions [1]. Cependant, loin que cecy apporte aucune différence à l'arrangement proposé sur les deux régimens, il faut au contraire se hâter, car, jusqu'à ce qu'on soit en situation de traiter cet homme comme il y a aparence qu'il mérite de l'estre, il faut paroître vouloir l'accabler de biens et d'honneurs. . . .

. . . . . .

J'oubliois de vous rendre compte qu'on est résolu de démolir tout ce qu'on prendra, soit pour éviter l'embarras de le garder, soit pour détruire une bonne fois tout ce qui peut, dans les montagnes, empêcher nos amis de nous joindre en tout temps et fournir au peu d'ennemis que nous y avons les moyens de s'attrouper sans être aussitost écrasés.

Monseigneur, Inverness est au 58e degré de latitude, et je suis né au 42e. On m'a volé deux fois mon équipage et jusqu'au cheval que je montois. La plus part de vos messieurs ont déjà éprouvé le même sort, mais n'importe, malgré ma foible santé

---

1 Ces soupçons ne se justifièrent pas ; toutefois ils ne se dissipèrent que beaucoup plus tard, dans l'esprit du Prince.

j'iray à pied, s'il le faut, et je poursuivray ma carrière, au risque de mourir de froid et peut-être de faim, trop heureux si je pouvois servir utilement mon maître et justifier la protection dont vous m'avés honoré. Cependant, Monseigneur, je n'ay point d'argent ; je vous supplie de me permettre de prendre, sur celuy que le roy enverra, la somme que vous jugerés à propos.

Je suis, avec un profond respect, etc.

P. Sc.— M. Townly [1], qui aura l'honneur de vous remettre mes dépêches, est l'homme, de ceux qui sont icy auprès du Prince, qui a le plus d'intelligence et de prudence : vous pouvés luy faire des questions sur tous sujets. Comme on l'envoit précipitamment et que j'étois fort malade ce matin, j'avois commencé à dicter à un homme de confiance que j'ay avec moy, n'étant pas en état d'écrire moy-même. C'est ce qui fait que cette dépêche est écrite de deux mains.

M. de Bachaumont.

Cecy ne va pas bien, mon cher papa [2]. L'envie de porter chez eux le butin fait en Angleterre et à la bataille de Fakirk ; le désir de revoir leur famille ; la malheureuse légèreté de leur caractère, l'ennuy de ne voir arriver aucun secour en Angleterre, et enfin

---

1 M. Townley, colonel du régiment de Manchester.

2 On verra que le marquis d'Eguilles considérait Bachaumont et M^me^ Doublet comme ses véritables père et mère.

la levée du siège de Sterling où l'ingénieur qu'on nous avoit envoyé a fait écraser notre monde et nos canons, tout cela a causé une si prodigieuse diversion et si subite, parmi nos montagnards, que nous nous sommes trouvés, tout-à-coup, hors d'état d'attendre l'ennemi que nous venions de vaincre, et qu'il nous a fallu gagner précipitamment les montagnes d'Ecosse, d'où je vous écris. Quel séjour, bon Dieu! Entre le 57e et le 58e degré, sans autre couvert qu'un peu de chaulme, sans autre nourriture que du lait et de la farine d'avoine et quelque peu de mouton, six pieds de neige partout et la société de gens que j'entends peu et que je n'aime pas beaucoup.

Nous marchons pourtant tous les jours; nous ramassons notre monde, qui revient plus vite qu'il ne s'en est allé. Nous allons tâcher d'employer le reste de l'hyver à prendre les trois châteaux des montagnes, qui sont: Inverness, Fort-Guillaume et Fort-Auguste. Alors nous serons les maîtres absolus de toutes les issues des montagnes et de toutes les montagnes, par conséquent, de sorte que rien n'empêchera que tous nos amis ne puissent venir nous joindre et que nos ennemis, qui sont, de ces côtés-cy, en très-petit nombre, n'y auront plus aucun appuy.

On compte que ces deux avantages nous procureront une armée le double en nombre de celle que nous avions; j'espère qu'on ne sera point déçu de cette espérance, et, en ce cas, nous n'aurons reculé que pour mieux sauter, pourvu qu'incessamment le

débarquement des François ait lieu en Angleterre et que, par là, la Cour de Londres ne puisse pas envoyer contre nous les trois quarts de ses forces.

Nous avons été assez heureux pour amener icy dix pièces de canon, toute notre munition et tout le monde qui ne nous avoit pas quitté; si l'ennemi avoit sçu nous suivre, cela n'auroit pas été ainsi. Nous n'avons pas de nouvelles certaines qu'il avance. S'il nous joignoit avant huit jours, nous serions encore en quelque danger, mais, s'il nous laisse assés de temps pour ramasser autant de monde que nous en avions, il ne se sauvera pas un Anglois de ceux qui auront passé les défilés du pays d'Athol, au milieu desquels nous sommes ce soir. Nous comptons d'arriver devant Inverness le dernier du courant, et d'y être joints le même jour par notre deuxième colonne, qui a pris une autre route pour ramasser plus facilement nos gens, qui habitent, la plus part, le long des vallées par où passeront nos deux corps.

Cette lettre est commune entre mon papa et ma chère maman que j'embrasse bien tendrement. Je les prie de n'en faire part à personne.

Mon papa doit avoir reçu les 1,600 l. que M. Charron avoit à moy. Je le prie de payer la lettre de change que luy présentera l'homme à qui il fera remettre la lettre cy-jointe; le sieur Rameau, valet de chambre du Prince, m'en a payé icy la valeur.

Je me porte assés bien.

Mille choses bien tendres au cher Président [1], à Madame Duret [2], à MM. de Mairan, Falconet, etc.

Des complimens particuliers aux trois d'Argentaux [3] à qui vous pouvés montrer ma lettre.

Vous pouvés parler de notre situation à M Braun. Je l'embrasse bien tendrement.

Au château de Blair of Athol, ce 20 Fév. (nouveau stile), 1746.

Au Ministre des Affaires étrangères.

MONSEIGNEUR,

La ville et le château d'Inverness sont à nous; dix-huit cents montagnards, comandés par milord Loudon, ont abandonné la ville, à notre approche, et deux cent quatre-vingt sept hommes de la garnison du château ont été faits prisonniers de guerre. Je proposay de revenir tout de suite sur la côte du nordè, dans l'idée que le temps où nous devions recevoir du secours étoit arrivé.

Je fis plus. J'en parlay au prince Edouard, avec tout le respect possible, mais avec toute la vivacité qu'exigeoit l'importance de la chose. M. Murray, son ministre, étoit fortement de mon avis, et le

---

1 M. Durey de Viencourt, président honoraire au grand conseil.

2 M^me^ Durey de Meinières, femme du président de la deuxième chambre des enquêtes, au Parlement de Paris. Celui-ci était fils de M. Durey de Viencourt et collabora aux *Mémoires secrets*.

3 Les d'Argental.

prince luy-même s'y rendoit, mais les chefs des montagnards demandèrent si fortement qu'on poursuivît milord Loudon avec une partie de l'armée, et qu'en même temps on allât assiéger les deux forts Guillaume et Auguste, que le prince se rangea de cet avis.

Milord Georges poursuit donc milord Loudon avec 3,000 hommes. M. Stapleton [1] assiége le fort Auguste avec 2,000. Il nous reste encor au moins 4,000 hommes qne l'on fait marcher à toutes jambes pour défendre au duc de Cumberland le passage de la Speae [2]. Cela nous sera d'autant plus aisé que nous nous sommes déjà saisis des bateaux et de tous les bois qui pourroient servir à faire des radeaux, et que cette rivière n'est presque jamais guéable, dans cette saison-cy. Quelques trouppes que nous avions à Aberdeen et à Peterheade l'ont repassée aujourd'huy, se trouvant trop foible pour attendre la première colonne ennemie qui prit possession d'Aberdeen mardi 7 du courant.

Le vaisseau la *Charité* y avoit débarqué, deux jours auparavant, un escadron de Fitjames et les selles du régiment. Tout a été sauvé et a joint le reste de l'armée. Le vaisseau le *Comte de Maurepas*, comandé par Bachelier, a remis, à Peterheade, 2,000 guinées que m'envoyoit M. d'Aunay [3], et qui me sont

---

1 Walter Stapleton, lieutenant-colonel au régiment de Berwick.

2 La Spey, qui prend sa source dans le comté d'Inverness et se jette dans le golfe de Murray à 15 kil. d'Elgin.

3 Le comte d'Aunay, commandant à Dunkerque.

parvenues. Mais il n'a point voulu débarquer 52 hommes qu'il a, de Roth et de Bervick, sans un ordre exprès du Prince qui ne sçait où le luy envoyer, car cet insensé a repris la mer.

Nous n'avons aucune nouvelle des autres vaisseaux qu'on nous a annoncé. Nous avons envoyé des ordres à nos amis, sur toute la côte, de faire de leur mieux pour leur donner avis d'aborder au nord de la rivière de Speae, depuis son embouchure jusqu'à Inverness. Il n'y aura rien à craindre du côté de la terre, parce que nous défendrons cette rivière coûte que coûte.

Quant au côté de la mer, il n'y auroit rien à craindre pour nos convois, avec un seul vaisseau de guerre qui les escortât, attendu que, des six vaisseaux qu'ils ont sur toute cettecoste [1], le plus gros est de vingt canons.

Au reste, Monseigneur, par des lettres du duc de Cumberland que nous avons interceptées, nous voyons qu'il savoit dans le plus grand détail, il y a quinse jours, ce que nous apprenons aujourd'huy icy, du débarquement en Écosse. Ils ont certainement, à Dunkerque, à Ostende et à Calais, des espions parmi les gens employez, ou ces gens sont bien peu secrets.

Nous avons, aujourd'huy, 9,000 hommes, au moins. Nous en aurons, à ce qu'on assure, de treize à quatorze, dans quinse à vint jours.

J'ay l'honneur de vous écrire, Monseigneur, de

1 C'était la flotte de l'amiral Byng.

la côte que je parcours depuis trois jours, et je me sers du peu de papier que j'y trouve.

Je suis, avec un profond respect, etc.

A l'embouchure de la Speae, ce 10 mars 1746.

A Madame Doublet.

Nous avons pris à discrétion la ville et le château d'Inverness et le château Auguste, 27 canons, 2,000 fusils, toutes sortes de munitions de bouche et de guerre et 532 prisonniers. Après une désertion épouvantable, qui nous obligea de céder à l'ennemi 50 lieues de païs à la suite d'une victoire, je ne croyois pas qu'au bout de trois semaines nous nous trouverions les maîtres du nord avec une armée plus nombreuse qu'elle ne l'a jamais été.

Dans cinq à six jours, nous marcherons au duc de Cumberland, avec plus de dix mille montagnards et, s'il plaît à Dieu, malgré ses 4,800 hommes, ses 14 bataillons anglais, ses 1,800 chevaux et ses 600 montagnards d'Argile, nous le chasserons de la côte de l'est et nous reprendrons nos ports de communication. Tous nos gens en sont persuadés, et leur confiance me le fait espérer.

Bonjour, mon cher papa; bonjour, ma chère maman; souvenés-vous toujours un peu de votre fils qui mène une vie ds forcené et qui soupire bien après les soirées de la *Paroisse*.

Il y a quatre mois que je n'ay pas passé trois jours dans le même lieu, et un seul jour sans être au

moins cinq heures à cheval ; avec tout cela, je ne me suis jamais si bien porté.

Bonjour encor, mon papa et ma maman ; mille choses à tout le monde, le *cul de sac* [1] et les trois d'Argentaux à la tête de tous.

A Inverness, au 58e degré de latitude, ce 14 mars 1746.

De tout ce qu'on nous avoit envoyé, nous n'avons reçu qu'un escadron de Fitz-James.

Au Ministre des Affaires étrangères.

MONSEIGNEUR,

Les vaisseaux qui devoient porter mes deux lettres cy-jointes, du 10 et du 14 courant, n'ont pas pu partir encor. Je les joins à celles-cy, ne pouvant transcrire le contenu des trois dans une seule, par l'état de douleur où m'a réduit un rumatisme terrible que j'ay attrapé en voyageant la nuit sur les côtes. Il y a sept jours que je suis au lit, et ce n'est que d'aujourd'huy qu'il m'est possible de m'asseoir et d'écrire.

Le vaisseau l'*Aventurier* a échoué près de Peterheade, pour éviter les corsaires anglois. Les 42 hommes de Berwic, qui y étoient embarqués, se sont sauvés, de même que les 180 hommes de l'équipage. Ils sont arrivés à l'armée sans armes et

---

1 C'est-à-dire les habitants du *cul de sac* de Ménars, (près la rue de Richelieu), où demeuraient les présidents Durey de Viencourt et de Meinières.

sans munitions. Quatre à cinq cents fusils qu'ils nous apportoient ont été ramassés par des amis qui allèrent la nuit sur la côte, et nous espérons de les avoir bientôt. Le duc de Cumberland nous en a enlevé 1,000 que milord Georges Murray avoit laissé derrière luy, des 2,500 qui nous vinrent, il y a six semaines, sur un vaisseau espagnol.

L'escadron de Fitjames sera monté incessamment. Les trois piquets arrivés avec milord Jean, qui se trouvoient diminués de moitié, font aujourd'huy 260 hommes, par 148 prisonniers ou déserteurs que je leur ay recruté. Le régiment Royal-Écossois est d'environ 350 hommes. Le détachement de Berwic est de 42. Les cavaliers de Fitjames, avec quelques recrues qu'ils ont déjà, fait 131, de sorte que le corps françois qui est icy est d'environ 780 hommes.

Les montagnards ont absolument voulu qu'on fît encor le siége du fort Guillaume, avant de ramener toute l'armée au sud, contre les ennemis; on a dû y ouvrir la tranchée, hier mardi 22.

On a eu nouvelle que milord Lowdown [1], forcé par la faim, cesse de fuir, et l'on compte qu'il y aura, demain, un combat entre luy et nos gens. C'est milord Cromarti qui les comandera.

Milord Georges Murray, avec deux pièces de canon et un millier d'hommes, est parti ce matin pour aller dans le païs des Grants, à 25 milles d'icy, châtier leur chef qui, non content de les empêcher

1 Lord Loudon.

de venir nous joindre, selon leur volonté, tâche de les forcer à s'armer contre nous. Le duc de Cumberland luy a envoyé 2,000 fusils dont nous aurons, dans trois à quatre jours, la plus grande partie.

Le Prince, qui a été fort enrumé et qui se porte bien maintenant, est à Elgin avec un très-petit corps. A six milles de luy est la rivière de Speae où nous avons les bateaux et les passages gardés par très-peu de monde. Le gros de l'armée s'est avancé à Strabaugen et aux environs, à mesure que le duc de Cumberland en a retiré les détachemens qu'il y avoit envoyé et qu'il n'y a pas cru en sûreté.

Toute son armée est maintenant à Aberdeen et dans les villages voisins. On assure que les Hessois ont déclaré qu'ils ne le joindroient point qu'il n'y eût un cartel d'échange entre eux et nous, ne voulant point s'exposer à être massacrés ou à demeurer prisoniers éternellement. Quoy qu'il en soit, ils sont à cent milles de l'armée angloise, dont bien nous prend.

Je m'en rapporte aux lettres portées par M. Townly pour tout ce qui regarde les secours que l'on demande icy, et surtout pour les lieux où l'on doit aborder et les signaux à faire, en observant qu'il n'y aura rien à craindre par terre en débarquant aux endroits indiqués dans mes letttres cy-jointes du 10 et du 14.

Notre armée approche plus de dix mille hommes que de neuf, cela est certain, et le roy peut compter que jamais les affaires n'ont été icy en meilleur

train, malgré le malheur de Sterling. La prise de tous les châteaux du nord relève le courage de nos gens et leur donne des facilités de s'armer et de quitter leur païs, qu'ils n'avoient pas auparavant.

La seule chose qui nous manque, c'est l'argent, et, si dans quinze jours, au plus tard, il ne nous en arrive pas, je ne sçais ce que nous deviendrons, et c'est là, maintenant, le plus grand de nos dangers, ou tout au moins le plus pressant.

Je me recommande à la protection et aux bontés de M. le marquis d'Argenson, et je tâche de les mériter en servant icy mon maître de toutes mes forces.

Une bouteille de vin coûte, maintenant, une demie guinée; chaque cheval revient, par jour, à 2 schelins ou 46 sols de France, et on les vole, quelques soins qu'on prenne. Il en faut, cependant, vu le métier que nous fesons depuis six mois. Il faut aussi partager un mauvais dîner avec de pauvres officiers irlandois qui ne trouveroient, souvent, ailleurs, que du bœuf salé et du pain d'avoine, et ce mauvais dîner coûte infiniment plus que ne coûteroit un très-bon, partout ailleurs.

A Inverness, ce 23 mars 1746.

Au même.

MONSEIGNEUR,

. . . . . .

Les trois lettres antérieures à celle-cy ne vous

sont envoyées que comme un journal de ce qui s'est passé, et vous allez voir, Monseigneur, qu'il n'y a plus rien à exécuter de tout ce qui y étoit proetté.

Le prince Charles-Édouard n'a pas de l'argent pour quinze jours. Il y en a peu à lever dans le pays dont il dispose actuellement; il ne peut pas compter ni mesme espérer d'en recevoir à tems de France, veu le danger où sont exposés nos vaisseaux, à la mer et dans la pluspart des ports. Il faut donc, coûte que coûte, aller dans des contrées où nous puissions lever des contributions.

Le jeu seroit de marcher droit à l'ennemy, de le battre et de commencer par recouvrer la coste de l'est. Aussy estoit-ce là ce que nous avions déjà résolu et ce que nous tenterons; mais, par les manœuvres actuels du duc de Cumberland, nous sommes presque sûrs que, connoissant nostre situation, c'est-à-dire que nous avons beaucoup de soldats et peu d'argent, il est dans l'intention d'éviter toutes sortes de combats; qu'il cassera les ponts, rompra les chemins et se bornera à nous retenir dans les montagnes le plus qu'il pourra, dans l'idée de nous y faire périr par la disette de toutes choses. S'il prend bien ses mesures, il ne nous sera pas aisé d'en sortir, du costé qu'il garde, tant que durera la fonte des neiges.

Il y a donc apparence que nous prendrons la route du sud par un autre costé : nous marcherons en deux corps, l'un à travers les mesmes montagnes que nous avons passé en venant, l'autre par le costé de l'ouest et le pays du duc d'Argile, que nous

châtierons en passant. Nous tâcherons de dérobe l'ennemy quelques marches pour arriver avant l à Édimbourg où nous ferons nostre séjour. S'il hâte, s'il nous y joint, tant mieux : nous le battro S'il tarde, s'il nous évite, comme, sans grosse ar lerie, nous ne pourrions pas entreprendre le si des châteaux d'Édimbourg et de Sterlin, pour pas rester les bras croisés et ne nous pas expo à estre minés une seconde fois par la désertion, n marcherons droit en Angleterre. . . . . .

. . . . . .

Le siège du fort Guillaume est commencé. Mil Loudon, qui s'avançoit, fuit de nouveau. On poursuit. Le duc de Cumberland est toujours à] près dans la même position.

A Inverness, ce 31 mars nouveau stil

J'ay reçu, Monseigneur, votre lettre du 22 cembre, venue par la voye d'Hollande. C'est la mière et la seule que j'aye reçeu depuis votre rép se à mes lettres écrittes de Dunkerque. Vous vo par là, Monseigneur, que ce n'est pas ma faut je n'ay pas, selon vos ordres, entretenu corresp dance avec M. le duc de Richelieu. Vous voyés a que je n'ay encore reçu aucune réponse aux dix- lettres que j'ay eu l'honneur de vous écrire de le 7 novembre, de sorte que, ne pouvant jar compter d'avoir à tems les ordres] demandés croy que vous ne me blâmerez pas d'avoir pris moy des choses que j'ay cru absolument nécessa comme, par exemple, d'avoir promis aux princi

chefs, de la part du Roy, toute sorte de secours, de protections et d'azile, en cas de malheureuse réussite, sans pourtant estre entré dans aucun détail ni stipulation expressément circonstanciée, malgré tous les secours que le Roy de France destinoit.

Comme ils n'estoient pas arrivés et que le prince Charles-Edouard ni moy nous n'en n'avions reçeu, jusqu'à hier, aucune assurance positive, il a bien fallu, surtout après la désertion de Falkirk, nous supposer plus instruits que nous ne l'étions. Il a fallu absolument, pour rétablir la confiance du parti, oser paroistre le ministre du Roy, le faire parler avec assurance qu'il alloit agir, et affecter d'autant de réserves que le moindre soupçon d'abandon de la part de la France empêchoit à jamais le retour des déserteurs et la réunion des nouveaux corps.

Enfin, nous sommes, par la dernière revue, dix mille cinquante-deux hommes, sans compter les officiers. Le prince Édouard croit en devoir une partie à mes courses dans les différens cantons de ce pays-cy, et avec les divers chefs. J'ay cru que le Roy et vous, Monseigneur, loin de désaprouver des démarches utiles et nécessaires, vous n'auriés désaprouvé qu'une imbécile timidité qui, en laissant ruiner les affaires du prince Édouard, auroit nuy à celles du Roy. En conséquence, j'ay plus songé à remplir l'objet de ma mission. J'ay cessé de garder un incognito qui n'en estoit plus un et qui auroit fortifié une défiance trop dangereuse.

Le prince Édouard a pleuré en lisant quatre lignes que son frère luy écrit sur un morceau de papier d'un pouce de large, mais qui contient l'assurance la plus positive de toute l'amitié du Roy et de tous les secours de la France :

« C'est mon père, m'a-t-il dit ; au moins le regarderay-je toujours comme tel, et, si je luy doy le trône de mes pères, n'a-t-il pas autant fait pour moy qu'eux tous? D'ailleurs, on m'a asseuré qu'il m'aimoit personnellement : qu'en avez-vous ouï dire? »

Alors, je luy ay lu mot à mot vostre lettre que je venois de déchiffrer : « Vous me faites trop de plaisir, m'a-t-il dit en me serrant la main, et et M. d'Argenson me loue trop. Dites luy, s'il vous plaist, combien je le remercie de ses soins, et que je luy en demande la continuation. Enfin, si tous les François m'aiment, comptés que j'adore les François et les Françoises. » Alors, il a soury et rougy, et la conversation a finy tout court.

Je suis, etc.

A Inverness, ce 5 avril n. stile 1746.

Au même.

A Findorn, le 6 Avril nouveau stile 1746.

Milord Georges Muray partit d'Inverness le 23 du mois de mars nouveau stile, avec les deux bataillons d'Athol, d'environ 550 hommes. Il prit avec luy deux canons et marcha vers les Grants que leur chef vouloit armer contre nous. A son appro-

che, ledit chef quitta son château et fut joindre le duc de Cumberland avec 110 hommes, au lieu de 1,500 qu'il luy avoit promis. Le même jour, les sous-chefs signèrent une promesse de neutralité pour tout le temps de la guerre, et les six principaux s'obligèrent à suivre notre armée, en qualité de cautions.

Milord Georges fit, le lendemain, une marche de plus de quinze lieues de France, et alla coucher à Ruthwen et à Badenac. Il y fut joint par 600 Macfersons ou Menzies. Le lendemain, ils partirent tous ensemble au nombre d'environ 1,100. Ils firent encor douze lieues, et surprirent un poste de 185 hommes qu'ils enlevèrent, sans qu'un seul pût aller avertir la garnison du château de Blair, qui est à cinq milles au midi. Ils envoyèrent tout de suite, par des chemins détournés, 140 hommes s'emparer du fameux passage de Kilikrankie, entre Blair et Dunkel [1], où ils enlevèrent encor 90 hommes qui le gardoient.

Pendant ce temps, le gros corps investissoit le château de Blair, où étoit le régiment des fusiliers écossois, d'environ 400 hommes. Le château, qui appartient au duc d'Athol, a des murailles fort épaisses ; nos deux canons n'y peuvent rien faire. Il est pourvu de vivres, il a un bon puis, de sorte qu'à moins de le miner, milord Georges, vraisemblablement, ne pourra pas l'emporter. Toujours aura-t-il la gloire d'avoir fait 270 prisoniers, à

1 Dunkeld (Perth).

quarante lieues de l'armée, et d'avoir arrêté, au pas de Kilikrankie, 2,000 hessois qui venoient secourir Blair et qu'il a obligé de se retirer. Il n'a pas encore renoncé au château, qu'il tient encor bloqué ; je ne sçais ce qui en arrivera.

Cent soixante fantassins et quarante cavaliers, envoyés par milord Jean Drummond et comandés par MM. Geoguegon et Glascau, de la brigade irlandoise, enlevèrent, il y a quatre jours, à Keith, au midi de la Speae, un parti ennemi. Ils ramenèrent au camp 87 prisoniers et 32 chevaux.

Milord Loudon et le président Forbes avoient emmené d'Inverness 14 à 1,500 hommes qui s'étoient accrus dans les païs des Ros et des Sutherland, dont les chefs sont nos ennemis. Cette petite armée étoit assés peu à craindre par sa valeur intrinsèque, la moitié de ceux qui la composent étant nos amis dans le cœur, et l'autre moitié consistant en gens ramassés par force, et peu guerriers. Mais, malgré tout cela, il étoit bien dangereux qu'en la laissant derrière nous, elle n'allarmât beaucoup de nos montagnards sur le sort de leurs familles et n'en déterminât une partie à ne pas nous suivre quand nous marcherions au midi. Il falloit donc tout tenter pour la détruire avant notre départ.

Ce qui nous empêchoit de nous réunir, c'étoit la précaution qu'avoient eu Forbes et Loudown de s'emparer de tous les batteaux des environs. Il faut sçavoir que le païs qui est au nord d'Inverness, et où ils s'étoient retirés, est coupé par deux firths ou

bras de mer, dits de Cromarti et de Dornoch, de sorte que, quand ils vouloient venir à nous, ils n'avoient qu'à les traverser dans leurs bateaux, et, quand nous voulions les poursuivre, il nous falloit faire des détours immenses qui nous fesoient toujours manquer notre coup.

On ne sçavoit guères quel parti prendre, quand un nommé capitaine Gourdon proposa de ramasser les bateaux qui seroient sur la côte, depuis Nairn jusqu'à Cologne (?) et de tenter d'abord de les faire passer au païs de Ross Shir qui est entre les deux firths. Cela n'étoit pas aisé, attendu qu'il y avoit deux petits vaisseaux de guerre sur ces parages. Il falloit ensuite embarquer nos troupes sur ces batteaux et les passer du païs de Ross Shir au nord du firths de Darnoch où étoient les ennemis; il falloit, enfin, arriver *par hasard* dans un endroit où il n'y eût personne à portée d'empêcher le débarquement qui ne pouvoit se faire qu'en plusieurs voyages. Il falloit, outre cela, des temps faits exprès et surtout un secret inviolable, c'est-à-dire que le projet ne pouvoit réussir que par plusieurs miracles.

On voulut cependant tenter. Le sieur Warren, porteur de ces dépêches, fut chargé de trouver les batteaux, de les rassembler à Findorn et de les faire passer en Ross Shir. Il travailla avec tant d'adresse, d'activité et de secret, que, dans 48 heures, ils furent trouvés, armés et arrivés à leur destination, sans que les ennemis en eussent le moindre vent. M. Sullivan fut chargé de l'expédition militaire, sous le comandement honoraire de milord Cro-

marti. Le duc de Perth voulut y aller comme volontaire.

On embarqua la nuit, mais les batteaux s'étant trouvés engravés, il fallut trop de temps pour les mettre à flot, et l'on n'arriva au nord du firth qu'au grand jour, à la vue de l'ennemi. Un brouillard épais à ne pas se voir du bout du batteau arriva au moment qu'on alloit débarquer et cacha le premier débarquement qui ne fut que de 400 hommes. Cela sauva tout. Nos gens ne marchèrent que quand ils furent en force; la surprise et la terreur furent si grande qu'on ne leur résista nulle part. Mais le même brouillard qui leur avoit servit, servit aussi les autres pour se cacher : milord Sunderland s'embarqua dans le canau d'un vaisseau de guerre, et emporta l'argent. Le Président, milord Loudown, milord Seaforth et Macleaude [1] gagnèrent les montagnes avec 200 hommes qui se trouvèrent ramassés auprès d'eux. Nous prîmes le chef des Mackintosh et le major Mekinsie [2], aide de camp de Loudon et l'âme de son armée ; 12 officiers ordinaires, parmi lesquels il y a trois fils de milord, et 265 soldats, dont la pluspart ont déjà pris parti avec nous. Tout le reste est entièrement dispersé, et, selon toute apparence, ne sera jamais plus rassemblé.

Il y avoit, dans le firths de Dornoch, quatre gros vaisseaux de transport, chargés de toutes sortes de bien, vaisselle d'argent, bijoux, meubles et linges

1 Macleod.

2 Mackenzie.

de tous nos ennemis du nord qui les avoient mis là en dépôt, habits de soldats pour le régiment de Loudown, tentes, munitions de guerre et de bouche, enfin 1,200 fusils et 450 sabres. Eh bien, Monseigneur, ces quatre vaisseaux ont été pris par nos batteaux et sont à nous, dont bien nous prend.

Il y a deux jours que je n'ay point de nouvelles du siége du fort Guillaume; dès qu'il sera pris, nous partons du nord.

Il n'est pas hors de propos de vous donner une idée des personages cy-dessus nommés : Forbes de Colloden, président de la cession, c'est-à-dire du souverain tribunal de l'Écosse, est l'homme le plus considérable et le plus considéré du païs, par son crédit à la cour, par sa place et par son mérite. Ses ennemis mêmes le donnent pour un homme doux et modéré, plein d'esprit, de savoir et de probité. Mais, devant sa fortune à la maison d'Hanovre, il s'est cru obligé de la bien servir. Il n'y a que trop réussi. C'est luy qui, par son éloquence, son activité et ses intrigues, a retenu un tiers de nos amis, a fait agir bien des indifférens et a rassemblé tous nos ennemis. D'ailleurs, il n'a jamais parlé du Prince qu'avec respect et estime.

Milord Seaforth est un malheureux déshonoré en tout sens. Il avoit été élevé dans la religion catolique et avoit voulu se faire jésuite. Quelques années après, il se fit protestant. Il brisa en public un calice, une croix, des ornemens d'église et tout ce qu'il trouva de semblable dans sa maison. Il croyoit que ce sèle lui revaudroit la pairie qu'avoit perdu

son père, mais il s'est trompé : il a perdu l'estime du public et l'amitié des Mekinsies, dont il est le chef, par ses lâchetés, ses mensonges et ses bassesses. Il n'est pas singulier qu'il n'ait pas été suivi : sa femme, fille de milord Galloway, a levé, malgré luy, plus de 400 hommes qu'elle a envoyé au Prince, sous les ordres des sieurs Barestel et Aplecros. Milord Seaforth, fils d'un marquis pair et se portant pour marquis par luy-même, s'est fait députer à la Chambre basse sous le nom de Canat Mekinsie.

Milord Lowdon, comte et pair, en son nom Campbel, de la maison des ducs d'Argile, colonel d'un régiment de montagnards au service du Roy-électeur, passe pour un homme d'honneur, doux, plein d'esprit et d'une singulière activité. C'est l'intime ami du Président, qui lui avoit fait donner le comandement d'Inverness et de l'armée qui s'y forma. Il y avoit son régiment qui n'a jamais pu être de 150 hommes, depuis l'arrivée du Prince.

Milord Sutherland, en son ancien nom Gordon. Il est comte et pair, chef du clan de son nom et le plus riche particulier du nord d'Inverness, après milord Cromarti. C'est une homme médiocre en tous sens. Son clan est fort nombreux, mais peu brave et peu estimé. Il avoit fourni contre nous deux ou trois cents hommes.

Macleod, chef du clan de ce nom. Homme sans probité et sans talens. Il étoit engagé avec le Prince, avant qu'il partît de Rome. Il l'abandonna quand il le vit en Écosse et il tenta de l'enlever

dans sa retraite de Sterling. La plus grande partie de son clan l'a abandonné et a joint le Prince, sous la conduite de Macleod Rasa, un de ses principaux vassaux. Il avoit, à l'armée ennemie, 150 hommes.

Alexandre Magdonel [1], chevalier, baronet, chef du plus considérable des clans de ce nom, est le seul d'eux qui n'ait pas joint le Prince. Il hésita longtemps : Macleod et le Président le déterminèrent, enfin, en faveur de leur parti. On dit qu'il s'en repent. Il a fourni peu de monde, et ses vassaux les plus considérables luy ont déclaré qu'il ne le suivroient que quand il seroit pour la maison de Stuart. Beaucoup de ses gens ont joint icy les Macdonels de Clanrenald, de Kepock, et de Glengary. Il n'étoit pas en personne à l'armée de Loudon, mais il y avoit 200 hommes dont 100 avoient déserté avant l'attaque.

Après avoir parlé des hommes nos ennemis, il faut parler de *leurs femmes nos amies.*

La plus belle et la plus singulière est Anne Fackirson, fille du chef de ce nom et femme du chef des Mackintosh, dont on a parlé cy-dessus et qui vient d'être fait prisonier. Elle aimoit éperdûment son mari qu'elle espéra longtems de gagner au Prince; mais, ayant appris qu'il s'étoit enfin engagé, avec le Président, à servir la maison d'Hanovre, elle ne voulut plus le voir.

Elle ne s'en tint pas là : elle souleva une partie de ses vassaux, à la teste desquels elle mit un très-

1 Alexandre Macdonald

beau cousin qui, jusques-là, l'avoit aimée inutilement. Mackintosh fut obligé de quitter son lit, sa maison et ses terres. L'intrépide ladi, un pistolet d'une main et de l'argent de l'autre, parcourt le païs, menace, donne, promet, et, en moins de quinze jours, ramasse 600 hommes. Elle en avoit envoyé la moitié à Fakirt[1], qui y arriva la veille de la bataille. Elle avoit retenu l'autre moitié *pour se garder de son mari* et de Loudoun qui, à Inverness, n'étoient qu'à trois lieues de son château. Le prince logea chez elle, à son passage. Elle s'offrit à luy avec la grâce et la noblesse d'une divinité, car rien n'est si beau que cette femme. Elle luy présenta toute sa petite armée qu'elle avoit rassemblé, et, après avoir parlé aux soldats de ce qu'ils devoient à la situation, aux droits et aux vertus de leur Prince, elle jura très-catégoriquement de casser la tête au premier qui s'en tourneroit, après avoir, à ses yeux, brûlé sa maison et chassé sa famille.

Au reste, elle a toujours passé, jusques icy, pour être très-modérée, très-sensée. C'est, icy, l'effet de la première éducation. Son père, pris à la bataille de Preston en 1715, avoit resté longtems prisonier, et couru risque de la vie. Elle n'a pas vingt-deux ans. C'est elle qui découvrit le projet qu'avoit fait Macleod d'enlever le Prince, et, en vérité, c'est elle seule qui l'a fait échouer.

Elle a bien été imitée par une autre fort jolie personne de son âge, nommée Barbe Gourdon, femme

---

1 Falkirk.

de Mekinsie de Ferbarn, le plus considérable des vassaux et des parens de milord Seaforth. Celle-cy n'a pas banni son mari; mais, malgré luy, elle a vendu ses diamants et sa vaisselle pour lever des hommes. Elle en a ramassé cent cinquante des plus braves du païs, qu'elle a joint à ceux de miladi Seaforth, sous la conduite de son beau-frère.

Miladi Seaforth, dont nous avons parlé cy-dessus, a déjà donné quatre cents hommes, y compris les cent cinquante de madame Mekinsie. Elle en promet encore deux cents. On assure que son zèle égale celuy des deux autres, quoy qu'elle paroisse moins vive et moins courageuse.

En général, toutes les femmes jeunes et jolies sont jacobites, et ne le sont, la plupart, que depuis l'arrivée du jeune Prince. Ce n'est pas qu'il soit coquet ou galant, c'est peut-être, au contraire, parce qu'il ne l'est pas, et que les Écossoises, naturellement sérieuses et passionnées, en concluent qu'il est véritablement tendre et qu'il seroit constant. C'est une femme qui m'a donné cette explication. Quoyqu'il en soit, il est certain que l'amitié des emmes ne fait pas la plus petite force de son parti.

L'armée du duc de Cumberland a reçu quelques renforts par mer. Elle est d'environ 900 hommes de cavalerie et de 14 bataillons fesant au plus 5,500 hommes; en tout, infanterie et cavalerie 6,400. Les Hessois ne sont pas 3,600. Nous voilà donc plus forts qu'ils ne le sont réunis. Vous vous souviendrés, Monseigneur, que je vous l'avois annoncé dans le temps même de la retraite de

Sterling, en supposant qu'ils nous donnassent seulement quinse jours de relâche.

Nous avons maintenant plus de 1,500 prisoniers. Nous en aurons 2,200, si nous prenons le fort Guillaume. Mais, comme nous détruirons tous les châteaux, que nous n'aurons ny prisons, ny villes à les renfermer, qu'il faudroit employer la moitié de l'armée à les garder dans les chemins, pendant nos longues marches, et que, cepandant, il ne seroit pas raisonable d'en faire présent à l'ennemi, le prince a pris le parti de les envoyer en France. Il me l'a proposé. Je l'ay trouvé d'autant plus sensé, qu'il est, ce me semble, absolument nécessaire.

En conséquence, on embarque, avec ces dépêches, tous ceux qu'on a pris à Keith et qui n'ont pas voulu s'engager. Le vaisseau en auroit porté quatre fois autant, mais ils n'étoient pas à portée, et on n'a pas jugé à propos de perdre du temps à les attendre. Si nous trouvons des matelots, nous comptons de vous en envoyer incessamment 800, sur les quatre vaisseaux pris au firths de Dornoch, et, dorénavant nous ne négligerons aucun moyen, aucune occasion d'en envoyer autant que nous en aurons. Cela assurera l'avantage de les avoir pris, qui deviendroit illusoire s'ils se sauvoient ou qu'on les renvoyât, et, en cas de malheur, ce seroit un moyen certain de sauver la vie et les biens de nos amis prisonniers. Le Prince consentiroit de tout cœur qu'on les échangeât contre les soldats et matelots françois ou irlandois pris dans la Grande-Bretagne ou sur le chemin.

Je renvoye en France, par cette occasion, l'équipage du vaisseau l'*Avanturier*, échoué sur les côtes avec une compagnie de Berwic. Sans quoy, faute de matelots, nous n'aurions pu envoyer si tost ny dépêches, ny prisoniers.

Sur ce que m'avoit écrit M. le comte d'Aunay qu'il pourroit nous faire tenir de l'argent par lettre de change, j'ay cru qu'il étoit plus court et plus aisé d'envoyer l'argent qu'il peut avoir en main sur le même vaisseau qui porte nos présentes dépesches. Afin qu'il n'y eût pas du tems perdu, j'ay ordonné au capitaine, en arrivant à Dunkerque, de ne pas entrer dans le port, de rester en rade, et d'y attendre, avec tout son monde, les ordres de M. le comte d'Aunay, qu'il enverra chercher par son capitaine en second. Avec un temps un peu favorable, il pourroit être de retour dans huit jours. Nous avons convenu ensemble des différens signaux, pour qu'il puisse reconnoître où nous serons et où il devra aborder. Quand même il nous trouveroit partis, nous aurions laissé quelqu'un pour le reconoître, l'aider, prendre l'argent et nous le faire tenir. D'ailleurs, il y a toute apparence que touts les ports redeviendront libres jusqu'à Montros, dès que nous marcherons au sud où les ennemis nous suivront vraisemblablement.

Vous sçavez, Monseigneur, nos besoins. Le siége du fort Guillaume nous retient plus que je n'aurois cru, et, incessamment, nous n'avons plus le sou. Que serions-nous devenus sans les quatre vaisseaux pris? Mais il n'y a point d'argent comptant, et il faut

du temps pour en faire avec des effets, et notre armée n'aime pas à donner du temps.

Le frère de Mme Mekinsie, dont il a été parlé cy-dessus, a été pris par un vaisseau françois depuis près de deux ans, sans qu'on en ait eu aucune nouvelle depuis ; son Altesse Royale, à la prière de sa belle et sélée sujette, vous prie, Monseigneur, de vous donner quelques soins pour faire découvrir ce qu'il est devenu. Je joins icy la copie d'une lettre qui servira de note pour y travailler.

Tous les vaisseaux qui étoient sur ces parages ont gagné le midi. Le bruit court que l'armée du duc de Cumberland va s'embarquer à Aberdeen pour l'Angleterre. Vous sentés bien quelle heureuse conséquence nous en tirerions. On parle aussi d'une flotte de trente-six vaisseaux de guerre et de vingt-huit corsaires françois et espagnols qui a paru, dit-on, à l'ouest de l'Angleterre. Les ennemis prennent si bien leurs mesures que nous avons peu de nouvelles, mais le temps nous instruira de tout malgré eux, et, d'ailleurs, nous regagnerons bientôt un païs plus accessible et où les chemins sont plus difficiles à garder.

A M. de Bachaumont.

Je n'ay reçu, mon cher papa, d'autre lettre de vous, depuis mon départ de Dunkerque, qu'un petit mot, où vous me disiés que vous veniés de m'écrire une très-longue lettre par M. le chevalier Stuard ; je n'en ay pas ouï parler.

Nous avons battu une petite armée qui s'étoit formée contre nous, dans le païs de Sutherland, commandée par milord Loudoun, de deux à trois mille hommes qu'il avoit. Il ne luy en reste que deux cents avec lesquels il s'est sauvé dans les montagnes. Nous luy avons fait deux cents soixante-cinq prisonniers; le reste s'est dispersé sans nous attendre, et voilà une armée détruite sans tirer un coup de fusil.

Jamais de bonheur semblable à ceux que le Prince a eus depuis un mois : les forts d'Inverness et Auguste rendus à discrétion avec cinq cents soixante-dix-sept prisonniers; ceux de Blair et Guillaume aux abois avec quatre cents hommes dans l'un et six cents dans l'autre; deux cent soixante hommes enlevés dans le païs d'Athol par milord Georges; quatre-vingt-sept enlevés à Keith par un de nos partis; milord Loudun détruit; enfin quatre vaisseaux chargés d'armes, de munitions, de vaisselle, de meubles, et valant plus de 30,000 livres sterling, surpris la nuit et enlevés par de pauvres petits batteaux. Ajoutés à cela une armée plus forte que celle des Anglois et des Hessois réunis, et encor la terreur que ces succès donnent aux ennemis, et le courage de nos gens, et les secours qu'on a tout lieu d'attendre de la France, et vous verrés, mon cher papa, que la campagne que nous allons commencer peut avancer considérablement les affaires de la maison de Stuart.

Cette lettre est autant pour maman que pour vous. Ma chère maman, je me porte bien; je fatigue

beaucoup, mais je comence à être bien content : les choses vont devenir, icy, vives et décisives. Il ne nous manque qu'un peu plus d'argent comptant.

Je me recommande au souvenir de ma protectrice, de ma mère et de mon incomparable amie. Bonjour, mon papa, aimés bien votre fils. Il vous envoye, à l'adresse de M. le comte d'Aunay, à Dunkerque, et à la vôtre, à Paris, un grand coffre de livres achetés en Angleterre, que vous aurés la bonté de luy garder.

Mille tendres complimens au cher Président, à M^me^ Duret, à son mari; à l'abbé, à MM. de Mairan, Falconet, Matha, etc.; et puis un article particulier pour les trois braves d'Argentaux.

A Findorn, ce 6 avril 1746.

Je vous envoye du papier que je vous prie de renvoyer à l'abbé [1], mon frère.

Au Ministre des Affaires étrangères.

MONSEIGNEUR,

. . . . . .

Le siège de Fort Guillaume est levé. Il y a quatre jours que les ennemis firent une sortie de 200 hommes sur une batterie que 400 montagnards étoient censés garder, mais comme, par leur négligeance ordinaire, il n'y en étoit pas demeuré 40, la batterie fut emportée, un canon encloué, trois

---

1 Paul de Boyer, chanoine de l'église d'Aix, abbé de Cruas, docteur de Sorbonne et prieur de Lepau.

pièces à la suédoise enlevées, trois canonniers pris, trois montagnards tués et un blessé.

Heureusement il n'y avoit pas eu un seul homme de tué jusqu'à ce jour-là, de sorte que, malgré sa malheureuse issue, ce siège ne nous coûte que sept hommes, entre les tués, les prisonniers et les blessés. Je regrette moins les canons que le tems perdu. Vous voyés, Monseigneur, dans mes précédentes lettres, que je n'avois point approuvé trop cette entreprise.

Celle du château de Blair s'est bornée à la prise des 260 prisonniers, dont j'ay parlé cy-dessus, et à celle de quelques autres. Après avoir tenté en vain de l'affamer par un blocus de 17 jours, milord Georges Murray est arrivé aujourd'huy au quartier du Prince.

Nous eûmes, hier, avis qu'un vaisseau françois, après s'être battu contre un anglois, et avoir échoué près de Tung[1], au nord de l'Écosse, débarqua les hommes, les armes et l'argent qu'il portoit. L'anglois débarqua aussi quelques troupes qui furent jointes par 2 à 300 hommes du païs. Ils attendirent nos gens à divers passages. Ils en furent repoussés à deux endroits. Mais, les ayant attaqués une troisième fois, en nombre plus considérable, ils les contraignirent de rendre leurs armes qu'ils se partagèrent, de même que l'argent, après quoy ils les laissèrent entre les mains des troupes de marine qui les menèrent prisonniers sur leurs vaisseaux.

1 Tongue (Sutherland).

Le Prince a été d'autant plus sensible à ce malheur qu'il attendoit des nouvelles et de l'argent avec une impatience proportionnée à sa situation.

D'ailleurs, il a dû se sçavoir un peu de mauvais gré de n'avoir pas, ainsi qu'il me l'avoit promis, fait poursuivre jusqu'au bout les derniers restes de l'armée de milord Loudown. Ceux-ci, appellés les Mackaï[1], en faisoient partie. Ils s'étoient retirés chés eux par bandes. En arrivant, ils voyent ce vaisseau sur leurs côtes; l'appas du butin, les secours des troupes de marine et la certitude morale de réussir les eurent bientôt réunis. M. Sullivan peut un peu se reprocher d'avoir trop dédaigné et trop fait dédaigner ces restes de l'armée qu'il avoit dispersée; aujourd'huy, ou pour les punir, ou pour les mettre dans l'impuissance de nous nuire encor, il luy faut retourner de nouveau de ces côtés-là. Il y marche avec milord Cromarti et plus de 2,000 hommes. Il y sera encor joint par 6 à 700 hommes qui nous viennent de Ketnis.

Nous n'attendrons pas le retour de cette armée pour marcher au duc de Cumberland. Dès que les troupes qui étoient au fort Guillaume nous ont joint, nous voilà en mouvement pour recouvrer, à quelque prix que ce soit, nos ports de communication avec la France, ou pour gagner la route dont j'ay parlé dans mes précédentes, suivant les manœuvres de l'ennemi.

Pour avoir des secours et surtout de l'argent,

---

1 Le clan Mackay.

nos soldats, depuis quinze jours n'ayant pas touché un sol, et ne vivant que d'un peu de farine, il y a beaucoup de murmures, quelques désunions, grand nombre de recrues et une persuasion générale de vaincre [1].

Je suis avec un profond respect, etc.

Inverness, ce 15 avril 1746.

A M. de Bachaumont.

Vous aurés été en peine de moy, mon cher papa. Je me porte bien. Nous sommes prisoniers de guerre, mais traités à l'angloise, c'est-à-dire très-bien. La ville d'Inverness est notre prison. Je ne puis rien vous dire encore sur les lieux ny les temps, quant à notre départ; j'ay pourtant quelque

---

1 Persuasion vaine. Le duc de Cumberland s'étant avancé jusque dans les plaines de Culloden, entre Nairn et Inverness, Charles-Edouard, malgré les conseils de son entourage, malgré les supplications du marquis d'Eguilles qui lui représentait l'état de détresse de son armée épuisée par la fatigue, la faim et la désertion, résolut de livrer bataille. La déroute des Ecossais fut complète.

Le marquis d'Eguilles essaya de retenir les fuyards qui traversaient Inverness. Il ne put réunir que 9 officiers et 27 soldats. Recourant alors à une ruse, il offrit au général commandant l'avant-garde anglaise de capituler. Une des clauses de la capitulation était de recevoir prisonniers de guerre les soldats actuellement à Inverness et tous les Français qui seraient pris en Ecosse les armes à la main. Ces conditions furent acceptées par l'ennemi dont la surprise fut grande, en entrant dans la ville, d'y trouver une garnison de 36 hommes.

espérance de vous revoir avant les vacances. Si, cependant, le sort en décidoit autrement, il faudroit continuer à éloigner le jugement de mon procès avec M. Rousseau[1], à moins que le cher Président ne regardât mon absence comme absolument indifférente à la décision.

Je n'ay reçu qu'une seule des lettres que vous m'avés écrit depuis le départ de milord Jean. Je ne puis donc sçavoir si vous avés sçu le nom de la personne à qui il falloit demander des lettres d'Etat, en cas de besoin, et à laquelle M. le marquis d'Argenson avoit ordonné d'en demander à M. le Chancelier. C'est quelqu'un de la maison dudit marquis. Au cas que j'eusse oublié de vous le nommer en note, et que les lettres d'Etat fussent encore nécessaires, et non expédiées, adressés-vous, de ma part, en droiture à M. le marquis d'Argenson, ou priés M. d'Argental d'en dire un mot à M. le Cardinal; car, enfin, je serois bien fâché que, quelque beau matin, mon procès se trouva, comme on dit, jugé sous la cheminée.

Le duc de Cumberland, qui par parentèse, me paroit fort aimé dans son armée, a pour secrétaire M. Falkner, que vous savés être un homme de

---

1 La sœur de M. Rousseau, payeur des rentes à Paris, mariée en 1740 au marquis d'Éguilles, alors enseigne des galères du Roi, mourut l'année suivante, instituant son mari légataire universel. M. Rousseau intenta à son beau-frère un procès en nullité de testament qu'il perdit. Il l'attaqua de nouveau, en 1745, à propos d'une clause de son contrat de mariage.

mérite et ami de Voltaire[1]. Je ne sçais si l'ami de l'ami pourra trouver accès auprès de luy. J'y ferai de mon mieux, car j'ay grand envie de le conoître.

Milord Albermarle, lieutenant général chargé des prisonniers, a tout l'extérieure d'un françois et me paroit avoir tout l'intérieur d'un anglois ; c'est celuy avec qui nous avons eu principalement affaire et de qui nous ne pouvons trop nous louer.

Milord Kathcart, aide-de-camp du duc, et M. Blande, si connu par son livre sur la pratique de l'art militaire, nous ont fait aussi bien des politesses.

J'ay trouvé aussi de très-bonnes façons dans quelques officiers particuliers et notamment dans M. Crawfort, major de brigade, frère du ministre qui était à la Cour de France au commencement du ministère du Cardinal.

Mais, mon cher papa, je n'en souhaite pas moins de vous revoir, et ma chère maman, et toute la

---

1 Le chevalier Everard Falkener, ci-devant ambassadeur à Constantinople, était le secrétaire du duc de Cumberland et l'ami de Voltaire, qui lui recommanda le marquis d'Éguilles dans une lettre en date du 13 juin 1746 : « ... Vous avez l'avantage d'avoir, parmi vos prisonniers de guerre, un gentilhomme français, le marquis d'Éguilles, frère du généreux et spirituel fou qui a écrit les *Lettres juives*. Le marquis est plein d'esprit, comme son frère, mais il est un peu plus sage. Je crois que personne ne mérite davantage votre obligeant intérêt, j'ose même dire votre amitié. Je vous le recommande de tout mon cœur. » (Correspondance de Voltaire. Ed. Garnier, 1880. Tome 36, page 454. Traduction de l'anglais.)

Paroisse : à la tête, les maison Duret et d'Argental. Bonjour mon cher papa.

D'EGUILLES.

A Inverness, ce 30 avril 1746.

Je tireray des lettres de change sur vous, quand il en sera temps, et je vous manderay où vous devrés prendre de l'argent.

Au Ministre des Affaires étrangères.

MONSEIGNEUR,

J'ay l'honneur de vous envoyer, cy-joint, l'état des officiers et soldats françois actuellement prisoniers de guerre en Ecosse. Nous n'avons aucune nouvelle positive de ceux dont les noms ne sont point contenus dans la liste suivante.

Nous ne sçavons la mort certaine que du sieur Macnumara, capitaine au régiment de Lally. Les sieurs Saint-Clair, capitaine réformé à la suite de Rothe [1] et Jean Bagot, aide-major dans Fitjames, sont blessés assés considérablement, mais sans danger de la vie.

Milord Louis Drummond [2] a reçu un coup de fusil à la jambe, qui a endommagé l'os. Cependant, le chirurgien françois qui la panse espère de la luy conserver, mais il sera longtemps à se remettre.

---

1 Le régiment de Roth (ou Rooth) formait, avec ceux de Bulkeley, Clare, Dillon, Berwick et Lally, la brigade irlandaise au service de la France.

2 Milord Louis Drummond, lieutenant-colonel du Royal-Écossais.

Le plus malade de tous est M. Stapleton. Il a eu l'omoplate percée d'une bale qui s'est logée au-dessous du cou [1]. Son courage et son bon tempérament le soutiennent pourtant encor, malgré la foiblesse de son âge. Comme il étoit hors d'état d'agir, j'ay fait, sous son nom, tout ce qui a été nécessaire.

M. le duc de Cumberland nous a fait avancer mille guinées pour la subsistance et entretien des officiers et soldats qui, depuis longtems, manquoient d'argent. M. Stapleton en a donné son billet; je luy ay donné le mien, j'ay pris la somme, j'ay délivré aux officiers, qui se sont embarqués avec les diverses trouppes, de quoy payer chacun la sienne pendant un mois. J'ay avancé de même à chaque officier un mois de ses appointemens. J'ay payé les uns et les autres sur le pied anglois, étant impossible qu'ils pussent vivre autrement, quoyqu'on leur fournisse du pain.

Au reste, nous avons été traités avec la politesse et la générosité usitées entre les François et les Anglois. M. le duc de Cumberland l'avoit ainsi ordonné, et il a été exactement obéi.

Je suis, avec respect, etc.

Inverness, ce 4 mai N. S. 1746.

P. S. — J'oubliois de vous marquer, Monseigneur, que la plupart de nous sont prisonniers sur leur parole et ont la ville d'Inverness pour prison.

---

1 Il mourut de sa blessure.

Liste des officiers et soldats françois prisonniers le 5 may 1746.

MM. *Stapleton*, brigadier lieutenant-colonel de Barwic. Le marquis d'*Eguilles*, capitaine de marine. Le chevalier *Jean Macdonell*, mestre-de-camp de cavalerie à la suite de Fitjames. *François Nugent*, capitaine réformé au même régiment, ayant fait les fonctions de maréchal-des-logis des troupes françoises. *Patrice Nugent*, capitaine en pied au même régiment. *Thomas Bagot*, capitaine en pied au même régiment. *Marc Bagot*, aide-major au même régiment. *Jean Barneval*, lieutenant au même régiment. *Cooke*, cornette au même régiment. *Nugent*, lieutenant au même régiment (parti avec les cavaliers). Milord *Louis Drummond*, colonel d'infanterie, lieutenant-colonel de Royal-Écossois. *Odonon de Clinchant*, capitaine en pied au même régiment (parti avec les soldats). *Charles Duglas* capitaine réformé au même régiment (parti avec les soldats). *D'Hostowe*, capitaine réformé au même régiment. *Booth*, lieutenant en pied au même régiment. *Jacques Nairn*, lieutenant en pied au même régiment. *D'Iccoson*, lieutenant en pied au même régiment. *Perkeins*, lieutenant réformé au même régiment. *Saint-Léger*, lieutenant réformé au même régiment. *Kenedi*, lieutenant réformé au même régiment. *Moore*, lieutenant réformé au même régiment. *D'Amarie*, lieutenant réformé au même régiment. *Cusac*, capitaine en pied dans Dillon (parti avec les soldats). *Richard Bourg*, capitaine

réformé au même régiment. *Edouard Nugent*, capitaine réformé au même régiment. *Jean Dillon*, capitaine réformé au même régiment. *Jean Macdonough*, lieutenant en pied au même régiment. *Michel Burke*, lieutenant en pied au même régiment. *Nicolas Glascau*, lieutenant en pied au même régiment. *Fox*, lieutenant réformé au même régiment. *Nicolas de Lahoide*, capitaine en pied au régiment de Barwic. *Patrice Clarck*, capitaine réformé au même régiment. *Thomas Goold*, lieutenant en pied au même régiment. *Pierre Oreyly*, lieutenant réformé au même régiment. *Eugène Okeeffe*, lieutenant réformé au même régiment. *Thomas Macdermot*, capitaine en pied au régiment de Rothe. *Jacques Saint-Clair*, capitaine réformé au même régiment. *Dudly Macdermot*, lieutenant en pied au même régiment. *Pierre Taff*, lieutenant réformé au même régiment. *Alexandre Commerford*, capitaine en pied au régiment de Bulkeley. *Jean Odonell*, lieutenant réformé au même régiment. *Robert Stack*, capitaine en pied au régiment de Lally. *Guoguegan*, capitaine réformé au même régiment. *Richard Murphy*, capitaine réformé au même régiment. *Milet Suiny*, lieutenant en pied au même régiment. *Jacques Grant*, lieutenant en pied au même régiment. *Patrice Sarsfield*, lieutenant réformé au même régiment. *Jean Bourg*, capitaine réformé au régiment de Clare. *Jean Goold*, lieutenant en pied au même régiment. *Guillaume Duglas*, capitaine au régiment du Languedoc. *Jean Obryan*, capitaine dans l'Isle-de-France (milice). *Garvey*,

capitaine dans le 2e bataillon de Paris (milice). *Dehau*, lieutenant dans Lœvendal. Le chevalier *du Pereiret*, lieutenant au régiment de Carcassone (milice). *Du Saussay*, ingénieur, employé à Dunkerque. *D'Andrion*, officier d'artillerie. *Beaudin*, commandant les bombardiers. *Gourdon*, aumônier. *Barret*, chirurgien. *Ultan Kindelan*, lieutenant-colonel au régiment espagnol de Ulloncè. *Chreagh*, lieutenant du régiment espagnol de Uttonia. *Pierre Colens*, capitaine en second du brigantin espagnol le *Saint-Louis*.

On a embarqué, ce matin, aux environs de 250 soldats, cavaliers ou canoniers qu'on transporte à Neucaste. Il reste encor icy 33 hommes malades ou arrivés trop tard. J'ay ouï dire que quelques-uns de nos gens, écartés dans les montagnes du côté du midi, se sont rendus ou se rendront aux Hessois qui sont de ces côtés-là.

A M. de Bachaumont.

Vous aurés reçu ma dernière lettre, mon cher papa, où je vous apprenois notre dernière destinée dans ce pays-cy. Nous y sommes toujours traités avec les mêmes égards et la même politesse. J'ai vu deux ou trois fois M. Fackner. Il est très-simple, très-ouvert, rempli de connoissances, d'esprit, et d'une conversation plus enjouée et plus soutenue que n'est communément celle des Anglois : c'est un homme excellent à voir, mais comme il est icy chargé de la principale besogne auprès du Duc, il

n'a pas beaucoup de temps à perdre, et il ne peut guères être visité.

Milord Albermarle, dont je crois vous avoir déjà parlé, est tel que l'on peut souhaiter que soit un homme de qui on a faire.

Je pense qu'il joint à toutes ses bonnes qualités le goût de la bonne chère. Je ne sçais à propos de quoy nous avons parlé d'huile d'Aix. Je serois bien aise de pouvoir lui en procurer de la meilleure, mais comme, dans les chaleurs, il seroit dangereux d'en faire venir de Provence par terre, je vous prie de m'en faire chercher à Paris environ 150 livres que l'on mettra dans deux barils et que vous aurés la bonté d'envoyer à l'Isle, à M. le prévost de Valori, avec un mot d'avis. Ensuite, je prendray des mesures pour les faire passer de là en Hollande ou ailleurs, suivant les lieux où sera milord Albermale. Mais je vous prie de ne point aller chez les épiciers. Ils vous tromperoient certainement, même les Provençaux. Il faut absolument se servir ou de Truphème, ou d'un nommé Vial qui fait, comme luy, les voyages de Provence, ou bien de quelqu'un qui en ait acheté d'eux et qui veuille se défaire, même à plus haut prix qu'il n'aura acheté.

Je vous prie aussi, mon cher papa, de vouloir bien m'écrire, de nos amis et de mes petites affaires, tout ce qui pourra être écrit discrètement et dans une lettre décachetée. Vous la mettrés sous la double enveloppe de milord d'Albermarle, lieutenant général des armées de sa Majesté britannique, chevalier de ses ordres, *en Angleterre*, sous l'enve-

loppe encore du ministre de la Grande-Bretagne, *à la Haye*. Vous aurés, par là, trois adresses à mettre, mais votre lettre me parviendra plus vite et plus sûrement que par toute autre voye.

Je voudrois bien sçavoir si mes porcelaines de Saxe sont enfin arrivées et si les estampes vont un peu. A propos, mille amitiés à notre cher ami Mariette[1]. Demandés-luy le nom du libraire de Londres à qui il avoit envoyé les six exemplaires. Je trouverai facilement le moyen de sçavoir s'il les a vendus, et je verray un peu s'il y auroit moyen d'en faire venir en Angleterre une certaine quantité. J'en parleray ou en écriray à M. Falckner, avant mon retour en France, si je reçois auparavant votre réponse.

Milord Albermarle m'a assuré que son Alt. Roy. M. le duc de Cumberland avoit demandé au Roy son père un passeport pour moy et trois de nos messieurs qui sont colonels, afin que nous pussions nous en retourner, même avant l'échange. J'espère avec fondement qu'il ne sera pas refusé. Au reste, rien n'est plus généreux et plus digne d'estime et d'admiration en tous sens que la façon dont ce prince s'est conduit depuis sa victoire. Je vous

1 Pierre-Jean Mariette, imprimeur et libraire à Paris, célèbre amateur d'œuvres d'art. Il a écrit l'éloge du grand-père de notre héros, du marquis Jean-Baptiste de Boyer d'Eguilles, conseiller au Parlement d'Aix, mort en 1709, et la description du recueil d'estampes gravées d'après des tableaux de la collection que le marquis avait réunie dans son hôtel d'Aix. Ce recueil a été publié en 2 vol. in-f°, en 1745.

assure qu'elle luy fait plus d'honneur dans mon esprit que notre défaite, quelque complette qu'elle ait été.

Adieu, mon cher papa. Vous embrasserés bientôt votre fils. Adieu, ma chère maman ; toutes mes lettres à mon papa luy sont communes avec vous, car je vous aime et vous dois aimer autant l'un que l'autre, et plus que le reste du genre humain ensemble : ainsi fais-je.

Madame Duret, le cher Président, M. Duret, l'abbé, le mauvais mari, la *jolie tête de ministre*, le frère du faux-bourg Saint-Honoré que j'aime tant et que tout le monde estime tant, MM. de Mairan, Falconnet, Baïle, Matha, Mirabeau, Prevost, tous les Voisenons, les Montesquious, les Thiers, monsu lou chivalier, enfin toute la famille, messieurs et dames, on vous recommande le pauvre provençal qui vous aime tous, qui a grande envie de vous revoir et qui, en vérité, s'est bien ennuyé et ne s'ennuye pas mal encore.

A Inverness, ce 15 mai, nouveau stile, 1746.

Ne m'envoyés point les lettres que vous pourriés avoir à moy de ma famille ou d'ailleurs. J'aime mieux les voir plus tard et ne pas risquer qu'elles me trouvassent parti, en arrivant icy.

A M. de Bachaumont.

8 juin 1746.

Nous sommes en route pour Carlile, par Aberdeen, Montros, Edimbourg, Berwic, etc. C'est le

chemin de l'école, qui est de plus de 150 lieues et que n'ous n'aurons pas fait d'icy en trois semaines, quoyque nous marchions depuis huit jours et que nous soyions tous à cheval et sans bagages. Je ne sais si nous resterons longtems à Carlile, mais, de là à Douvres, il y a encor plus de 130 lieues, en passant par Londres.

Voilà bien du chemin, bien de l'ennuy et bien du tems perdu pour votre fils. Il a fait de son mieux, il se porte bien, il compte toujours sur son papa et sur sa maman, et il se console, en vérité, de tout le reste.

J'ay écrit à mes amis de vous adresser leurs lettres. Si vous apprenés, en France, que nous devions revenir bientost, gardés-les toutes, jusqu'à mon retour. S'il n'y a rien de certain sur cela, gardés toujours celles qui pourroient m'avoir été écrites dans un temps où elles auroient pu me parvenir directement, et être écrites sans contrainte, et ne m'envoyés que celles qu'on m'aura écrit depuis qu'on peut me sçavoir prisonier.

Mandés-moy le nom du libraire à qui M. Mariette a envoyé les six exemplaires de mes estampes à Londres, et faites-luy bien des amitiés.

Bon jour, mon cher papa, bon jour, ma chère maman ; je vais apprendre l'anglois foncièrement et y employer la journée entière. Je n'ay rien autre à faire, et ce sera toujours autant de gagné sur l'ennuy et sur le temps perdu.

Mille choses à Mad. Duret, à M. Duret, au cher Menières, aux trois d'Argentaux, aux Voisenons, à

l'abbé, à MM. de Mairan, Falconet, Baile, Petrocini, Matha, Mirabeau, Prevost, etc , etc., etc.

A Aberdeen, ce 8 juin 1746:

Adressés-moy mes paquets, et sous l'enveloppe de milord Albermarle, lieutenant général à l'armée du duc de Cumberland, ou sous celle de monsieur le gouverneur de Carlile, à Carlile, dans le Nortumberland. Vous sçaurés, à Paris, comment il faut les faire passer par la Hollande.

Ne pourrois-je pas sçavoir si l'oncle de la rue St-Honoré est content de moy? Il y a près de six mois que je n'ay point reçu de ses nouvelles.

Je reçois, dans le moment, votre lettre venue par la voye de M. Charron. Ecrivez-moi toujours par luy.

Enfin, mon cher papa, vous vous portés bien, et ma chère maman aussi. Voilà de quoy me consoler de ma prison qui est aussi agréable que peut l'être une petite ville où l'on ne conoît personne, dont on n'entend pas la langue et où l'on est haï, c'est à-dire un très-ennuyeux séjour. Je me tire d'affaire en lisant, en musiquant et en étudiant l'anglois comme un perdu ; je n'ay rien autre à faire. Je vis d'épargne et je n'auray pas besoin d'autre argent que celuy qui m'est dû de mes apointemens, etc.

Si vous en trouvés l'occasion, mon cher papa, aites parler à M. Ledran, pour qu'il ait la bonté de m'expédier un peu vite sur l'article de l'argent que je demande à M. d'Argenson par la lettre que je luy écris aujourd'huy. Je voudrois bien aussi que

vous passiés, avec vos amis, voir s'il y auroit moyen de me faire échanger ou rançoner plutost que les autres officiers, etc., si cela se peut. Patience.

J'ay loué une petite maison où il y a un assés joli jardin où je me promène seul, le plus que je puis. C'est là surtout, mon cher papa, que je me livre au triste, mais vray plaisir de regretter mes amis et ma patrie. Je sens que la tristesse et l'infortune raccommodent le cœur et le ramènent à l'humanité. Réellement, il me semble que je vaux mieux, affligé et désœuvré, que je ne valois trop occupé et ennivré d'espérance. Si j'étois bien vertueux, je trouverois, dans cette expérience, un puissant motif de consolation. Quoy qu'il en soit, pourtant, j'auray patience, trois mois, six mois, un an. Il faudra, pourtant, qu'on nous renvoye, et alors, mon cher papa, quel plaisir de vous embrasser ! Quel plaisir d'embrasser ma chère maman avec qui cette lettre vous sera commune ! Que de choses j'auray à vous dire ! Et que je seray *bien content !*

Adieu, mon cher papa ; adieu, ma chère maman. Votre fils vous embrasse et toute la ***Paroisse***, notamment les trois d'Argentaux.

A Carlile, ce 7 juillet, nouveau stile, 1746.

M. Braun m'a dit que vous m'aviés envoyé une lettre de change du reste de l'argent que vous aviés remis à M. le chevalier Stuard et qu'il ne m'avoit pas pu faire tenir, mais je n'ay reçu ny argent, ni lettres de change, parce que tous les papiers furent brûlés avant la prise du vaisseau.

Au même.

Je compte que vous aurés reçu exactement ma lettre du comencement de ce mois, MM. les commissaires de l'échange m'ayant écrit qu'ils l'ont faite passer à M. Charron.

Eh bien ! mon cher papa, on s'accoutume à tout, même à l'ennuy : toujours mon petit jardin, mon anglois et le souvenir de mes amis. Voilà tous mes plaisirs et toute mon occupation.

Au reste, je me porte assés bien.

J'ay à vous demander cinq à six choses :

1° Si vous vous êtes fait rendre l'argent de la lettre de change que m'apportoit M. Braun et qui a été perdue ou brûlée.

2° Qui est-ce qui a l'habit que vous m'envoyiés par M. Braun et qu'il laissa très-prudemment à Dunquerque, à la charge de M. le comte d'Aunay ou de M. Charron ? Quand vous sçaurés une fois où il sera, j'aime mieux qu'il reste à Dunquerque, afin qu'en arrivant, quand Dieu voudra, je puisse trouver un habit portable, au cas que la Cour ou l'armée soient encore en Flandre, alors.

3° Je voudrois sçavoir si vous avés reçu une caisse immense de livres que j'avois envoyé de Findorn sur le vaisseau qui passa en France le sieur Warren; elle étoit adressée ou à M. le comte d'Aunay ou à M. Charron, pour vous la faire passer.

4° Je voudrois conoître par son nom et demeure le libraire de Londres à qui M. Mariette avoit envoyé les six exemplaires d'estampes, afin de pou-

voir faire demander ce qu'ils sont devenus, et, s'il les avoit vendus ; je prendrois des livres en échange, pour le prix.

5° J'ay une grande impatience de sçavoir si les porcelaines de Saxe tant promises et tant attendues sont enfin arrivées ; quelle est leur beauté, quantité et prix.

6° Ce qu'est devenue Mme de la Tour ?

7° Si M. Rousseau a poursuivi son procès, et en quel état est cette affaire. Mon père l'auroit-il accommodée ? Il me mande qu'il a fini avec M. de Bandol [1] : cela signifieroit-il qu'il auroit acheté pour moy sa charge de Président à mortier ? J'en ay peur, et je ne sçais encor si cela peut me convenir. Il auroit fallu, ce semble, attendre mon retour pour sçavoir mieux ce qui pourroit me convenir, selon les situations. Je crains bien qu'on ne se soit trop pressé.

Je ne crois pas d'avoir besoin si tost d'argent, attendu que j'ay écrit pour qu'on m'envoyât, par M. Carpentier, chargé des affaires du roy de Naples, une partie de celuy qui m'est dû.

Je vous avois prié, mon cher papa, dans mes premières lettres, écrites d'Inverness, de me faire sçavoir si l'oncle de la *jolie tête* étoit content de votre pupille [2]. Vous sçavez combien je m'intéresse

---

1 François de Boyer, seigneur de Bandol, de la famille des Boyer d'Eguilles.

2 Le pupille de Bachaumont était François-Louis, comte de Billy, neveu du duc de Clermont.

à ce qui le regarde, ainsi n'oubliés pas de m'en faire part.

Mille respectueux compliments à madame Duret, Voisenon [1], Montesquious [2], etc., sans oublier madame de Lormes ny madame de Saint-Brisson [3], si elles sont à Paris. Quand à madame d'Argental, je me garderay bien de la mettre... [4]

Au même.

Je reçois en même tems, mon cher papa, vos deux lettres du 12 et du 24 de juillet, venues, la première, par milord Albermarle, la seconde, par MM. les Commissaires des échanges qui ont la bonté de s'employer pour nous en toute occasion et, notamment, pour me faire tenir icy l'argent dont nous avons besoin et que leur remet M. Carpentier. C'est par la même voye que j'ay reçu la valeur des 1,800 livres que M. Van Houé [5] a envoyé ordre de me faire compter. Ce sont, sans doute, les mêmes 1,800 livres qui m'étoient redues par celuy

---

1 Louis Victor de Fusée, comte de Voisenon, avait épousé Marguerite-Pauline Bombarde de Beaulieu, petite-fille de Mme Doublet.

2 Pierre de Montesquiou avait épousé Gertrude-Marie-Louise Bombarde de Beaulieu, petite-fille de Mme Doublet.

3 Les marquis de Saint-Brisson étaient de la famille des Séguier.

4 La fin de la lettre manque.

5 M. Vanhoey, ambassadeur des États-Généraux des Provinces-Unies.

à qui M. Charron avoit jadis donné mille écus, e dont M. Braun m'apportoit, il y a cinq mois, un lettre de change qui fut brûlée avec le reste de se papiers.

Auriés-vous cru que ces porcelaines tant pro mises ne fussent pas d'une plus grande valeur?

J'écris, aujourd'hui, pour faire parler au sieu Vaillant, au sujet des estampes.

Je vous ay répondu au sujet des lettres de recom mandation écrites par MM. Van Houé et Voltaire Ce dernier doit avoir reçu une lettre que je luy a écrit, il y a une douzaine de jours, par la voye d l'ambassadeur d'Hollande.

J'écris, par cet ordinaire, au duc de Duras [1] : je lu aurois sçu plus de gré de deux mots écrits à so ami et serviteur que de quatre pages écrites à u autre en ma faveur. Cependant, c'est toujour donner des marques de son souvenir, qui m'es bien prétieux. Mandés-moy s'il passe pour êtr toujours anssi constant en amour qu'en amitié; j le souhaite de grand cœur, en vérité, car l'ennuy e le chagrin ne m'ont pas encore rendu encor tout-à fait méchant.

Ma santé s'altère un peu plus que mon caractère je maigris à vue d'œil, j'ay mes accès de fièvre, d temps en temps, et, si je rapporte mon corps e France, vous ne l'y verrés pas plus gras que quan j'en partis. Je me trouve assés tranquille, depui

---

1 Jean-Baptiste de Durfort, duc de Duras, maréchal d France depuis 1741.

deux jours, mais j'en avois passé sept, sans dormir une heure.

On commence à parler, icy, de paix; je la souhaite, comme de voir mon papa, ma maman et ma petite; ce bonneur amèneroit les autres.

Braun est en prison, à Berwic, avec douze à quinze autres officiers françois ou espagnols.

Vous aurés appris, par les nouvelles publiques, le sort de M. T.... Il n'y a plus rien à vous en apprendre. Point de nouvelle de M. Seigneur dont vous me parlés dans toutes vos lettres.

J'attends, avec la plus grande impatience, votre réponse au sujet des 29,000 livres dont je vous ay prié de me procurer le payement prompt, par la voye de M. Ledran [1] ou autres. Il suffiroit qu'on écrivît à M. Carpentier, ou à quelque banquier, d'acquitter ladite somme, à mon ordre. Vous sentés combien il peut m'être important d'avoir bientôt réponse, par le besoin que peuvent avoir de leur argent ceux des officiers ou autres dont j'ay emprunté pour faire face, dans un temps où nous n'avions nulle communication avec la France. Je ne veux pas écrire à M. d'Argenson pour si peu de chose, surtout vu les tours et les détours que feroient mes lettres; il suffit que, par le moyen de M. Ledran, vous puissiés leur faire rappeler ce que je leur ay mandé dans ma lettre écrite de Carlile et envoyée à M. Carpentier.

---

1 Nicolas-Louis le Dran, premier commis du département politique des Affaires étrangères.

Point de nouvelles directes de ma famille, ny de la Batie, ny de la petite.

Bonjour, ma chère maman; quand vous diray-je tant et tant de choses? Quand pourray-je vous embrasser, vous remercier, vous voir, vous parler et vous entendre tout mon saoul? Bonjour, chère maman. Bonjour, mon papa. Mille et mille choses à tous les parroisiens, les deux frères et M. d'Argental à la tête, avec M^me^ Duret et le cher Président. Bon jour, divin Président.

A Carlile, 24/13 Aoust 1746.

Au même

Carlile, ce 31/20 août 1746.

Je reçois, dans le moment, votre lettre du 15. J'ay répondu déjà à toutes celles que j'avois reçu précédemment.

Je vous diray, d'abord, mon cher papa, que j'ay la fièvre régulièrement tous les deux jours; que, quoiqu'on m'assure que j'en seray quitte avec encor quelques accès, je suis fort inquiet de mon état, non que je craigne pour la vie, mais c'est que je ne puis presque plus ni lire, ny étudier l'anglois sans m'incommoder considérablement, et que l'ennuy redouble de jour à autre. Je prends sur moy de sortir, le jour d'intervalle.

Heureusement, il est arrivé icy un régiment dont le colonel, nommé Howard, fils du lieutenant-général de ce nom, de la maison et proche parent du

duc de Norford, est l'homme du monde le plus poli, le plus gay et le plus sociable. Je l'ay connu à Inverness où j'ay mangé plusieurs fois avec luy. Il parle fort bien françois. Je le vois journellement; sa société est, pour moy, une véritable resource. Nous avons quelque espérance qu'il commandera icy incessamment; ce seroit le seul moyen de me rendre la santé, par la permission qu'il m'accorderoit certainement de monter à cheval et de faire un peu d'exercice dont j'ay un absolu besoin, vu que mes fièvres ne viennent que d'obstruction.

Il faut laisser, chez M. Charron, mes livres et mon habit.

Vous trouverés, cy-joint, un billet pour que M. Wouater vous rende les 1,800 l. Je croyois qu'une pareille somme, que m'a fait compter M. l'ambassadeur Van Houé, étoit le payement desdits 1,800 l. Je suis surpris que vous me disiés, cependant, que vous avés encore cette somme, et je ne sçais d'où me vient celle que j'ai reçue.

J'écris, par ce même courrier, à mon père et à mon frère au sujet de M^me^ de la Tour. Je suis enragé de leur conduite à son égard, et je n'ay pas de terme pour remercier ma véritable et incomparable maman à qui toutes mes lettres sont écrites, tout comme à vous, mon cher papa, car, comme votre amitié pour moy est égale, ma reconnaissance l'est aussi; Dieu sçait si j'aime quelqu'un autre sur la terre autant que vous deux.

Je remercie tous mes amis, que vous m'avez fait

et donné, des soins qu'ils prennent ; j'en ay besoin et je ne les refuse pas, bien au contraire. Je les en remerciray de bon cœur, quand j'auray le plaisir de les embrasser : mais quand l'auray-je ?

Les nouvelles d'Italie m'affligent bien.

Dites à M. de Sainte-Palaye qu'il se paye par ses mains des peines qu'il prend et que, comme jamais il n'a pu obliger personne qui eût autant besoin de luy, jamais il n'a dû ressentir autant le plaisir d'obliger. D'ailleurs, vous partagés ma reconnoissance, vous et ma maman. En vérité, voilà bien de la monnoye pour quelqu'un comme luy ; j'ay écrit, avant-hier, pour le livre qu'il demande.

Bonjour. mon cher Président ; je vous adore. Aimés-moy toujours un peu et dites à madame votre mère que, quoyque je la craigne toujours un peu, je disputerois à tous vos amis de luy être plus attaché que moy ; et mille respects à M. le président Duret.

La *jolie tête* est aussi la bonne tête. Elle ne m'aura pas oublié, elle m'aura servi, avec sa prudence ordinaire, quand l'occasion s'en sera présentée. Vous sçavez bien qu'on ne la croiroit pas femme possible, sans la trop jolie tête.

Le frère du bout de la rue, sur qui j'ay tant compté, et avec tant d'orgueil, me conserve-t-il toujours tous les sentimens de bonté et, j'ose dire, d'estime, qu'il m'avoit témoigné? Les malheureux deviennent plus sensibles à mesure qu'ils ont plus besoin de la sensibilité des autres.

L'autre frère, si sensible qu'avec de l'esprit et de

l'expérience il n'a jamais cessé d'être le meilleur homme de l'Europe, n'aura pas oublié l'ami des deux tiers de ses amis, qui sera toujours le sien.

Mille remerciements à M. et Mme d'Héricourt [1] de leur souvenir ; je voudrois bien pouvoir leur faire ma cour à l'Intendance, à la fin de cette année, mais les beaux jours et les beaux climats ne sont pas destinés, je pense, pour l'an 1746.

Je suis dans une peine mortelle de la santé du duc de Duras ; je l'aime peut-être trop pour un grand seigneur, mais je le regretterois comme le plus cher de mes frères ; je sçais qu'il est malade. Donnés-m'en des nouvelles détaillées et de Mme de Saint-C...

Je suis bien aise de garder mes porcelaines, dès qu'elles sont d'un si médiocre prix. Je prie M. Le leu de vous les remettre, par un billet cy-joint.

J'écris à MM. d'.. au sujet de l'argent dont j'ay plus que besoin, tant pour mon usage que pour payer ce que je dois pour l'usage des autres. M. Charron me mande qu'il me feroit tenir tout l'argent qu'on m'enverroit ; il m'en coûteroit moins de change, etc Tâchés qu'il en soit chargé. MM. les commissaires ont toujours la bonté de me faire parvenir exactement ses paquets.

Me voilà donc Président à mortier ! C'est un furieux changement d'état. Passer de la conduite d'un bâtiment à la présidence d'un parlement ! Je conviens que, quand même je ne voudrois pas l'exercer,

---

1 M. d'Héricourt, intendant des galères.

ce me seroit toujours un moyen d'être employé honorablement à autre chose.

Enfin, ce qui est fait est fait, et, puisqu'on l'a voulu, je le veux bien.

J'écriray, par le premier courrier, à l'oncle de la *jolie tête*.

Le pauvre Braun est toujours renfermé ; je luy écris quelquefois, et je le plains. Je ne puis rien de plus. J'ay reçu, ce matin, une de ses lettres du 26. Nous parlâmes bien de mon papa et de ma maman, à notre entrevue à Bervic.

Mille et mille compliments aux cinq abbés : Legendre[1], Voisenon, Petrochini, Monlor et Prévost; à MM. de Mairan, Falconet[2], Mirabeau[3], Matha, Baile[4], Foncemagne, etc., aux messieurs et aux dames de Montesquiou, Voisenon, le Coudray, etc., etc. Bien des respects à M. le comte de Saint-Pierre, s'il vous plaist.

Bonjour, ma chère maman ; l'ennuy me tue. Jugés de l'envie que j'ay de vous embrasser, de vous remercier, et de vous dire cent mille choses ; bonjour à mon divin papa.

---

1 L'abbé Legendre, prieur de Saint-Ouen, frère de Mme Doublet.

2 Camille Falconet, médecin et littérateur, membre de l'Académie des Inscriptions.

3 Il s'agit sans doute de Jean-Baptiste de Mirabaud (et non Mirabeau), membre de l'Académie française, auteur d'une traduction de la *Jérusalem délivrée*, etc.

4 Nicolas Baille, conseiller honoraire du Roi en son Grand Conseil.

Au même.

A Penrith, ce 1er octobre nou. st. 1746.

Je ne pourrois, mon cher papa, vous exprimer mes craintes et mon impatience à votre sujet : voilà deux fois que je reçois des lettres par la voye de M. Charron et de messieurs les commissaires des échanges, sans qu'il y en ait des vôtres.

J'ay reçu, par le moyen des lettres de change que m'a fait passer M. Charron, les sommes qui luy ont été remises pour moy ; nouvelles inquiétudes de ne point recevoir de vos nouvelles, à cette occasion. Je crains pour votre santé, pour votre vie, ou pour ma chère maman, car, qu'est-ce qui peut m'empêcher de recevoir de vos nouvelles depuis le 15 aoust, date de votre dernière lettre? Tirés-moy d'inquiétude et écrivés-moy par toute voye, par M. Charron, par M. l'ambassadeur d'Hollande, etc.

Ma santé ne se rétablit point et je ne vois rien de nouveau sur notre sort. Qu'y faire ?

Bon jour mille fois, mon cher papa et ma chère maman ; de vos nouvelles, vite, et mes complimens à toute la divine *Paroisse*.

Au même

A Carlile, ce 12 octobre 1746.

Il y a deux jours que j'ai reçu votre lettre du 17 septembre, mon cher papa, et il y a deux jours que je pleure cette pauvre madame de St-C... Elle m'avoit témoigné une amitié sincère, elle étoit jolie, jeune, douce ; elle avoit enfin gagné mon cœur. Sans

amour, je l'aimois peut-être autant que son... Je ne sçais s'il a été aussi touché que moy. La pauvre malheureuse, elle étoit si jeune, si bien portante, si en vie, il y a un an ! Aurois-je cru de ne la plus revoir ?

La tristesse de mon exil augmente peut-être ma sensibilité, mais, enfin, jamais je n'ay si bien connu combien mes amis m'étoient chers : jugés de mon inquiétude d'avoir reçu deux fois des lettres de France, sans y trouver des vôtres. Me voilà rassuré sur cet article, grâces à Dieu. Ma chère maman se porte-t-elle aussi bien que vous ? Vous ne m'en dites rien. Je n'ay reçu aucune de ses lettres, et je vous ay accusé la réception de toutes celles que j'ay reçu de vous.

Après mon papa et ma maman, viennent d'abort les trop bonnes gens du *cul-de-sac* et de la rue St-Honoré. Je ne vous écris jamais que je ne suppose leur écrire. Ils m'ont aimé et aidé par vous et pour l'amour de vous, mon papa et ma maman, et c'est par vous que je les assure qu'après vous je n'aime personne autant qu'eux. Dites la même chose à ce M. de Mairan qui n'a jamais tort et à qui, cependant, tout le monde pardonne sa raison. Et puis MM. de Ste-Palaye, Falconet, l'abbé, le vieux ami, le petit abbé, etc., etc., toute la *Paroisse*.

Le livre de M. de Ste-Palaye ne sera pas oublié. Je l'attends de jour en jour.

Vous trouverés, ci-joint, la lettre de change endossée à votre ordre.

J'ay reçu les 27,000 l. envoyés par M. Charron,

et on a payé les 6,000 florins. Je n'auray pas, si tôt, besoin d'argent.

J'écriray à Braun ce que vous me marqués au sujet de sa prétendue réclamation par la cour de Dresde, et je vous feray part de sa réponse. Je l'ayme de tout mon cœur et je crois qu'il m'aime un peu.

J'écris, par ce courrier, au duc de Duras, mais je ne luy parle, avec raison que de la perte qu'il a faite.

J'ai écrit, il y a quinze jours, aux deux frères, à Versailles, et à l'oncle de la rue Saint-Honoré, des lettres de politesse et de respect.

La fièvre tient toujours, quoy qu'avec quelques intervalles, quelquefois de quatre et cinq jours. La mélancolie est plus tenace encor et plus redoutable.

M. Howard, et tous les officiers qui sont icy, redoublent leurs politesses de jour en jour. Nous ne pouvons trop nous louer du militaire de ce païs-ci, et moy en mon particulier. C'est mieux que bien.

L'anglois n'avance pas. Je n'étudie plus du tout. Ma tête n'en est pas capable. Mes grandes jambes ne peuvent plus se remuer, non que l'on ne me permît d'aller me promener, on m'a même prévenu à ce sujet ; mais, mon cher papa, nous ne sommes point, icy, en Provence. Il y a un grand mois qu'il y gèle les matins, et les chemins sont aussi sales aussi impraticables qu'au mois de Février. Je ne sors de la maison, en plein midi, qu'enveloppé dans une large redingote, et fourré de deux à trois cami-

soles sous de gros habits d'hyver; encore, je n'ose prendre cette liberté que très-rarement, et une fois tous les cinq à six jours.

Adieu, mon cher papa. Adieu, ma chère maman Votre fils compte toujours sur votre amitié, comme sur toute la félicité de sa vie.

J'ay reçu plusieurs lettres de mon fidelle La Batie [1].

Adieu, mon papa; bonjour, mon adorable maman; conservés-vous. Quand est-ce que votre enfant pourra vous voir, vous embrasser et vous dire combien il a désiré cet heureux jour?

Post-scriptum : M. le chevalier Falckner et l'ambassadeur d'Hollande m'ont fait, l'un et l'autre, l'honneur de m'écrire icy et de m'offrir très-poliment leurs services; je les en ay remercié, sans avoir eu l'occasion de les employer. Quant à milord Chesterfield, il n'a pas donné signe de vie.

Je reçois, dans le moment, une lettre de l'aîné des frères de Versailles [2], à l'occasion des 27,000 l. qu'il m'a envoyé. Je luy mande aujourd'hui le foible état de ma santé, de même qu'à l'oncle des deux frères. Travaillés, avec eux, à mon retour, mon cher papa. Faites agir le petit duc, la petite *jolie tête*, les deux frères de St-Honoré, Ste-Palaye, Bachelier, Voltaire, etc,

Le chevalier d'Argens est donc aussi prisonier?

---

1 Le chevalier de la Bastie, lieutenant de la compagnie des Gardes de l'étendard, à Marseille.

2 Les frères d'Argenson.

Ayant capitulé comme capitaine de marine, ne pourrois-je pas être échangé plutost par la marine? Faites en parler à MM. de Maurepas, d'Argenson, etc., et écrire icy à M. le chevalier Falckner par M. de Voltaire. Ne pourroit-on pas en faire dire un mot, par M. de Puisieux [1], à milord Sandwish, à Breda? Vu l'état de ma santé, il y auroit bien de la dureté à me tenir icy.

Au même.

A Carlile, ce 19 octobre n. s. 1746.

Je reçois dans le moment, mon cher papa, votre lettre commencée le 20 septembre et finie le premier de ce mois. Je vais vous y répondre par articles.

Vous devés avoir reçu la lettre de change que vous me demandiés au sujet des 1,800 livres. Je l'ay incluse dans une de mes précédentes, envoyées à M. Charron par la voye de MM. les commissaires des échanges; je ne doute pas que vous ne l'ayiés reçue présentement.

Je vous ay mandé aussi avoir reçu l'argent qu'a eu la bonté de me faire envoyer M. le marquis d'Argenson, et dont j'avois le plus grand besoin.

Je vous ay répondu, aussi, plusieurs fois au sujet des lettres écrites en ma faveur. Celles à l'ambassadeur d'Hollande par M. Vanhoe, et à M. Fackner

---

1 Louis-Philoxène Brulart, marquis de Puisieulx, ministre des Affaires étrangères de 1747 à 1751.

par M. de Voltaire, m'ont valu deux complimens. Quant à milord Chesterfield, il n'a point donné signe de vie.

Je n'attends pas grand'chose, pour quelques mois, du voyage de M. Seigneur.

Je suis au désespoir de la mort du pauvre Parquet. Il m'avoit rendu service volontiers. C'étoit, au fond, un très-bon enfant; il paroissoit jouir d'une assés bonne santé. De quoy et comment est-il mort?

J'écris, par ce courrier, à mon père et au chevalier de la Batie au sujet de Gérard et de M^me^ de la Tour.

Je suis très-aise que l'aîné des deux frères paroisse bien disposé en ma faveur. Il m'a écrit dernièrement, et je sçais un gré infini à mes amis qui veulent bien luy parler de moy de tems en tems, mais je suis bien étonné qu'il n'ait reçu qu'une de mes lettres, luy en ayant écrit cinq par les mêmes voyes que j'ay écrit à tous ceux qui ont reçu celles qui leur étoient adressées : cependant, elles ne contenoient rien qui ait pu les faire supprimer.

A l'égard du cadet, sa froideur me déplaît et m'étonne encor plus : car j'ay fait ce que j'ay pu pour mériter sa bienveillance en me chargeant, icy, au défaut d'autre, de l'état des payements, listes et autres détails qui ne me regardoient pas et qui, peut-être même, ne me séyoient pas. Mais j'ay crû qu'il falloit être utile en tout sens, autant qu'on le pouvoit sans manquer de prudence et de probité.

J'envois, par ce courrier un état entier de ce qui

a été reçu et payé pendant six mois, c'est-à-dire depuis la bataille de Culloden jusqu'à ce jour. Ma foible santé me détermine à me décharger, pour l'avenir, de cette besogne, à moins que je ne sçache expressément que l'homme en question est bien aise que je continue. Je vous prie de lui faire dire, ou par le duc de Duras, ou par Mme de Séchelles, que je souhaite de sçavoir s'il est content de ce que je fais icy, vu que, n'ayant appris ny directement, ny indirectement, s'il approuvoit ou désapprouvoit la forme dans laquelle j'ay pris sur moy de payer les officiers et soldats depuis la bataille de Culloden, je ne sçais ce que je dois faire pour l'avenir.

Je pense que, si le marquis d'Hérouville[1] se trouve à Paris ou en est à portée, lorsque vous recevrez cette lettre, il voudra bien parler luy-même : il le pourroit faire avec plus de succès qu'un autre, ayant du crédit, encore plus de mérite, et quelque amitié pour moy. Les d'Argentaux pourroient l'en prier. *Attention et réponse* sur cet article qui m'intéresse infiniment.

J'écris encor, par ce courrier, au cher Président et à M. de Voltaire. Quand à la *jolie tête* et aux deux frères de la rue Saint-Honoré, vous sçavés bien qu'après mon papa, ma maman et le cher Président, je les aime et les dois aimer, plus que tous autres, avec toute la vivacité d'un provençal reconnoissant et qui a des yeux! Dites-le leur tous

---

1 Jacques-Antoine Ricouard, marquis d'Herouville, lieutenant général.

les jours, mon cher papa, et mille choses à Mme la la Présidente dont le souvenir m'honore trop. Comment se porte-elle? Si la raison et la douceur donnoient de la santé, elle seroit la femme de Paris la mieux portante.

Je feray remettre le louis au sieur Charles Obrian dont vous me parlés : il est icy.

Ma santé est toujours bien foible. Cependant, depuis six jours que je prends d'une opiate fort renommée en Provence et que j'ay fait composer, icy, sur une recette que m'a envoyée mon père, je n'ay eu qu'un seul accès, hier soir, encore fut-il très-petit. Il me semble, même, que je suis moins foible, moins triste, et que je trouve un peu moins mauvais ce que je mange.

M. Howard ne nous comande point, mais il est toujours icy. Nous ne pouvons trop nous louer de ses politesses, de même que de celles du brigadier Flemming, gouverneur de la place, qui, surtout depuis l'arrivée de M. Howard, a, pour nous tous, et pour moy en particulier, mille bontés.

J'écriray incessamment à M. de Séchelles [1]. Je joins icy une lettre de change qui sera payée à vue. Quand vous en aurés reçu l'argent, vous aurés la bonté de le faire remettre à Mlle Caterine Stapleton, nièce germaine du brigadier de ce nom qui comandoit icy les Irlandois et qui a été tué à Culloden. Il luy faut seulement quarante-deux louis; vous garderés les huit autres. Elle est dans je ne sçais

1 M. de Seychelles, intendant des armées de France.

quel couvent, mais vous le sçaurés aisément par quelque Irlandois ou Anglois. Vous aurés aussi la bonté de luy faire faire un reçu dans la forme mise au bas de la lettre cy-jointe

Adieu, mon cher papa ; bonjour, ma chère maman. Conservés-vous et souvenés-vous un peu de l'enfant des Filles-Saint-Thomas [1] dont vous êtes la véritable mère, qui vous aime et vous aimera comme telle tant qu'il vivra, à Paris, à Carlile, et au bout du monde. Bonjour, mon papa. Bonjour, MM. de Mairan, Falconet, l'abbé, les deux Présidens, les deux frères, la *jolie tête* les petites filles et les petits fils, tous les abbés, tous les amis, toute la *Paroisse*. Quant est-ce que ce pauvre d'Eguilles vous verra tous, vous embrassera, vous remercîra de votre souvenir et de vos bontés? Bonjour, M. de Sainte-Palaye.

Vous aurés la bonté de faire tenir à l'abbé les huit louis restans des cinquante. Je luy écris de me les employer en huile, etc. Il est, je crois, à Aix.

Au même.

Carlile, ce 22/11 novembre 1746.

Jamais quinze jours ne se sont passés sans que je vous aye écrit, mon cher papa, et voilà trois fois que je reçois des nouvelles de notre cher Charron,

---

1 M^lles^ Doublet et Bachaumont habitaient un hôtel dépendant du monastère des religieuses de Saint-Thomas d'Aquin, situé rue Neuve-Saint-Augustin, près la place actuelle de la Bourse.

sans recevoir des vôtres. Il me marque, cependant, que vous vous plaignés de ma paresse. En vérité, mon cher papa, je vous ay écrit au moins une fois plus de lettres que je n'en ay reçu de vous. Je suis en peine de la santé de ma chère maman, de la vôtre, de celle de M^me^ Duret, et je vous assure que personne ne vous a jamais aimé tous comme je vous aime.

J'ay appris, par mon père et par M. Charron, que le premier a été dangereusement malade : cette nouvelle m'a sensiblement affligé, car, quoy qu'absent depuis assés longtems de Provence, et n'ayant pas à m'extasier des façons de mes parens, je les aime toujours en Provençal, c'est-à-dire excessivement, et surtout mon père que j'ay toujours aimé par son fond de bonté, qui est mon père, et que l'éloignement et la mélancolie me rendent encor plus cher, dans ce moment.

Notre ami Charron me mande qn'on travaille à mon retour ; je souhaite qu'on y réussisse : Charron y peut beaucoup, et par M. de Maurepas, et par luy-même, car, quoy que pris sur terre, *étant capitaine de marine, et ayant capitulé comme tel*, je pense que je puis être *échangé par la marine.*

Au reste, milord Chesterfield, qui étoit en Irlande, se trouve aujourd'huy à Londres, et vient d'être nommé secrétaire d'État. M. le duc de Duras ne pourroit-t-il pas s'intéresser encor pour moy auprès de luy, à l'occasion dudit échange, si on le jugeoit convenable ? N'y auroit-il pas aussi, parmi messieurs les Anglois retenus en France, *quelqu'un*

que la cour de Londres seroit bien aise de recevoir avant les autres, et avec qui on pourroit m'échanger?

Tentés tous ces divers moyens, mon cher papa. Voyés avec M. Charron. Consultés, avec les deux neveux, le Président et le bon Ste-Palaye, ce qu'il y aura à faire, et marqués-moy si vous voyés quelque jour à réussir, et si je dois, de mon côté, faire agir dans ce païs-cy.

Ne pourriez-vous pas intéresser le ministère prussien à solliciter pour moy à la cour de Londres, surtout par la voye de la reine douarière de Prusse qui est sœur du roy d'Angleterre, et qui protége et aime particulièrement mon frère, le chambellan du Roy son fils?

Enfin, s'il n'y a rien à faire, je prendray patience. Je suis absolument quitte de ma fièvre, mais non de ma mélancolie. Je suis très-foible. Il est nuit à trois heures; un froid épouvantable; tout le monde triste. Je suis obligé, pour ne point rechuter, de garder constamment le coin de mon feu: point d'amis, point de petite, point de société d'aucune espèce; hors d'état de pouvoir étudier, écrire, n'y m'appliquer à quoy que ce soit. Jugés s'il est possible, dans cette situation, de n'être pas rongé d'ennuy.

Au reste, le *militaire* qui est icy continue à avoir, pour nous, toutes sortes d'attentions, et messieurs les commissaires ont toujours la bonté de recevoir mes lettres et de me faire tenir exactement celles qu'on m'écrit. Le plaisir qu'ils me procurent, par

là, de recevoir des nouvelles de mes parens et amis, est ma seule et douce consolation.

Je n'écris point aux neveux, à M. de Ste-Palaye, au Président, ny même à ma maman. Mes lettres à mon papa sont pour luy et pour ma maman, d'abord, et puis pour ces quatre bonnes gens qui nourrissent leur âme du plaisir d'obliger, et qui méritent d'être adorés par les bons cœurs.

Mille choses aussi à MM. de Mairan, Falconet, sur l'amitié desquels j'ay toujours également compté, l'abbé, le peti, tous les Voisenons, Montesquious, Bayle, Matha, de Mirabeau, de Lêtre, l'abbé Prévost, etc. Mille respects à M. le président Duret et à madame la Présidente.

Bon jour, ma chère maman. Quand vous reverray-je ? Hélas, ce sera peut-être bien tard ! Bon jour, ma véritable mère à qui je dois tout. Conservés-vous et souvenés-vous de votre fils. Bon jour, mon cher papa, bonjour.

M. Geoghegan, capitaine au régiment de Lalli, ira vous voir. Il avoit été icy avec moy, l'année passée. Il a été prisonier à Londres, longtems. De tous ces messieurs, c'est celuy qui a certainement le plus de mérite et à qui je dois le plus d'amitié. Je vous prie de le recommander aux deux neveux et de l'obliger en toutes choses.

Vous ne me parlés point de la *jolie tête*. Est-ce qu'elle ne travaille pas aussi pour moy, avec le mari et le frère ? Dites-luy que je me recommande noméement à son souvenir, à ses bontés et à ses soins.

L'oncle m'aime-t-il un peu ? Son jeune ami m'a-t-il nui ou servi ? Les deux frères de Versailles sont-ils contents de votre pupille ? Réponse sur tout cela, mon cher papa, et mille complimens au vieux ami, dont vous ne me parlés jamais. Comment se porte-t-il ?

Au même.

A Carlile, ce 28/17 novembre 1716.

Je reçois, dans le moment, mon cher papa, votre lettre du 6 courant, qui m'est parvenue par M. Carpentier, ministre du roy des Deux-Siciles, et non par MM. les commissaires des échanges, comme à l'ordinaire. Je n'ay point reçu celle que le divin Président m'a écrit par le canal de l'ambassadeur d'Hollande, ny aucune de celles de ma maman, ny, selon les apparences, une partie de celles que vous et d'autres m'ont écrit ; mais c'est là une chose inévitable, vu les temps et les lieux.

Je suis ravi des bontés que vous me dites que mes amis ont pour moy, du bien qu'en disent les uns, et de celuy que tâchent de me faire les autres. Je mérite peu tant de bonheur par mes qualités ; j'en suis un peu plus digne par ma bonne volonté et ma reconnoissance, mais surtout pour mon papa et ma maman qui me sont plus chers que moy-même.

Comment remercier assés les frères de la rue St-Honoré et le Ste-Palaye, et mon pauvre ami Charron, etc. etc. ? C'est en les aimant bien, mon cher papa ; ainsi fais-je, et voilà mon principal, et,

peut-être, mon seul plaisir, dans ce païs-cy : se souvenir de ses amis, penser qu'on est aimé et que ces amis sont des hommes en tout sens, voilà tout ce qui peut consoler du malheur d'être séparé d'eux tous, depuis longtemps.

L'homme à qui m'avoit recomandé M. de Voltaire n'a point répondu à ma dernière lettre, et je ne luy récrirai pas jusqu'à ce que je croye pouvoir le prier de s'employer pour moy sans déplaire à ses maîtres, ce qui est une chose qu'on ne doit jamais attendre ny demander des gens en place.

M. le duc de Duras ne m'a jamais écrit. Je le luy pardonne, pourvu que ce ne soit pas par indifférence, car je fais plus de cas de son cœur que de son rang, et de son amitié que de son crédit, quel qu'il puisse être *et nunc et semper.*

Je n'ay pas jugé convenable d'écrire à M. de Maurepas, au sujet de mon échange, jusqu'à ce que j'eusse reçu des réponses de Charron.

J'ay écrit deux fois à M. de Séchelles, une d'Inverness, et l'autre de Carlile. Je voudrois bien sçavoir s'il a reçu mes lettres ; j'ay lieu de croire que non. Faites-le luy demander, je vous prie, et que je compte toujours avec le même plaisir, le même orgueil et la même assurance sur les bontés de l'homme de l'Europe le plus aimable, le plus véritablement grand, et le plus respecté. Vous sçavés que j'ai toujours pensé et dit que, cet homme, c'étoit luy.

J'aurois bien voulu être avec vous à l'Opéra, mon cher papa, pour plus d'une raison.

Cette lettre vous est adressée par le canal de M. Carpentier qui, j'espère, voudra bien avoir la bonté de vous la faire passer, ce qui n'empêchera pas que je ne vous écrive, dans quelques jours, par MM. les commissaires, à qui je prends la liberté d'envoyer, de temps en temps, mon paquet général. Ils sont toujours extrêmement polis et obligeants, de même que tout le militaire qui est icy, de qui, en vérité, nous ne sçaurions trop nous louer.

Adieu, mon cher papa, aimés-moy toujours un peu. Bonjour, ma chère maman.

Je suis assés content d'Alexandre [1].

Dans ma prochaine lettre, je vous parleray au sujet de mes fonds et je vous rendray compte des lettres que j'auray écrit à ce sujet.

Je n'auray point besoin de votre bourse, mon cher papa. Vous sçavés que je suis accoutumé à la regarder comme celle de mon vray père; mais je n'en ay pas besoin, maintenant.

Cette lettre-cy est double ; une va pour MM. les commissaires de l'échange, et l'autre pour M. Carpentier, ministre du roy des Deux-Siciles.

Milord Chesterfield vient d'être fait secrétaire d'Etat; il est à Londres, avec tout le crédit possible, et autant en état de m'y être utile qu'il l'étoit peu lorsqu'il se trouvoit en Irlande où il reçut les lettres de son parent et ami le duc de Duras. Il faut donc, mon cher papa, qu'avec votre cœur ordinaire, vous pressiés M. le duc, s'il m'aime encor un peu,

1 Valet du marquis.

de le faire paroître par la façon dont il me recomendera dans les nouvelles lettres que je luy demande. Elles doivent porter principalement à obtenir mon échange particulier avec quelque prisonier anglois que l'on aura envie de reavoir en Angleterre, avant l'échange général.

Il n'est pas hors de propos de vous prévenir, à ce sujet, sur quatre choses :

Premièrement: que M. le général Dalzel, colonel d'un régiment anglois, se flatte d'obtenir, de la cour de Londres, l'échange particulier d'un officier françois avec M. Lucas, lieutenant-colonel de son régiment, prisonier de guerre en France, et qu'il faudroit, par conséquent, voir ce M. Lucas, ou luy faire parler, pour se concerter avec luy.

Secondement : qu'étant, sur l'état des prisoniers, comme capitaine de marine, et que ce grade donnant commission de colonel par terre, je puis être échangé et par la mer, et par la terre, et sur le pied de colonel, et sur celuy de capitaine, ce qui rend l'échange plus facile.

Troisièmement : que ce M. Lucas ayant des parens à Londres, et le général Dalzel s'y trouvant, il faut craindre qu'ils ne prissent quelqu'arrangement avec quelqu'un de ceux de nos officiers qui se trouvent dans la même ville, et que, faisant agir en France, de leur côté, ils n'obtinssent leur échange avant le mien, faute que mes amis fussent instruits, et prissent des précautions aux bureaux des ministres, pour qu'à la première occasion d'échange, on ne m'oublie pas, faute d'être avertis.

Quatrièmement : qu'il ne faut rien faire, non-seulement sans consulter les ministres sous l'autorité desquels se pourroit faire mon échange, mais encore les autres, notamment l'aîné des deux frères, et l'oncle de la rue St-Honoré.

Notés bien que je suis et seray toujours bien résolu à ne rien tenter icy, et ailleurs, que sous les auspices et le bon plaisir de ce dernier. Les deux neveux sont de bonnes gens qui ne m'oublieront pas, et vous ferés agir vos autres amis, chacun auprès de qui il sera expédient.

Je vous prie d'adresser la lettre de M. le duc de Duras pour milord Chesterfield à *M. Carpentier, ministre du roy des Deux-Siciles, à Londres.* Il est prévenu. Il veut bien la présenter luy-même, et ses sollicitations, jointes au reste, faciliteront le succès et augmenteront le nombre des obligations que je luy ay déjà. Vous nous informerés par quelle voye la plus courte et la plus sûre votre lettre à M. Carpentier pourra luy parvenir. M. l'ambassadeur d'Hollande en France pourroit, peut-être, vous y servir.

Je n'ay eu aucune nouvelle de la lettre que vous dites que M. de Ménières luy a donné, et qui auroit dû m'être envoyée de Londres par son confrère dans cette ville.

Bonjour, ma chère maman. Quand vous reverrai-je ? L'envie que j'en ay augmente tous les jours, et jamais on ne s'est tant ennuyé. O, quand souperai-je vis à-vis de mon papa, à côté de ma maman, où je suis si libre, si content, si heureux, où je jouis de

toute leur amitié ; où mes yeux les voyent, quand mon cœur les aime, en vérité, plus que le reste des hommes ensemble ?

Bonjour, mon cher papa. Bonjour, bon Président ; bien des respects à Mme la Présidente et à M. votre père. Bonjour, tous les abbés, la *jolie tête* et les deux frères ; un bonjour pour vous trois en particulier. MM. de Mairan, le docteur, Sainte-Palaye, Nicolaï, Matha, Mirabeau, les neveux et nièces : bonjour, trop heureuses gens qui vous voyés, qui pensés, qui raisonnés, qui vivés, enfin qui, une fois le jour, pouvés aller à la *Paroisse* de ma chère maman, dont je suis si loin et depuis si longtemps, parmi de fort honêtes gens, à la vérité, mais, mon cher papa, hélas ! Dieu vous garde des plaisirs du Cumberland au mois de décembre !

Le 3, 1746, à Carlile.

Au même

A Carlile, ce 5 janvier, nouv. stile 1747.

Je reçus hier, mon cher papa, dans un même paquet, vos deux lettres du 13 et du 16, auxquelles je vais répondre par articles.

J'ay beaucoup entendu parler du fameux mur qui séparoit l'Angleterre de l'Ecosse et qu'Adrien fit construire ; il alloit d'une mer à l'autre et passoit près de Carlile, mais il n'en reste aucun vestige.

Quant à mon journal, je ne l'ay pas même com-

mencé : je me suis si bien trouvé de ne pas me charger de papier dans mes voyages, que je suis bien résolu à ne rien écrire que quand je seray tranquile au coin de mon feu, à Paris ou en Provence. J'ay bonne mémoire, et, d'ailleurs, depuis ma prison, je n'ay rien vu ny rien ouï qui méritât d'être écrit.

Ce bon docteur est toujours aussi attentif à faire tout ce qu'il peut pour ses amis. J'ose dire qu'il en a peu dont le cœur luy soit aussi tendrement acquis que le mien.

Les sollicitations du prince Charles et de M. de Puisieux seroient d'un grand poids, si le congrès se continuoit. Mais, hélas ! je vois, par les nouvelles publiques, qu'il n'en sera bientost plus question. M. Roulier [1] auroit encore plus intéressé M. de Puisieux.

Enfin, je ne négligeray pas la voye de Berlin ; j'écriray demain à M. le marquis de Valori et à mon frère le chambellan. Je feray agir, d'un autre côté, auprès de milord Chesterfield, par l'ambassadeur de Russie que j'avois beaucoup connu en Allemagne et qui, m'ayant sçu icy, m'a prévenu et m'a offert ses services de Londres avec toute l'apparence de beaucoup d'amitié et de sincérité.

Les lettres de M^me^ de Montconseil et du duc de Duras audit lord Chesterfield pousseront à la boule. Quant à l'homme à qui M. de Voltaire m'a

---

1 M. Rouillé, conseiller d'État, commissaire du Roi à la compagnie des Indes.

recommandé, il n'arrive pas à répondre, et je n'aime pas à écrire à qui ne répond pas.

Vous me parlés de papiers barbouillés : ce sont apparemment les états de compte de l'argent que j'ay reçeu pour les prisonniers français. Je suis fâché de ne pas mieux peindre, et je n'ay ny la petitesse ny la patience de recopier, pour qu'un commis ne voye pas quelques taches d'encre et quelques ratures. De plus, mon prêtre qui me servoit de secrétaire est mort en Ecosse, et je n'ay personne icy à qui je puisse faire écrire deux mots en françois. Vous me marqués que c'est à ce commis, et point au ministre, que M. le marquis d'Hérouville répondit ce que vous dites m'avoir écrit dans votre précédente lettre ; mais, cette précédente lettre, je ne l'ay pas reçue, mon cher papa : ainsy, je ne sçais ce que répondit le marquis d'Hérouville, et je voudrois le sçavoir. Dites-luy que je suis plus flatté de son souvenir et de son amitié que de tous les services qu'il voudroit et pourroit me rendre, et cela est vray. Vous trouverés, cy-joint, une lettre pour luy.

Vous en trouverés aussi une pour les deux frères et la *jolie tête*, une pour le cher Président, une pour M. Salé, [1] que je prie M. l'abbé de Voisenon de luy remettre : luy, M. son frère et M^me^ de Voisenon sont toujours censés à la tête de la ***Paroisse***, avec l'abbé Legendre, et M. et M^me^ de Montesquiou.

---

1 Jacques Antoine Sallé, jurisconsulte, auteur de l'*Esprit des ordonnances de Louis XV* etc.

J'écris, par ce courrier, à ma chère maman ; j'ay pleuré en lisant sa lettre, d'attendrissement et de colère d'être à trois cents lieues d'elle.

Je ne vous dis rien de la pauvre M^me^ Duret ; je la plains autant que je l'estime. Sa sœur et son fils souffrent, sans doute, la moitié de ses maux.

J'écris aussi au duc du Duras, à M. le cardinal de Tansin, à M.M. d'Argenson et à M. de Maurepas. Comme ce ne sont que des lettres de bonne année, je les adresse au ministre du roy des Deux-Siciles qui les leur fera tenir par la poste. Je n'ay pas osé les mettre toutes dans le paquet de MM. les commissaires pour l'échange à Londres, de peur qu'il ne fût trop gros. Au reste, ils ne se lassent point d'être polis, et mes lettres vont et viennent, par leur moyen, avec exactitude et expédition. C'est à leur bonne façon de penser et à leur liaison avec notre cher Charron, que je dois le plaisir de m'entretenir assés régulièrement avec mon cher papa. Vu les lieux et les situations, je mets, dans ma lettre à notre ami, celle que j'écris à M. de Séchelle : c'est la quatrième.

Au reste, par la lettre que M. le marquis d'Argenson eut la bonté de m'écrire, quand M. Charron m'envoya les 27000 l. qui m'étoient dues, je me trouvois payé seulement jusqu'au 1^er^ de juin, de sorte qu'il m'a été dû, le dernier jour de l'an, sept mois entiers de mes appointements. De plus, je devois être payé argent fort, et on m'a payé argent bas : l'oncle, l'aîné des frères et M. le Dran me l'ont promis et dit de leur propre bouche ; il m'est

donc dû, outre les sept mois, le surplus de l'argent bas, pour quinze mois. Tout cela ne laisse pas de faire une somme assés considérable. En vertu de ma procuration, avec une lettre cy-jointe pour M. le Dran, la sollicitation des neveux auprès de l'oncle, et du Président auprès de l'aîné des deux frères, je suis sûr que vous pourrés retirer le tout, sans que j'aille tourmenter le ministre par des détails, et luy écrire tout cecy.

Quand vous aurés reçu cet argent, mon cher papa, vous aurés la bonté d'envoyer à ma sœur, la baronne de la Garde, mille écus pour Gérard etc. Vous garderés cinquante louis à mes ordres, pour les choses que je pourrois avoir envie de faire venir de France. Ensuite, vous payerés ce que ma maman aura fourni à madame de la Tour, et vous garderés le reste, mon cher papa, à-compte de ce que je vous dois. Je fais icy, maintenant, assés peu de dépense, de sorte qu'avec le peu d'argent comptant que j'ay encor, et mes apointements courants, j'en auray tout autant qu'il m'en faudra.

Vous sentés bien, mon cher papa, que je ne songerois pas à vous payer, si j'avois besoin de cet argent, puisque je suis accoutumé à avoir recours à vous dans toutes les occasions, et que j'ay plus disposé de votre bourse que je n'aurois fait de celle de mon père. Ainsi, mon cher papa, prenés cet argent. Vous devés être persuadé que, s'il arrivoit

1 L'une des deux sœurs du marquis d'Eguilles avait épousé Charles Joseph Paul de Thomas de Ste-Marguerite, baron de la Garde.

quelque accident inopiné qui m'en fît manquer, je tirerois sur vous, sans hésiter.

Je vous prie d'acquiter aussi ce que je pourrois devoir à M. Charron.

Il est vray que j'ay prêté, icy, quelques petites sommes à des officiers dont les uns sont morts et dont les autres ne me payeront, peut-être, jamais. Mais, mon cher papa, parce qu'un homme ne peut pas me payer, a-t-il moins besoin de moy ? Et vous sied-t-il, à vous, de trouver à redire qu'on soit plus compatissant que prudent ? *Miser miseris succurrere disce.*

Je donnay à M. Stack, capitaine dans Lalli, chargé du détail de nos cadets et soldats, le louis que vous m'avés chargé de faire remettre à M. O'Brian ; il me l'a rendu. Il n'y a icy personne de l'âge, du nom de baptême et du rang que vous me dites, qui s'appelle O'Brian. Il n'y en a même jamais eu dans le régiment du Royal Ecossois, le 3eme escadron de Fitjames, et les quatre piquets de Lally, Dilon, Rothe et Bervick, qui sont les seuls prisonniers de ces côtés-cy. Il faut qu'il soit parmi ceux qui sont détenus à Ulm, à Yorck, à Berwick et à Londres, parmi lesquels je ne connois aucun officier et n'ay aucune correspondance. J'écris à M. Carpentier, chargé de les payer, de s'en informer.

Vous feray-je un compliment de bonne année ? Non, mon cher papa : tous les temps, tous les jours sont égaux entre nous ; je vous aime toujours plus que tout le reste des hommes et vous souhaite toujours plus de bonneur qu'à moy-même.

Au même

Ce 18 Janvier nouv. st.

Une vilaine fièvre, qui me prit avec une violence étonante, le 6 de ce mois, m'a fait oublier de faire partir mes lettres.

Ma maladie a été plus vive qu'opiniâtre ; je n'ay gardé le lit que six jours, et n'ay eu la fièvre que cinq. Elle étoit continue, et point de l'espèce de celle que j'avois eu en arrivant icy. Je crois, entre nous, que j'en étois redevable à quelques bouteilles de vin que la compagnie et l'exemple m'avoient fait boire de trop, car boire et puis boire, et puis encore boire, c'est icy, mon cher papa, le grand, le général, et, peut-être, le seul plaisir des gens avec qui il me faut vivre, qui, pourtant, sont assés raisonables pour des campagnards, et qui trouveroient assés de ressources dans leurs esprits, s'ils n'en trouvoient pas tant dans leurs estomacs.

Enfin, je seray, à l'avenir, plus sage qu'eux, puisque je suis plus foible, et qu'il vaut mieux souffrir un peu d'ennuy que d'être malade.

Je vous envoye une lettre de change du chevalier Macdonell, de 40 louis, que je vous prie de faire tenir à ma sœur la barone de la Garde, dès que vous les aurés reçu.

Enfin, votre lettre, où vous me parliés de ce qu'avoit répondu M. d'Hérouville au commis du cadet des frères, m'a été envoyée, quinze jours après celle que vous m'aviez écrit quinze jours plus tost.

L'ambassadeur de Russie me mande que notre échange est résolu. Votre lettre du 22 décembre, que j'ay aussi reçu, s'accorde avec cela, et milord Clarck en a écrit icy une du 23 qui est encor plus positive.

Jugés de ma joye, mon cher papa, mais jugés aussi de la crainte que j'ay qu'il ne survienne encor quelque anicroche, comme le commis de M. Carpentier a mandé à un de nos officiers qu'il y avoit apparence que cela arriveroit.

Quand vous reverray-je, mon cher papa? Et ma pauvre Provence, mon pauvre païs? Je suis bien fâché de ce que j'en lis, chaque jour, dans les nouvelles.

Rendés-moy le service de me faire rappeller dans le souvenir du jeune ami de l'oncle, dans la forme convenable, le plus souvent et le plus fortement qu'il sera possible. Je suis fâché de la mort de son vieux ami; il avoit cependant plus de vertus que de talents et, avec de l'esprit et du sçavoir, c'étoit, entre nous, un homme sans génie, et peu fait pour des choses où il en falloit beaucoup.

Ce 9.

J'ay retranché la lettre pour M. Sallé, qui est inutile aujourd'huy.

J'apprends, dans le moment, que M. le chevalier du Crenay, capitaine de vaisseau, a été échangé contre un lieutenant-colonel anglais et est parti pour la France, il y a trois semaines. On appelle cela être heureux : c'est sans doute madame la

comtesse de Thoulouse, qui est son amie, qui luy a obtenu cette grâce, et en si peu de temps.

Bonjour, ma chère maman ; j'ay, enfin, quelque espérance de vous revoir bientôt ! Quelle joye, s'il ne survient point quelqu'anicroche !

Ce 21 Janvier 1747.

J'apprends que le chevalier Albulnot, M. de Colbert, et un troisième prisonnier sont aussi partis de Londres, samedi, pour France. Quand sera-ce mon tour, mon cher papa ? Et quand vous embrasseray-je, et ma chère maman ?

Au même.

Bonjour, mon cher papa. Bonjour, ma chère maman. Je compte enfin de pouvoir vous embrasser dans deux mois, au plus tard : il y a toute apparence que nous nous approcherons des côtes de l'est, incessamment, pour nous embarquer. J'ay fait demander de passer par Londres, avec un ami ; je ne sçais si on me l'accordera. C'est l'ambassadeur de Russie, que j'avois connu à Berlin, qui m'a offert de le demander. Je vous manderay sa réponse quand je l'auray.

Je me porte assés bien, maintenant, et l'assurance d'un retour prochain va m'engraisser infailliblement.

J'écris, par ce courrier, une lettre de compliment à M. le marquis de Puisieux. Vous travaillerés, sans doute, pour moy, par le bon docteur que

j'embrasse de tout mon cœur et qui m'a toujours un peu aimé.

Mille tendres choses au cher Président, aux neveux, à la *jolie tête*, à Sainte-Palaye, à M. de Mairan, etc., etc., etc.

Bonjour, mon cher papa; bonjour, ma chère maman; je vous adore. Quel plaisir de vous revoir! Bonjour, bonjour mille fois. Bonjour mon vray père et ma véritable mère.

A Carlile, ce 2 Fév. no. st. 1747.

Au même.

Carlile, ce 19/8 Fév. 1747.

Je reçois, dans le moment, mon cher papa, votre lettre finie le 15 janvier, de sorte qu'elle ne m'a été rendue que trente-cinq jours après son départ. J'étois d'autant plus allarmé, depuis quelque temps, que celle que j'avois reçu auparavant étoit datée du 22 décembre et qu'il y avoit près de deux mois, par conséquent, que je n'avois point de vos nouvelles, ny de celles de ma chère maman. Jugés du plaisir que j'ay de vous sçavoir tous en bonne santé, moy, mon cher papa, qui vous aime l'un et l'autre, en vérité, plus que moy-même.

Il y a un mois et demi passé qu'on nous berce, icy, de la certitude d'un échange prochain, et très-prochain. Cependant, je ne vois point arriver d'ordre d'aucune des deux Cours, et je crains que ce *lambinage* ne dure encor, ou que le diable ne fasse

naître quelque nouvelle tracasserie qui nous renvoye aux calendes grecques.

J'ay fait ce que j'ay pu pour obtenir et de m'en retourner sur ma parole avant les autres, et de passer par Londres. J'y ay employé l'ambassadeur de Russie, le ministre des Deux-Siciles, tous les amis ou connoissances que je pouvois avoir dans ce païs-cy. Mais il n'y a rien eu à faire, et, après beaucoup de soins et d'espérance vaine, ces messieurs m'ont tous annoncé qu'il ne leur restoit qu'à me recommander à la patience, sotte vertu dont je fais usage malgré moy, depuis bien du temps.

Dieu veuille, mon cher papa, que tout cecy finisse bientôt! Ma santé n'est point absolument mauvaise, mais ma mélancolie et mon chagrin sont à leur comble. La situation de ma province et celle de mes affaires particulières, qui demanderoit si fort ma présence, me jettent dans des impatiences qui auroient dû me tuer.

Le marquis d'Hérouville m'a écrit la lettre la plus tendre, la plus amicale, et la plus digne de son bon cœur. Il m'assure que M. le marquis de Puysieulx a écrit, à mon sujet, à milord Sandwich, lequel a agi auprès de son Altesse royale M. le duc de Cumberland. La réponse de ce Prince a été vague, et, au fait, me voycy encor. Vous pouvés compter, mon cher papa, que j'y resteray avec les autres, que je feray la même route, et que je boiray le calice jusqu'à la lie. Ainsi, écrivés-moy toujours jusqu'à ce que vous me sçachiés arrivé en France.

J'ay besoin de cette consolation et du seul plaisir que je sois capable d'avoir icy.

J'ay écrit à M. de Puysieulx une lettre de félicitation. Je ne vous dis point combien je suis aise qu'il soit de vos amis; vous jugés aisément, mon cher papa, tout ce que j'en espère : il l'est aussi du marquis d'Hérouville qui me promet tous ses bons offices auprès de luy et qui compte qu'ils ne seront pas infructueux.

Je suis bien aise que l'abbé ait envoyé l'huyle; mais, s'il n'est pas encore parti, gardés-le jusqu'à ce que je vous mande de nouvelles adresses, attendu que deux de ceux pour qui elles étoient ne seront plus dans la Grande-Bretagne, incessamment. Envoyés seulement les barils destinés à MM. les commissaires de l'échange, à Londres, et gardés les autres.

Vous devés avoir reçu une nouvelle lettre de change de quarante louis, sur le chevalier de Bellabre, dont l'argent doit être remis à ma sœur la baronne de la Garde. Vous devés aussi avoir reçu une lettre où je vous priois de retirer mes apointemens dus, depuis le 1er juin jusqu'au 1er janvier, et de demander qu'on me payât en argent fort, ainsi qu'on me l'a promis, et qu'en conséquence on vous donnât ce qui me revient pour n'avoir été payé qu'argent foible depuis le 1er septembre jusqu'au 1er juin : cette opération peut se faire aujourd'huy, tout comme sous l'ancien ministère et je serois bien aise qu'elle se fît incessamment, afin de pouvoir envoyer à ma sœur ce que je vous ay marqué

dans mes précédentes, et payer à ma chère maman ce qu'elle a eu la bonté de fournir à Mme de la Tour. Vous prendrés ce qui restera, mon cher papa, en déduction de ce que je vous dois.

Je vous assure, de nouveau, que je n'ay point besoin d'argent, de deux mois, et, qu'ainsi, il est inutile que vous songiés à m'en envoyer, à moins que, dans un mois et demi, d'aujourd'huy, l'échange ne fût pas fait : alors, je vous prierais de retirer les trois mois qui me seroient dus depuis le 1er janvier, et de me les envoyer par lettres de change. Mais, si nous partons avant ce temps-là, j'ay autant qu'il me faut pour vivre et faire mon voyage, quand même je passerois par Londres. Je suis obligé d'épargner, icy, n'y ayant aucune occasion de beaucoup dépenser, et n'étant pas avec les autres officiers françois, qui sont à Penrith.

Au reste, il faut toujours que je me loue des politesses de tout ce qu'il y a, ici, d'hommes autour de moy, bourgeois et militaires, et notamment de celuy qui comande. Leurs bonnes façons sont réelles et continues, et je leur dois une vraye reconnoissance.

Mille et mille compliments au cher Président, à tous les siens, à la *jolie tête*, aux deux frères, au bon docteur, au sage M. de Mairan, aux cinq abbés, à MM. Baile, Matha, de Mirabelle; je n'oublie pas le chevalier de Valori, M. et Mme de Thiers [1], tous

1 Louis-Antoine Crozat, baron de Thiers, fils d'Antoine Crozat et de Marguerite Legendre, sœur de Mme Doublet.

les petits-fils et petites-filles, tous les parens, amis, serviteurs de ma chère et adorable maman que je comptais d'embrasser plustôt, et à l'amitié de laquelle je dois tout ce qui peut m'être arrivé, et m'arriver d'heureux.

Bonjour, ma chère maman; souvenés-vous toujours un peu de votre fils. Bonjour, mon cher papa. O que je vais vous dire de choses, et que je vais être *bien content!* Bonjour, mon papa, bonjour.

P. Scrip. — J'ay un plaisir à vous demander, mon cher papa; j'ay d'abord eu l'idée de m'adresser à M. Charron, mais, toute réflexion faite, j'ay cru qu'il seroit plus aisé de réussir par la voye de M. de Pondevelle, (1) attendu que la chose a quelque relation avec les *Classes*. Voycy le fait.

J'avois connu, icy, assés particulièrement, le ministre de l'Eglise presbitérienne : c'étoit un assés bon homme et qui, même, m'avoit rendu service. Il est mort, il y a un mois, et il a laissé sa veufve dans un assés pauvre état : cette infortunée n'avoit d'autre espérance que dans un fils d'un premier lit qui revenoit de la Virginie où il avoit fait une espèce de fortune. Elle apprend, dans le moment, qu'il a eu le malheur d'être pris par nos corsaires et que les voilà ruinés l'un et l'autre. Elle me fait pitié. J'ai passé chés elle, à sa prière; le seul service que je puis luy rendre est de tâcher de faire employer

(1) M. de Pont de Veyle, intendant général des *Classes du royaume*.

son fils dans le premier échange, afin qu'il soit plus tôt à même de retravailler et de gagner de quoy la secourir. M. de Pondevelle, ou M. Charron, ou M. Salé peuvent faire cela avec la plus grande facilité; il n'y a qu'à écrire un mot au commissaire chargé de l'échange sur les lieux. Voicy son adresse : *Fournès, tutman rumble facteur ou subrecuargo pour M. Gilpain*, marchand *à Whitehausen*. Il a été pris sur le vaisseau nommé en anglais *The happy return*, capitaine Tompson, en venant de la Virginie. Il a été conduit à Dinant en Bretagne, d'où il écrit à sa mère, et où il doit être encore, vraisemblablement.

Au même

Ce 1er mars.

Enfin, l'ordre de notre départ est arrivé ce matin, et nous nous rendrons à Barwick pour nous y embarquer tout de suite, dès que les vaisseaux de Cortel, qu'on y attend à chaque moment, y seront arrivés. Berwick est à vingt lieues d'icy, sur la côte de l'est, douze lieues au midi de Neucastle.

Brown, dont je reçois une lettre dans ce moment, est enfin sorti de prison : le pauvre garçon a été bien à plaindre, pendant un an entier. Au reste, il y a plus de dix mois que j'ay été fait prisonnier moy-même. Que d'ennuy, mon cher papa, pendant ces dix mois ! Et quelle joye d'être enfin assuré de vous revoir bientôt, vous, ma chère maman, tous les siens, mes parens, mon païs, etc. etc. Je suis

fou de joye ; de ma vie je n'ay été si content et n'ay eu, je crois, tant de raison de l'être.

Au même

A Carlile, ce 23 mars 1747.

Rien de nouveau pour notre départ. Voilà trois mois depuis qu'on nous berce d'un prompt retour, et nous sommes toujours icy. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, dans cette supposition, on nous croit en chemin, et on ne nous écrit plus. Au moins est-ce à cette seule raison que j'attribue votre silence, mon cher papa, et celuy de ma famille.

J'ay reçu deux lettres de Berlin, l'une du marquis de Valori, et l'autre de mon frère. Ils me mandent que le roy de Prusse a fait ordonner à son ministre à Londres, et prier celuy de Hollande de solliciter tous les deux mon retour, sur ma parole d'honneur. Cependant, je n'ay reçu aucune nouvelle de l'un ny de l'autre, quoy que mes lettres de Berlin soient assés vielles, et qu'ils ayent dû recevoir les leurs plusieurs jours auparavant. Je leur ay écrit ; apparemment, ils me répondront.

J'ay eu encor quelques accès de fièvre, mais peu violents. La mélancolie et l'impatience sont mes deux plus grands maux, que vos lettres soulagent quelquefois, mon cher papa, mais dont je ne puis guérir radicalement que par le plaisir de vous embrasser enfin et ma chère maman, dans votre divine patrie.

Que de plaisir j'auray à vous y remercier l'un et l'autre, à vous y dire tout ce que je sçauray, penseray et souhaiteray, et à y voir vos bons et sages amis les deux frères, MM. de Mairan, Ste-Palaye, le bon docteur, etc., etc., etc !

Toujours mille respects à la *jolie tête de ministre*, et, par elle, au marquis d'Hérouville etc.

Bonjour, ma chère maman; bonjour mon cher papa; bonjour mon bon Président; comment va madame Duret? Je m'intéresse à son sort autant qu'à celuy de ma propre mère; cela est ainsi, mon cher Président. J'espère que l'approche du beau temps la console et la soulagera.

Adieu, encore un coup, mon cher papa, et aimés toujours un peu votre fils.

d'Eguilles.

Le pauvre Brown vous fait, et à ma chère maman, mille et mille respectueux compliments.

N'oubliés pas M. le Dran, pour mon argent; pour peu que nous restions encore icy, je ne sçaurois m'en passer.

Au même.

En conséquence de ce que nous avions écrit à Berlin, mon cher papa, le roy de Prusse a fait demander, par son ministre à Londres et par celuy d'Hollande, que je pusse m'en retourner sur ma parole d'honneur. L'ambassadeur d'Hollande m'envoya, il y a cinq à six jours, un passeport de M. le duc de Neucastle, avec lequel je suis arrivé icy.

J'y trouve plusieurs bâtiments pour la Hollande, de sorte que, si le temps le permet, je quitteray la Grande-Bretagne dans trois à quatre jours. Je ne vous écriray plus qu'à mon arrivée en Hollande, que je compte de traverser dans sa longueur, et de voir avec autant de détail que pourra m'en permettre l'envie et la nécessiié d'arriver bientost en France. Mais, en ne dînant point, en dormant peu, en marchant beaucoup, et en osant être *multo interrogativo*, on voit bien des choses en peu de temps. Je verray, sans sortir de mon droit chemin, Amsterdam, Leyden, la Haye et Roterdam. Quand je seray à cette dernière ville, je verray ce que j'auray à faire ; je crois pourtant que je prendray une telle route que je puisse voir Namur et Mons, nouvelles conquêtes de notre maître, et que je n'ay jamais vu. Quel plaisir, mon cher papa, de vous embrasser enfin, après tant de longueurs, d'incertitudes, de contre-temps, etc!

Ma chère maman, comment vous exprimer ma joie? Je vous reverray donc vous souvenant toujours de votre fils qui vous doit tout, le passé, le présent et l'avenir. Oui, ma chère maman, votre amitié est, non-seulement en soy-même, la chose la plus flatteuse de ma vie, elle est encore la source de tout ce qui peut m'être arrivé et m'arriver d'utile et d'honorable. Mais, ma chère maman, je mérite un peu vos bontés par le plaisir que je sens à vous avoir tant d'obligations, et je crois que cette espèce de reconnoissance, due à peu de gens, vous plaist presque autant que les bonnes qualités qui

pourroient me manquer pour être digne de l'amitié constante et publique dont vous m'honorés. Ne croyés pas, ma chère maman, que j'aye voulu vous faire un compliment; rien n'est si simple et si vray que cecy.

Bonjour, ma chère maman, conservés votre santé pour le bonneur de vos amis et pour l'honneur de votre païs et de votre siècle.

Mon cher papa, tout ce qui est dit cy-dessus vous regarde aussi, sans en ôter une lettre; il n'est pas moins vray que je vous aime tous les deux plus que le reste du monde ensemble.

Adieu, divin Président; mille respects à toute notre famille, la *jolie tête de ministre*, les deux bons frères, ce bon docteur, MM. de Mairan, Ste Palaye, Baile, Matha, Mirabelle, les petits-fils, petites-filles, tous les abbés, le vieux ami, M. de Lêtre, M. Doublet surtout, s'il est à Paris,[1] enfin tous les amis, toute la *Paroisse* de ma chère maman. Il n'y en a aucun à qui je n'aye quelqu'obligation, et à qui je ne doive autant d'attachement qu'il est dû d'estime à quiconque mérite d'être l'ami de ma chère maman.

J'auray, enfin, le plaisir de vous revoir tous; je ne puis bien exprimer celuy que j'ay seulemeut à y penser. En vérité, mon papa, l'absence n'endurcit pas le cœur de ceux qui ne l'ont pas bien mauvais:

---

1 Louis-Antoine-François Doublet fils, ancien secrétaire des commandements et garde des sceaux de la reine douairière d'Espagne

croiriés-vous que je n'ay jamais tant aperçu ma sensibilité pour mes amis, parens, patrie, maître, etc., que par ma peine à soutenir la longueur de mon absence ?

Adieu, mon cher papa. Je vous embrasse un million de fois.

J'écris, par ce même courrier, à MM. de Puisieulx, d'Argenson, de Duras, d'Hérouville, et à M. le Cardinal.

A Newcastle sur le Tine, ce 5 avril/25 mars 1747.

Depuis ma lettre écrite, Brown m'avait trouvé, à Berwick, un petit vaisseau hollandois qui, pour 26 louis, se chargeoit de me mener en droiture en France, avec quatre domestiques que j'ay, et assés de livres, coffres, etc.

Notés que j'avois envoyé auparavant, à Berwick, Alexandre, un autre domestique, et tous mes balots, pour s'en revenir sur le vaisseau de Cortel avec Brown et les autres prisonniers, quand ils viendront, et m'épargner les inconvénients et la dépense de traîner tout cela avec moy à travers la Hollande. Mais, ayant changé de résolution, ce même vaisseau qui venoit me chercher icy de Berwick, amenoit tout icy : le vent contraire et la tempête, qui a été très-violente, l'ont emporté je ne sçais où, et je suis icy à l'attendre depuis trois jours, quoyqu'il n'eût dû mettre que 7 à 8 heures à faire sa route. On suppose, icy, ou qu'il est perdu, ou qu'il a relâché en Hollande, de sorte que ce qui peut m'arriver de moins mal-

heureux est de le voir revenir d'Hollande, je ne sçais quand.

Ce qui m'avoit déterminé à l'attendre icy et à ne pas m'aller embarquer à Berwick, c'étoit : 1° la difficulté d'y faire porter assés tost quelque bagage que j'avois encore icy, et d'y conduire ma chaise par un chemin affreux; 2° la considération que cecy étoit sur sa route. Enfin, dans l'incertitude de son sort, je suis aise de n'être pas dessus.

Ce 10 avril, à midi.

Ce 11 avril.

Le vaisseau arrive dans le moment, grâces à Dieu; ainsi voilà tout sauvé. Nous mettrons à la voile demain, si le temps le permet.

Au même.

Me voicy, enfin, hors de la Hollande, sain et sauf, mon cher papa, et ce n'est pas peu. J'ay cependant profité de l'occasion et j'ay vu dans ce païs-là presque toutes les villes et ce qu'elles ont de plus curieux.

Mon air dégingandé, un peu d'anglois et une grande cocarde orange, me fesoit prendre pour toute autre chose qu'un François; je n'ay désabusé personne, ny vu aucun magistrat, depuis la Haye jusques icy.

Aussi ay-je voyagé avec plus de tranquilité, de satisfaction et d'utilité que de Flessingue à la Haye.

Je me trouve icy [1] avec sept personnes [2] sur les bras, dans le cas de ne pouvoir arriver en France avec eux, avec l'argent qui me reste, de sorte que je compte de n'attendre point d'être à Mets pour m'en faire avancer.

Je m'adresseray, icy, à M. du Four, notre ministre, chés qui je dîne ce matin. Je le vis hier au soir. Il m'a paru avoir beaucoup de bon sens et de politesse, et de l'esprit.

Je n'écris point à M. le Cardinal, ny aux autres ministres, leur ayant écrit, il y a deux jours, de Cologne. Je prendray la poste demain ou après-demain avec une partie de mon monde, et je laisseray le reste, avec mes bagages, venir doucement après moy, par les coches et les carrosses. Je compte de trouver, à Mets, de vos nouvelles, en conséquence de ce que je vous ay mandé de la Haye.

Bonjour, mon cher papa; bonjour, ma chère maman; votre fils aura, enfin, le plaisir de vous revoir dans peu de jours. Mille compliments à toute la divine *Paroisse*.

Aimés-moy toujours un peu, mon cher papa.

A Coblents, ce 14 may 1747.

---

1 Débarqué à Flessingue le jour même de la révolte de cette ville, le marquis, après avoir été obligé de s'y cacher cinq jours sous peine d'être massacré par le peuple, était remonté jusqu'à la Haye, puis descendu à Coblentz par la Gueldre et par Clèves.

2 Quatre de ces personnes avaient combattu pour le prince Edouard; le marquis avait pu les ramener en les faisant passer pour sa suite.

Au même

A Mets, ce 16 may 1747.

Mon cher papa, je suis arrivé icy ce matin; je n'ay pris que 1,500 l. Je repars ce soir, et j'arriveray le plustôt que je pourray. Je laisse derrière moy tout mon monde, mon équipage et Alexandre pour en être le conducteur. Je ne mène, avec moy, qu'un jeune homme qui me sert de valet depuis huit mois, quoy qu'il soit de bien meilleure maison.

Je suis plus qu'au désespoir de ne pouvoir poster à Lunéville, mais mon chemin est par Verdun et Reims. J'alongerois de plus de 30 lieues, si je passois par le chemin de Lunéville qui est celuy d'Alsace, et non de Paris, en venant de Mets.

Si la crainte de manquer le Roy, à Paris, ne me forçoit pas d'aller par le plus court, je me détournerois volontiers pour voir M^me^ la princesse de Talmond [1], et suivre les vues du sage Sainte-Palaye, dont l'amitié me touche autant qu'elle me flatte. Je ne me souviens pas d'avoir été chargé de luy acheter d'autre livre que le dictionnaire étimologique de Junius; je l'ay acheté double.

Cent mille choses à ma chère et adorable maman, que j'embrasseray enfin dans quelques jours; aux deux frères, à la *jolie tête* etc., etc.

Le héros que vous appelés mon ami devroit avoir pour le sien l'univers entier et tous les souverains, s'ils étoient aussi dignes de régner que luy. Quand

1 Cousine de la reine de France.

à moy, petit particulier, je suis le plus respectueux, mais le plus constant de ses admirateurs, et l'honneur d'avoir acquis sa bienveillance me flattera toujours plus que les bienfaits dont il auroit pu me combler, si sa fortune eût égalé sa vertu.

Adieu, mon papa; la vôtre est aussi rare, aussi aimable, et vous êtes, en homme, aussi estimable et aussi unique que luy en Prince et en héros.

Bon jour, mon cher papa; je ne vous puis exprimer combien votre fils vous aime. Je feray tout ce que vous me marqués.

Au même. [1]

Lion, ce mercredi, à trois heures après-midi le 21 septembre 1747.

Je ne suis arrivé à Lion que le matin, mon cher papa, c'est-à-dire que le huitième jour de mon voyage. Ce n'est pas que je ne me sois levé bien matin et que je n'aye bien cheminé; mais c'est qu'arrivé à Dijon, je n'ay pu résister à l'envie de profiter de l'occasion de voir la Franche-Comté. J'ay donc été à Dôle, Besançon, etc., et je suis venu à Lion par des chemins de traverse qui m'ont mis à même de voir de fort beaux cantons que je n'aurois jamais vu, sans cette escapade : le diable

---

1 La fatalité qui semble s'être attachée à tous les pas du marquis, après son retour d'Ecosse, l'avait fait arriver à la Cour trop tard pour entretenir efficacement les ministres. Il resta quatre mois à Paris et prit ensuite le chemin de la Provence : c'est en route pour Aix qu'il écrit cette lettre.

rôti est roué, à ce qu'il dit, et je le crois. Heureusement pour luy, voilà nos courses en poste finies.

Je m'embarque, après-demain matin, avec la chaise, sur la diligence d'eau : je seray, samedi soir, à Avignon, et à Eguilles dimanche 24. J'en partiray, le 26, pour l'armée, et je ne pourray guères être de retour à Aix que le 3 ou le 4 d'octobre, moyennant quoy mon retour à Paris sera retardé de cinq à six jours, et je ne compte guères de pouvoir y être avant le 14 ou le 15. La chaise est en fort bon état.

Bon soir, mon cher papa ; bon soir, ma chère maman ; aimés toujours un peu votre fils qui vous adore et qui sait bien pourquoy. Mille choses à tout le monde, mais nommément au Président, à tous les d'Argentaux, à MM. de Mairan, Sainte-Palaye, et à ce bon docteur. Adieu, mon papa, ma chère maman, adieu.

Au même

Me voicy enfin arrivé, mon cher papa, après seize jours de voyage. J'ay eu tous les malheurs imaginables : m'étant embarqué sur le Rhône, vendredi dernier, comme je vous l'avois mandé, nous le trouvâmes si fort et si en apparence d'augmenter, que les patrons nous dirent naturellement qu'il y auroit du danger d'y naviguer au-dessous de l'Isère, de sorte qu'avec bien de la peine nous attrapâmes le rivage de Saint-Valier où nous passâmes près d'un jour. Comme l'eau ne diminuoit pas, je crai-

gnis que nous ne fussions obligés de séjourner encor longtemps ou de nous exposer, en partant trop tôt. Je pris donc le parti de laisser là le Rhône pour ce qu'il valoit, et de faire chemin par terre.

Mais à huit lieues de Saint-Valier, je trouvay l'Isère débordée, que je ne pus passer en batteau que vingt-quatre heures après; ensuite la Drôme, qui m'a retardé trente-six heures, et, à quatre heures de la Drôme, un mauvais torrent presque sans nom qui m'a arrêté vingt-quatre heures et que j'ay passé trop tôt, car nous pensâmes nous y noyer, quoyque secourus par douze hommes à qui j'avois donné dix écus pour traverser le torrent autour de ma chaise qui surnageat un moment, et qui auroit sans doute tourné, si elle n'avoit été soutenue, dans son équilibre, par les mains des hommes qui guéroient à côté et qui avoient de l'eau jusqu'à la poitrine.

Enfin, pour achever l'œuvre, je trouvay, à Villeneuve-lès-Avignons, le Rhône hors d'état d'être traversé de vingt-quatre heures, de sorte que j'ay resté huit jours à une route d'un et demi.

En arrivant icy, j'ay trouvé mon pauvre père vieilli à faire pitié, sans dents, maigre, courbé, presque méconnoissable. Cela m'a tout ému. Quant à ma mère, elle a rajeuni et m'a paru contente de ses commissions. Quant à M. le marquis [1], au lieu de songer à ses affaires, il a été courir la province avec les ducs de Wirtemberg qui ont passé deux

1 Le marquis d'Argens.

jours à Eguilles. Ils partirent, hier matin, pour le Languedoc, et mon frère pour une campagne où il sera trois jours.

Cependant, les affaires n'en souffriront guères : mon père m'a dit qu'il passeroit le contrat et feroit les cessions convenues quand et comme je voudrois, et il est convenu de faire céder, par mon frère, à Mme de la Tour, dans le même contrat, une pension viagère de 750 l. J'ai fait, ce matin, la minute du contrat que le notaire couchera sur son registre, tout de suite, et que mon frère n'aura qu'à signer à son retour. Ainsi, voilà une chose finie.

Je n'yray pas si vite pour ce qui me regarde. Mon père a négligé ou oublié de m'écrire qu'il y avoit icy à payer 2,000 l. pour le droit de bonet [1] qui appartient au corps du Parlement, et 500 l. pour ce qu'ils appellent icy la masse, qui est un fonds qu'ils font pour fournir aux courants de leurs affaires, quand ils en ont. J'ay donc donné, pour ce dernier droit, 500 l. qui me restoient encore de ce que vous m'avés prêté, et, quant aux 2,000 l., mon père avoit écrit, il y a quelques jours, à un de mes amis de Marseille qui luy manda hier qu'il me les prêteroit bien volontiers. Ainsi voilà une grande difficulté levée, et tout l'argent nécessaire trouvé. Je tireray sur vous, mon cher papa, une lettre de change de trois à quatre cents francs, pour m'en retourner, si je ne les trouve pas icy.

---

1 En considération de ses services, M. de Puisieux lui fit faire remise de ce droit de bonnet.

Mon père avoit encore manqué d'exactitude en me disant que je pourrois être reçu dans trois jours. Il en faut au moins sept à huit, à commencer du 1er octobre, jour de la rentrée du Parlement. Il me faudra, ce jour-là, prêter serment comme avocat. Le lendemain, il me faudra visiter tous les membres du Parlement, ensuite présenter requête, ensuite rester trois jours enfermé chés moy sans qu'il me soit permis de sortir, étant censé employer ce temps-là à étudier la loy qu'on me donnera. Ensuite, il faudra être reçu, recevoir les visites de tout le Parlement et de toute la ville, et employer deux ou trois jours à faire les miennes. Ce sont là des usages provinciaux dont on m'assure qu'il n'est pas possible de se dispenser. Or, la rentrée ne se fesant que lundi second octobre, à cause que le premier est un dimanche, je ne pourray partir d'Aix que le 9 ou le 10. J'iray de là à l'armée,[1] d'où je ne seray, peut-être, de retour à Aix que le 17 ou le 18, de sorte que je ne pourray guère arriver à Paris avant la fin du mois.

Cela me détermine à envoyer d'icy, à M. de Puysieulx, un mémoire concernant mes affaires; je le luy adresseray en droiture, mais je vous en enverray une copie, pour vous, avec une lettre pour M. de Montmartel, que je vous prieray de lui rendre, afin d'avoir occasion de luy parler de moy et de ma reconnoissance.

1 L'armée du maréchal de Belle-Isle, alors dans le comté de Nice, d'où elle observait les troupes autrichiennes qu'elle venait de refouler en Italie.

Je vous prie aussi, mon cher papa, de faire prévenir M. de Sejeans, premier commis de M. d'Argenson, avec qui je devois arrêter les comptes des prisoniers de guerre en Angleterre, que je seray à Paris à la fin d'octobre, au plus tard. Ils m'avoient renvoyé à leurs retours, le ministre et luy, et ils pourroient être étonnés de ne me point voir paroître, me croyant à Paris. Ce sont des animaux à qui je ne veux point écrire.

Au même.

N'avés-vous point vu M. de Puysieulx, mon cher papa ? Faites-luy dire quelque bien de moy, si cela se peut, par M. de Nestier [1] à qui j'offre mes respects très-humbles, et par notre bon docteur que j'embrasse de tout mon cœur. Il peut, surtout, parler beaucoup de ma reconnoissance, sans oublier de relever un peu mes services. Personne ne sçauroit faire cela mieux que luy en toutes façons : je connois sa façon de s'intéresser, je connois son cœur, je sçais comme il fera.

Je prie aussi M. de Mairan de ne pas oublier, dans l'occasion, quelqu'un dont il connoît les sentimens pour luy, et qui fait assés de cas de sa bienveillance pour la mériter un peu. Il pourroit me servir utilement auprès de l'abbé de la Ville. Je luy serois bien obligé, s'il ne trouvoit pas l'occasion de le voir, par hasard, d'aller le chercher *ex professo*.

---

1 Louis Cazeau de Nestier, écuyer ordinaire de la grande écurie.

Il faut, s'il est possible, que tout le monde pousse à la fois, afin que les forces réunies ayent plus d'effet.

Mon mémoire pour M. de Puisieulx partira lundi 1er octobre. Réglés vous là-dessus. Mon père écrira au Chancelier de parler à M. de Puysieulx en ma faveur. Le bon homme le fera, et cela ne gâtera rien. J'espère beaucoup de M. de Montmartel; mais il faut que mon divin Benest se joigne avec vous, et que vous l'alliés voir ensemble, pour l'échauffer. Je crois qu'il n'est pas insensible à la louange méritée et à la prière des gens tels que vous deux. Je pense, de plus, qu'il y aura plus d'adresse à faire solliciter vivement tous mes amis, pendant mon absence, qu'après mon retour. Il semblera que j'y ay moins de part, et qu'ils sont plus persuadés du bien qu'ils disent de moy, et que l'intérest qu'ils prennent en mes affaires est plus vif et plus sincère. Enfin, quand j'arriveray, si je ne trouve pas les grâces que je demande accordées, je trouveray au moins les choses préparées et le ministre prévenu.

Vous sentés bien que celuy sur qui je compte le plus, c'est le Cardinal : je luy écriray aussi lundi, et j'enverray au méchant neveu une copie de ma lettre afin qu'il soit mieux en état de dire et de faire pour le mieux.

Mille et mille choses au frère et à la *jolie tête*; il faut que, tous ensemble, vous fassiés réussir ce pauvre d'Eguilles qui vous aime bien tous.

Bonjour, ma chère maman; j'ay été bien content,

en arrivant icy, de revoir tant de gens et tant de choses au milieu desquels j'ay passé les trois premiers quarts de ma vie; mais votre fils n'aura pas moins le plaisir de revoir sa chère maman à qui il doit plus que toute sa famille et son païs ensemble.

Bonsoir, mon papa. Je suis bien fâché de n'avoir point trouvé icy de vos lettres. Ecrivés-moy un peu ce qui peut me regarder au sujet de M. de Puysieulx et de M. le Cardinal ; je seray encore icy à temps de recevoir vos lettres écrites à Paris le 12.

Adieu, encore un coup, mon cher papa et ma chère maman. Souvenés-vous tous les deux de votre fils.

Mille amitiés et complimens à mon cher Président, à MM. du Breuill, l'abbé Legendre, l'abbé Pétrocini, Mirabeau, etc., etc.

Je ne sçay encore rien d'Italie. J'yray à Aix après-demain 1er octobre.

A Eguilles, ce 29 septembre 1747.

Mon père a été enchanté du recueil d'estampes [1] qu'il n'avoit pas encore vu.

Au même.

Je ne puis pas m'expliquer votre silence, mon cher papa, et je suis dans les plus grandes allarmes

---

1 Recueil d'estampes, gravées d'après la collection de tableaux de maîtres, réunie par le grand-père du marquis d'Eguilles; il en a déjà été question dans la lettre du 15 mai.

sur votre compte et sur celuy de ma chère maman. Ecrivés-moy, je vous prie, à Lion, à la poste restante, afin que j'y reçoive de vos nouvelles en passant; je ne serois plus à temps d'en recevoir icy, devant être reçu mardi, et partir jeudi 12 pour l'armée ; je compte toujours d'être à Paris le 24 ou le 25 du courant.

Il me faut étudier ma loy, apprendre par cœur les arguments de cinq personnes et une harangue, recevoir toute la ville et arranger les affaires de mon frère qui se finiront, lundi, par un acte tel qu'il le désiroit. Je suis harassé et je finis.

Mille et mille amitiés aux chers frères, à la *jolie tête*, au divin Président, à MM. de Sainte-Palaye, Mairan, Bayle, et à ce bon docteur que j'embrasse de tout mon cœur.

Bonjour mille fois, mon cher papa et ma chère maman.

Je me recommande au souvenir et aux bontés de M. de Nestier.

Adieu, mon cher papa. Faites agir auprès du Ministre. J'écris, aujourd'hui, au Cardinal et à M. de Montmartel.

Aix, ce 5 octobre 1747.

J'ecris à M. le Cardinal et à M. de Montmartel que vous leur ferés remettre, le même jour, à chacun, une copie du mémoire que j'envoye à M. de Puysieulx; celle à M. le Cardinal doit être remise par M. d'Argental, et l'autre par M. de Sainte-Palaye ou par vous, mon cher papa. Faites-les faire

toutes les deux ; le courrier va partir, et je n'ay pas le temps de les faire faire icy.

Au même.

Par une lettre fort polie que j'ay reçue de M. le maréchal de Belle-Isle, j'ay pourtant entrevu qu'il ne se soucie pas que j'aille à son armée. Vous la verrés, mon cher papa.

J'ay donc fini mes courses à Toulon, d'où je pars demain pour aller à Ollioules, voir M. de Bandol. J'arrive, après-demain 17, à Marseille ; à Aix le 18; à Eguilles le 20 ; le 21 à Avignon, d'où je pars le 22 pour Paris, en droiture, sans m'arrêter nulle part. Vous pouvés donc compter, mon papa, que je seray le 24 à Lion, de sorte que j'y pourray encore trouver, à la poste restante, votre réponse à ma présente lettre, si vous me la faites tout de suite.

Je suis bien aise d'apprendre, en chemin, la situation de mes petites affaires et la disposition des ministres, parce qu'en ce cas je m'arrêteray à Fontainebleau en y passant, au lieu que, si je ne reçois point de vos nouvelles sur la route, j'yray à Paris sans m'arrêter, afin de prendre langue avant de voir les ministres.

Bonjour, ma très-chère maman. Les affaires de mon frère sont entièrement réglées, et avec mon père, et pour ce qui concerne madame de la Tour. Il part demain pour Paris où il arrivera quelques jours avant moy.

Il n'y a aucune sorte de mouvement dans les ar-

mées de ces côtés-cy, qui vont bientost entrer en quartier.

Bonjour, mon cher papa et ma chère maman; cent mille choses au Président, aux deux frères et à la *jolie tête ;* au bon docteur, à MM. de Mairan, Sainte-Palaye, Baile, etc., etc., etc.

Toulon, ce 15 octobre 1747.

Au même

A Lion, ce 25 octobre.

J'ay reçu, mon cher papa, vos deux lettres adressées, l'une au maître de la poste aux chevaux, et l'autre au directeur de la poste aux lettres; je serois parti aujourd'huy, mais j'ay eu, hier, un accès de fièvre fort violent, et je veux voir, avant de me mettre en chemin, ce que cela deviendra.

Ce 26.

L'accès m'est revenu ce matin à neuf heures; il est très-fort; je ne continueray pas ma route de quelques jours. Je vous prie, mon cher papa, de m'envoyer, par la poste, une lettre de change de deux cents livres : au cas que je fusse obligé de rester icy encore huit ou dix jours, comme il y a apparence, je manquerois d'argent pour continuer ma route.

J'ay tiré sur vous, outre les 1,000 l., deux lettres de change de 300 l. chacune.

Mon cher papa, je ne veux pas vous remercier, je ne le pourrois que trop imparfaitement.

Ma chère maman, voicy une anicroche désagréable : j'attendray de vos nouvelles et la lettre de change de 200 l. de mon cher papa.

Mon adresse est : *A M. le Président d'Eguilles, à l'Ecu de France, chés le maître de la poste aux chevaux.* Je n'écris rien à mon père de ma maladie.

Au même

J'ay reçu, mon cher papa, votre lettre du 22 octobre, et j'attends avec la plus grande impatience celle qui doit la suivre. J'y apprendray le résultat de la lettre que vous avés écrite à M. de Montmartel, de la conversation que vous devés avoir eu, avec luy, mardi passé, et de ce qu'il aura dit et résolu, sur mon compte, avec M. de Puysieulx.

Je pense que tout cela aura fait décider le taux de la récompense qu'on me doit, et qu'en arrivant je n'auray plus qu'à remercier des grâces grandes ou petites qu'on m'aura accordé.

J'aime mieux avoir été absent qu'à portée de solliciter moy-même, parce qu'alors vous auriés été moins autorisé à écrire et à parler à tant de gens, et, entr'autres, à M. de Montmartel, et qu'il vaut beaucoup mieux que ce soit vous qui me loue et entre dans certains détails qu'il ne m'auroit pas convenu de faire valoir moy-même.

J'ay eu encore un accès de fièvre depuis ma dernière lettre, mais moins violent; je n'ay voulu em-

ployer d'autres remèdes que la diète et le repos. Je serois déjà assés fort pour continuer ma route, mais, outre qu'il vaut mieux me faire raffermir, je ne sçaurois arriver jusqu'à Fontainebleau, et, par conséquent, partir d'icy, que je n'aye reçu les deux cent francs que je vous ay demandé.

Mille remercîments au chers d'Argentaux qui sont trois, et à ce bon Sainte-Palaye, et mille compliments à MM. Falconet, Mairan, Baile, tous les abbés, le vieux ami, etc, etc.

Bon jour, ma chère maman, votre fils s'ennuye bien, loin de vous; c'est une triste chose que le séjour que je fais icy; je me suis mille fois moins ennuyé dans les montagnes d'Ecosse.

Je ne vous remercie point icy, mon papa : il faudroit que chaque moment de ma vie fût employé à vous remercier, cela vous ennuyeroit; mais je vous aime bien, ma chère maman, et je sçais que vous en êtes bien aise.

Bon jour, mon cher papa, bon jour ma chère maman; bon jour, Messieurs, qui êtes aussi aises chés ma chère maman que je suis triste icy. Souvenés-vous tous de d'Eguilles qui vous aime tous, en vérité, du meilleur de son cœur. Bon jour, mon papa.

Lion, ce 31 octobre 1747, logé à l'*Ecu de France*, chés le maître de la poste aux chevaux.

Je vous prie d'envoyer chés madame Alloin prendre le meilleur de mes deux habits noirs d'hyver, et de me l'envoyer chés M. de Nestier ou de But-

ler [1] à Fontainebleau, attendu que je n'avois porté avec moy qu'un habit noir d'été et qu'en cet état je ne pourrois paroître à Fontainebleau, ny par conséquent m'y arrêter. Au reste, j'y resteray tant que je pourray.

Au même.

J'ay reçu votre lettre et les 200 l., mon cher papa, toujours mon vray père. Je verray, aujourd'huy, M. Palu [2] et M. le médecin Garnier, et je partiray pour Fontainebleau demain au matin. Mais, comme je ne veux pas me forcer, je mettray quatre jours à y arriver. Je feray exactement tout ce que vous me dites, et je vous écriray à mon arrivée. Je compte de trouver mon habit noir d'hyver chez M. de Nestier ou chez M. Butler, sans quoy je serois bien embarrassé.

Adieu, mon cher papa, adieu, ma chère maman. Mille remercîmens à MM. Falconet et Mairan, et bien des complimens à tous ces messieurs. Le pauvre Pondevelle doit être bien fâché; je m'intéresse bien vivement à son malheur, car je l'ayme de tout mon cœur, quoyqu'on le dise si froid. N'oubliés pas de faire mes complimens à ses frère et sœur, et au cher Sainte-Palaye. Adieu, mon papa, adieu, ma chère maman.

Lion, ce 3 Novembre 1747.

M de Butler, écuyer de la grande écurie.
M. Pallu, intendant à Lyon.

Au même.

A Vermanton, quatre lieues avant que d'être à Auxerre, le 7 Novembre 1747.

Il m'arrive encore un inconvénient, mon cher papa : je n'ay plus de fièvre, mais il m'est sorti deux espèces de clouds, l'un au ventre et l'autre au derrière, qui me font beaucoup souffrir : celuy du derrière est placé si mal à propos qu'il m'a été de toute impossibilité de supporter plus longtemps le mouvement inévitable de la voiture, et que j'ay été obligé de m'arrêter ici, où l'on m'assure qu'il me faudra au moins six à sept jours avant que ce diable de cloud me permette de me remettre en chemin sans m'exposer aux plus fâcheux accidents.

Je suis inconsolable. J'écris, par ce courrier, à M. le Cardinal et à M. de Butler, ce qui m'arrive, priant ce dernier d'en parler à M. de Puysieulx.

Je vous prie, mon cher papa, de m'envoyer encore cinq louis, car il me faut des chirurgiens, apotiquaires, du feu toute la journée, et je n'avois que ce qu'il me falloit, tout juste, pour arriver à Fontainebleau. Adressés, s'il se peut, ces cinq louis au directeur de la poste, à Vermanton, ou à celuy d'Auxerre, en me donnant avis à Vermanton où je suis logé chés le maître de la poste aux chevaux.

Ne faut-il pas, ma chère maman, que je sois le plus infortuné des hommes pour que tant de petits vilains inconvénients m'arrêtent un mois sur une route de six jours, dans un temps aussi précieux ? Rien ne me console, en vérité, que l'espérance de

vous revoir enfin, et la certitude de votre amitié et de celle de mon cher papa.

Je n'ay pas vu M. l'Intendant, qui étoit en tournée. M. le médecin Granier, que j'allay voir et qui me reçut le mieux du monde, n'avoit pas encore reçu la lettre de M. Falconet que j'embrasse avec un cœur digne de luy, par sa façon de sentir.

Cent mille choses aux d'Argentaux, Sainte-Palaye, Mairan, etc., etc.

Adieu, mon cher papa ; embrassés pour moy deux fois ce cher Président, sans oublier le vieux ami, le petit, l'abbé Legendre, M. Baile et M. de Leitre, s'il est revenu de sa campagne, et le marquis d'Argens, s'il est arrivé.

Au même.

Aujourd'huy, 17 novembre 1747.

Mon cher papa, j'ay reçu mon habit qui étoit chés M. de Nestier. Son valet l'avoit oublié, et il a été bien grondé.

J'ay dîné, hier, chés M. de Puysieulx; je passay, avant-hier, une heure et demie enfermé avec luy. Il me promit positivement et expressément de m'employer, m'en donna sa parole, et me pria seulement de ne pas m'impatienter si cela ne venoit pas aussitost qu'il le souhaitoit. Quant à une récompense, il me dit naturellement qu'il avoit proposé deux fois au Roy de me donner une pension et qu'il luy avoit toujours répondu que je servois depuis bien peu de temps : « *De sorte*, ajouta-t-il,

qu'il faudra vous contenter d'une gratification. Je suis fâché que cela ait pris ce tour-là. Dès que je seray à Versailles, je feray votre affaire dans mon premier travail. » Voilà pour un.

Le Cardinal est le meilleur homme du monde. Il m'a comblé d'amitié : j'ay dîné aujourd'huy chés luy, quoy qu'il se soit purgé. Il n'y avoit que moy et M. L'allemand de Bay [1]. Il fera ce qu'il pourra, cela est certain.

L'abbé de la Ville [2] m'a comblé d'amitié.

M. de Maurepas m'a très-bien reçu et m'a promis ses bontés.

M. d'Argenson m'a assés bien reçu aussi, mais je n'ay pu lui parler qu'un moment : il m'a renvoyé à Versailles, pour recevoir mes comptes, M. de Sejan ne le pouvant plustôt.

M. de Saint-Florentin, à qui on m'a présenté, m'a aussi fort bien reçu. MM. de Nestier, de Butler me comblent d'amitié. Le Chancelier partit mercredi ; je n'ay pu le voir.

Je n'ay pu voir non plus M. le prince Charles.

J'ay dîné, avant-hier, chés M. de Livry, premier commis de M. de Saint-Florentin, qui peut m'être utile comme provençal, et qui me paroît un fort aimable et fort honnête homme.

---

1 M. Lallemant de Betz, fermier général.

2 L'abbé de la Ville, précepteur des enfants du marquis de Fénelon, lui avait succédé en 1744 comme chargé des affaires du Roi à la Haye. A son retour, il fut nommé premier commis au ministère des Affaires étrangères. Il était membre de l'Académie depuis 1746.

J'ay vu M. d'Héricourt, qui m'a fait promettre d'aller au Boulay : je luy manqueray de parole.

J'iray à Paris dès que le Roy sera parti : il va coucher à Choisi après-demain dimanche.

J'oubliois de vous dire que, parlant à M. de Puysieulx de ce qui m'étoit dû et le priant de me faire payer, il me dit : « A Versailles, mon cher, à Versailles. Je finiray toutes vos affaires. Ainsi il faut attendre : le Roy y sera le 25. »

Bon jour, ma divine maman. Je me porte assés bien; mes charbons se guérissent, et je pourrois bien récalcitrer contre mon adorable docteur et ne plus me purger. Je l'embrasse de tout mon cœur et MM. de Mairan, Sainte-Palaye, le frère abbé, etc.

Bon jour, M. d'Argental et Madame, bon jour le frère abbé de Saint-Sulpice, et le *prussien* [1], s'il n'est pas encore parti. Son présent sera un portrait de roy, garni de diamants.

Bon soir, mon cher papa.

Ce vendredi à huit heures du soir.

Nous allons boire à votre santé, à la grande écurie. Bon soir, M. de Leitre.

Mon cher Président, il y a longtemps que je sçavois que vous êtes le meilleur homme et le meilleur magistrat du royaume. Rien de mieux que votre lettre et rien de si bien que votre mémoire. Je l'ay fait copier aujourd'huy, et je le mettray

1 Le marquis d'Argens.

dans le greffe d'Eguilles, comme un des plus curieux morceaux que puisse avoir un magistrat. Rien n'est plus savant, rien n'est mieux écrit, rien n'est plus judicieux. Adieu, très-cher.

Au même.

Ce mercredi 8.

Mon cher papa, ma conversation avec M. de Maurepas a été d'une heure et demie. J'ay tout lieu d'être content de luy, parce que je pense qu'il l'est de moy. Il m'a promis de s'intéresser vivement auprès de M. de Puysieulx, pour me faire récompenser.

M. de Nestier luy enverra votre lettre, qui fera merveilles. Celle de M. le prince Charles ne nuira pas, si elle vient, mais ce que M. de Montmartel a promis de dire est de la plus grande conséquence. Pourvu qu'il ne l'oublie pas! Ne pourroit-on pas lui en rafraîchir la mémoire?

Mon cher papa, je vais encore abuser de votre amitié : je n'ay qu'un louis, et il me faut payer mon habit. Je vous prie de m'en envoyer douse par le porteur de la présente. Le tailleur viendra, demain au matin, m'apporter ma veste, et je voudrois pouvoir le payer.

Des nouvelles, s'il vous plaist, de cette pauvre madame Duret et de ce pauvre Président.

Bon jour, ma chère maman, vous n'auriés point de malheurs, si les vertus en exemptoient, mais votre courage vous reste.

Au même.

J'étois si fâché, mon cher papa, que je ne voulois pas vous écrire ce qui se passe icy. Il le faut bien, pourtant : M. de Puysieulx prétend que M. le marquis d'Argenson, ayant oublié de faire signer au roy une ordonnance qu'on me payeroit mes apointements argent fort, il ne peut me les faire payer qu'argent foible, quoyque M. d'Argenson attestât que son intention a été de me faire payer argent fort. Toute la grâce que j'auray de luy sera une gratification équivalente à la diflérence de l'argent foible à l'argent fort, c'est-à-dire d'environ 14,000 l. dont M. de Montmartel m'a avancé 3,000 l. Il me restera donc, environ, 11,000 l., et voilà tout.

Il m'a repromis de m'employer, de la façon la plus forte, mais il me donne moins que M. d'Argenson ne m'avoit accordé, puisqu'outre mes apointements argent fort, il m'avoit encore permis de prendre une gratification à mon gré.

Je luy ay remis les lettres originales déchiffrées; mais cet homme-là est foible et timide et n'ose rien demander au maître.

J'ai dîné chés luy, chés le Cardinal et chés le Chancelier. Le maréchal de Noailles m'a tenu trois heures ; je le reverray ce soir. j'ay rendés-vous.

MM. de Nestier, Butler et Bengly vous font mille compliments. Je n'ai pu voir M. Bachelier.

Je compte de m'en retourner demain.

J'ay reçu la lettre de M. de Nicolaï, que je remer-

cie de tout mon cœur. J'ay reçu aussi une autre grosse lettre venue de Provence.

M. d'Argenson ne m'a pas dit un mot et ne m'a répondu que par une très-froide révérence. Je n'ay encore pu trouver MM. de Saint-Florentin et de Maurepas.

Bonjour, ma chère maman, vous serés bien fâchée ; M. de Montmartel arrive icy ce soir. Je luy diray ce que j'ai dit à M. de Puysieulx, que je me soucie peu d'être employé, si on ne doit me récompenser qu'en (paroles) et ne pas même me tenir ce qu'on (m'a) promis.

Bonsoir, mon cher papa ; mille et mille complimens à toute la *Paroisse*.

D'EGUILLES.

Versailles, ce 8 décembre 1747.

Au même.

J'ay reçu, mon cher papa, la réponse de M. de Towneley, que j'embrasse et que je remercie. Celle du Prince [1] est assés singulière.

Voicy une lettre pour M. de Sullivan. Comme je ne sçais pas son logement à Paris, je vous l'adresse ; vous aurés la bonté de le faire chercher : il s'en est retourné hier.

Je vais chercher, tout à l'heure, M. de Montmartel.

Quant à M. de Puysieulx, je luy ay écrit une lettre très-respectueuse, mais très-franche. Je la

---

1 Le Prince Charles-Edouard.

porte à M. de Montmartel à qui je la liray, et, s'il ne veut pas la remettre à M. de Puysieulx, je la luy porteray moy-même.

Je me suis bien plaint à M. le Cardinal, qui m'a dit que M. Puysieulx luy avoit dit cependant beaucoup de bien de moy, avant-hier; cela est fort bon, mais ne guérit rien.

Quant à Gênes, à Naples et à M. de Belle-Isle, je ne veux rien demander à M. de Puysieulx, qu'il n'ait fait régler mes comptes ou qu'il ne m'ait rendu justice contre luy-même, vis-à-vis de M. de Montmartel.

Je luy ay cependant rendu compte de quelque chose dont il m'avoit chargé, mais ç'a été par écrit.

M. de Montmartel luy parlera de moy, sans doute, aujourd'huy ou demain; il aura, de plus, reçu ma lettre, qui est plustôt un mémoire qu'une lettre : alors j'yray le voir et je luy diray tout ce que vous souhaités que je dise.

Il est vray qu'il ne faut pas *bouder contre son ventre;* mais, mon cher papa, j'aimerois mieux, certes, d'avoir un ventre que de porter celuy d'un ladre qui ne sent rien. Si M. de Puysieulx est tel que tous ses amis le croyent et que je le croy moy-même, il me saura gré de ma sensibilité et de ma façon de la luy faire apercevoir. Je travaille assiduement à un mémoire que le marquis de Noailles m'a demandé.

Bonjour, ma chère maman, mon bon Sainte-Palaye, mon cher Président. Bonjour, mon cher papa.

Versailles, ce 14 décembre 1747.

Au même.

A Fontainebleau, ce lundi, à midi.

Je vis, hier au soir, Monclar [1], en arrivant. Nous avons parlé trois heures. Il m'a répété à peu près ce qu'il avoit écrit à Mme Doublet, avec plusieurs circumstances qu'il est impossible d'écrire et que je vous diray.

Le résultat de notre conversation a été qu'il verroit, dans la journée, M. de Maurepas, qu'il lui demanderoit une audience pour moy et que, jusqu'à ce que j'eusse vu et entendu ce ministre, je n'en verrois point d'autre ny qui que ce soit. Monclar doit me rendre réponse, ce soir à 8 heures, chés M. le Guay.

En attendant, je reste à mon auberge, tout seul dans ma chambre, en compagnie de mon chagrin, qui n'est pas petit. Il fait une pluye continuelle et un temps affreux, moyennant quoy je ne puis aller me promener.

Voilà, mon cher papa, tout ce que j'ay à vous mander, jusqu'à ce moment, et il y a apparence que, de quelques jours, je ne pourray rien vous mander de ma conversation avec M. de Puysieulx.

Monclar est fort irrésolu sur le ton dont je dois parler à cet homme sans force ou sans parole; il ne sçait pas si je dois paroître piqué ou résigné. C'est pour cela qu'il veut que j'attende et que je voye les dispositions de M. de Maurepas et ce qu'il me dira.

---

1 J.-P.-F. de Ripert marquis de Monclar, procureur général au parlement d'Aix.

Il n'y a rien à espérer pour être employé, dans le moment, car toutes les places sont données. Monclar m'assure sçavoir que le président Ogier n'en a point ; il pense que je dois faire tous mes efforts pour obtenir une gratification annuelle, jusqu'à ce que je sois employé, ce qui deviendroit une véritable pension si je ne l'étois jamais.

Je trouve son idée bien juste, mais le foible M. de Puysieulx ne s'y prêtera pas et me renverra encor avec des promesses dont Monclar convient qu'un homme sage, à ma place, ne peut plus faire grand cas.

Adieu, mon cher papa ; sans votre amitié, celle de M^me^ Doublet et de deux ou trois autres personnes dans le monde, je commence à sentir que la vie me deviendroit pénible et que j'en souhaiterois la fin.

Monclar présente ses respects à ma chère maman et vous fait mille complimens. Il vous est attaché, en vérité, à tous les deux, d'une façon qui vous fait honneur à tous les trois.

Dites mille choses de sa part au Président, et, entr'autres, que l'affaire de Seguiran [1] sera jugée au premier conseil des dépêches qu'on ne tiendra vraisemblablement que le trois du mois prochain.

Le Chancelier est toujours oui et non, les Conseillers d'Etat font feu et flame, le Maurepas est toujours ferme, et le seul de tous les ministres qui nous soutienne comme il convient. Sans luy, le

---

1 Jean François de Seguiran, avocat général, était poursuivi par le Parlement de Provence, sous l'inculpation de faux.

Saint-Florentin auroit cédé, ou tout au moins se seroit refroidi. Le Cardinal, peu soutenu et peu hardi, n'auroit rien osé dire, et M. de Puysieulx auroit été gagné par M. Fiquet qui, par parenthèse, a paru à Monclar presque convaincu de l'innocence de M. de Seguiran, dont il a lu le mémoire qui luy a paru, dit-il, presque sans réplique : « Vous verrés, lui a répondu Monclar, par la procédure imprimée, qu'il ne faut, pour répondre à ce beau mémoire, qu'en nier tous les faits, qui sont tous faux !»

Un grand secret sur tout cecy, que le président seul doit lire. M. de Puysieulx nous est pourtant toujours favorable visiblement, et Monclar compte sur une réussite certaine. La prévention du Roy en notre faveur, et la certitude que M. de Maurepas a la volonté et les moyens de répondre à tout ce que le Chancelier et autres pourroient objetter, pour défendre ou pallier les arrêts du Conseil et de Toulouse, sont, en effet, deux bonnes raisons d'espérer tout.

Adieu, mon cher papa. Adieu, ma chère maman.

Au même.

22 octobre 1748. Fontainebleau, ce mardi à neuf heures du soir.

J'ay revu le cardinal, M. de Maurepas et l'abbé de la Ville. Les deux premiers ne luy ont pas encore pu parler ; le troisième a eu une longue conversation avec luy. Il a paru se fâcher qu'on luy

rappelât ce qu'il m'avoit fait écrire au Parlement. Il a dit que ç'avoit été pour me faire plaisir, et non pour s'engager de m'employer à la première fournée ; qu'il sentoit bien qu'il s'étoit trop lâché, mais qu'enfin je ne devois point réclamer, contre luy, une chose qu'il n'avoit faite que par amitié pour moy.

L'abbé a répondu fort bien que je ne me plaignois pas de luy, mais de moy, qui avois eu l'imprudence de m'engager, par là, avec mon Parlement plus que je n'aurois dû, ayant pu prévoir qu'en me promettant de m'employer, il ne m'avoit pas promis que ce seroit en tel ou tel temps, et que, par conséquent, j'avois eu tort de luy demander une grâce qui pouvoit me mettre dans l'embarras vis-à-vis de mon Parlement et du public ; mais que je n'en étois pas moins à plaindre ; qu'il étoit impossible que je retournât en Provence, etc.

A cela, le ministre a répondu que je n'avois qu'à n'y pas retourner ; que je devois me mettre au-dessus des propos qu'on tiendroit et ne pas douter que je ne fusse employé dès que la chose seroit possible, et convenablement ; qu'il avoit dit de moy au roy tous les biens du monde, et *que le roy luy avoit dit de me mettre sur la liste de ceux qu'il agréoit* ; que la liste des demandants étoit immense, que celle des agréés étoit très-petite ; que j'y étois *de l'aveu et par ordre du Roy*, et que cela devoit suffire pour me calmer et me faire porter avec patience l'idée des gloseries du public ; qu'il approuvoit très-fort mon idée d'aller voyager, etc.

L'abbé prétend qu'il ne faut pas que M. de Maurepas ny le Cardinal lui parlent de son engagement et de la lettre écrite au Parlement, de peur de ne luy déplaire en paroissant m'être plaint à eux de son manquement de parole. Il a raison, et je tâcheray de les voir demain tous les deux, de bon matin, pour les prévenir.

Quant à moy, je déploreray fort ma situation, sans me plaindre à luy de m'y avoir jetté : puisque la chose est faite et ne peut plus être changée, il est inutile d'aller blesser l'amour-propre de cet homme qui me paroît aussi honteux que moy de mon aventure. Je m'en tiendray donc à luy demander et faire demander une gratification annuelle, selon ce que je vous ay écrit dans ma précédente.

Enfin, mon cher papa, j'ay le poignard dans le cœur, et il faut que je paroisse content; j'ay à me plaindre d'un homme, et il faut que je le remercie !

Je ne sçay quand je m'en retourneray.

Vous sçavés, sans doute, que la paix a été signée entre la France et les puissances maritimes : les autres puissances la doivent signer après, par accession, et on compte que c'est peut-être fait dans ce moment. Les ratifications doivent être échangées dans six semaines, d'où il suit que la publication de la paix générale pourroit avoir lieu à la fin du mois prochain, si on trouve bon.

Bonsoir, mon cher papa; bonsoir, ma chère maman. Bien des compliments au Président, à MM. de Mairan, Falconet, etc.

M. de Seguiran est icy, mais il n'y fait pas florès.

M. Fiquet m'a répétaillé les mêmes propos qu'à Monclar. M. de Puysieulx ne m'a encore rien dit; je ne l'ay pas vu, quoyque j'aye été plusieurs fois chés luy.

J'yray certainement, demain, chés M. de Nestier; je n'ay pu y aller ny hier, ny aujourd'huy, et je me suis retiré à l'auberge à neuf heures, pour pouvoir vous écrire ce soir.

Au même.

Je ne me souviens pas, mon cher papa, si, dans les deux dernières lettres que vous me dites avoir reçu, je vous ay rendu compte de ma conversation d'hyer matin avec M. de Puysieulx; il m'a répété tout ce que m'avoit dit l'abbé dé la Ville : le travail avec le roy, l'ordre de m'employer à la première occasion, etc. Mais il m'a paru fâché que M. de Maurepas et autres luy ayent parlé pour moy. Il a cru qu'il y avoit eu du manége de ma part et que j'avois fait le fâché pour être plus autorisé à demander une gratification.

Il m'a pourtant promis d'en parler au Roy : « Je ne vous réponds cepandant de rien » m'a-t-il dit.

Il me pria enfin à dîner : le Cardinal, l'abbé de la Ville, M. de Maurepas, le comte de Muy et Monclar, tous m'ont conseillé de m'en retourner à Paris, de peur qu'il ne crût que je reste icy pour macquignoner, et le faire sonder, et tourmenter.

Ils disent même qu'il ne faut pas que personne luy reparle de la gratification demandée, de quelque temps, etc., parce qu'il me sçauroit mauvais gré de paroître ne pas assés compter sur sa bonne volonté. Ainsi, mon cher papa, je prendray congé de luy demain, et retourneray à Paris samedi ou dimanche, pour le plus tard.

Bon jour, ma chère maman; je suis toujours bien fâché, mais enfin il faut prendre son parti : s'ils me donnent ma gratification, j'yray voyager dans les états de la reine d'Hongrie, et je pourray dire alors que j'auray vu l'Allemagne : à quelque chose malheur est bon! Si, au contraire, on ne me donne rien, je me verray réduit à boire le calice jusqu'à la lie et à attendre tristement, à Paris, au milieu de 500 provençaux qui se moqueront de moy et qui seront aises. Mais, enfin, je me consoleray aux Filles Saint-Thomas, par le plaisir d'être plaint et aimé de vous deux et de vos amis.

L'affaire de Monclar est renvoyée au 9 du mois prochain, qui est de samedi en quinze. Il n'y aura point de conseil jusqu'alors. Tous les diables sont en l'air. Seguiran est icy. Il va partout insolemment, quoyqu'on le reçoive partout avec un mépris à humilier un laquais.

Mille et mille choses à MM. de Menicier, Falconet, Mairan, etc. J'aurois bien voulu que notre cher abbé de Bernis se fût trouvé icy, pendant le séjour que j'y ay fait.

Adieu, mon cher papa, j'ai soupé hier chés M. de Nestier, où nous avons bu à votre santé avec

MM. de Butler et Bengly. J'y soupe encore demain. M. de la Martinière[1] y passa la soirée; on y parla des médecins assés cavalièrement, et je fus assés peu *moy* pour ne contredire pas un moment, quoyque d'un avis très-opposé.

Bon soir, mon cher papa, bon soir, ma chère maman; il est onse heures et je vais me coucher.

Fontainebleau, ce jeudi 24 octobre 1748.

Je décachète ma lettre pour vous dire que je parleray de la place chés M. de Nestier, ainsi que vous le souhaités; j'en ay parlé, avant-hier, une heure avec le prévost des Marchands, chés le Cardinal, à table. Tout le monde applaudit.

J'ay vu Bouchardon, qui est enchanté du Roy.

Au même.

Je comptois d'arriver ce soir à Paris, mon cher papa, mais j'ay été si malade, la nuit passée, que j'ay demeuré au lit tout le jour; d'où je vous écris à dix heures du soir. Je me trouve beaucoup mieux, et j'espère d'être en état de partir et d'arriver demain.

J'ay vu icy, hier, Charron et M. de Valori. Le premier est parti ce matin pour Marseille, et le second n'yra à Paris qu'au mois de janvier.

Le Roy déclara hier, à huit heures du soir, qu'il tiendroit, vendredi prochain, jour de la Toussaint, conseil des dépêches, pour juger l'affaire du Par-

---

1 Pichaut de la Martinière, premier chirurgien du Roi.

lement de Provence; nous croiyons, le matin, d'être jugés neuf jours plus tard.

Adieu, mon cher papa, adieu ma chère maman; j'ay grande envie de vous revoir. Mille choses à toute la *Parroisse.*

Fontainebleau ce 26 octobre 1748.

MÉMOIRES.

Du marquis d'Eguilles au marquis de Puisieux [1].

D'Eguilles représente très-humblement à Monseigneur le marquis de Puysieulx :

1° Qu'il a perdu plus de trente chevaux pendant le cours de l'expédition d'Ecosse;

2° Qu'il a perdu deux fois ses équipages : une fois dans la retraite d'Angleterre en Ecosse, et, ensuite, dans celle de Sterling, aux montagnes;

3° Que tout ce qu'on lui apportoit de France pour réparer les pertes antérieures fut pris sur le vaisseau qui amenoit M. le colonel Braun;

4° Que, pendant plus de deux mois que Messieurs les officiers, n'étant pas payés, ne trouvoient pas de quoy vivre, il en avoit tous les jours une trentaine chez luy, dans un temps où les aliments les plus communs étoient d'une cherté horrible;

5° Que son retour d'Angleterre, par les circumstances qui l'ont accompagné, luy coûte plus de 8,000 livres.

1 Copie d'un mémoire que M. d'Aiguilles a envoyé à M. le marquis de Puissieux. (*Note de Bachaumont.*)

Enfin, Monseigneur, par-dessus ce que le Roy me donnoit et mes revenus particuliers, il m'en a coûté 8,000 l. que j'avois porté avec moy ; 9,000 l. que ma famille m'a avancé, et 11,000 l. que je dois à M. de Bachaumont : voilà les choses dans la plus exacte vérité.

Cependant, comme dans des temps aussi difficiles que ceux-ci, tout François doit se tenir heureux d'avoir servi son maître à quelque prix que ce soit, e ne demande une gratification en dédomagement que comme l'effet de votre seule bonté et de la protection dont vous daignés m'honorer, mais j'ose espérer de votre équité une pension telle que vous la jugerés convenable.

Ce n'est point par cupidité que je vous supplie instamment de vouloir bien me l'accorder, c'est pour qu'il paroisse au public et à ma famille que le roy et vous, Monseigneur, vous n'avés pas été mécontent de ma conduite : on auroit lieu de le penser si, de tous ceux qui ont été de l'expédition d'Ecosse, j'étois le moins récompensé. Je sçais, Monseigneur, par tant de preuves que j'ay déjà reçues de votre bienveillance et de votre protection, combien j'ay peu à craindre ce désagrément du plus juste et du meilleur de tous les hommes.

Du marquis d'Eguilles au marquis de Puisieux.

J'avois fait, en Ecosse, des augmentations considérables dans les piquets irlandois ruinés au siége

de Sterling, d'Inverness et du fort Auguste. J'y avois joint des compagnies de nouvelle levée, formées de prisonniers que j'avois engagé, et de quelques déserteurs. Je les avois équipés, ou, pour mieux dire, couvert, autant que la chose étoit possible à Inverness, et ils ont été payés, jusqu'à la bataille de Colloden, à 12 sols de France par jour. Tout cela a été fait de l'argent que j'empruntois de tous ceux qui avoient quelques guinées, dans un temps où, depuis trois mois, le prince n'avoit pas un sou à donner à son armée.

Comme il nous importoit infiniment de former un corps de trouppes réglées, je crus que, pour porter plus aisément les prisoniers à s'engager et les Anglais à déserter, il falloit payer absolument le peu que nous avions. J'en rendis compte, dans le temps, à M. le marquis d'Argenson, par M. Braun, et je demanday, pour leurs officiers, des commissions à M. le comte d'Argenson, lesquelles furent données audit M. Braun, et par luy brûlées, quand il se vit au moment d'être pris prisonnier.

Quand je ne pus éviter de l'être moy-même, je brulay aussi mes papiers, et notamment mes comptes ; il est bien clair que, s'ils m'avoient été saisis, par la forme dont ils devoient être, ils m'auroient exposé, moy et les autres, et auroient encore plus compromis les deux Cours. Je crus donc que je n'avois rien de mieux à faire que de les brûler, et de me contenter de prendre une note de la somme totale. Or, Monseigneur, vous verrés, par cete note, que chaque homme, l'un portant l'autre, ne revient

pas, au Roy, 70 l. de France, pour engagement, équipement et paye.

Que ces recrues et ces nouvelles compagnies ayent existé, c'est de quoy le dernier soldat qui a été en Ecossse seroit en état de vous rendre compte. Il est de la même notoriété que c'est moy qui les ay levées, équipées et payées, et le prince Edouard luy-même ne sçauroit me refuser de certifier que je n'ay jamais reçu de ses fonds que 300 guinées qu'il m'avoit prêté et que je passe en recette, comme si je les avois reçues du Roy. Or, Monseigneur, pour satisfaire, après la bataille de Colloden, aux engagements que j'avois pris avec 40 créanciers, dont la moitié étoit ou des domestiques, ou des prisoniers sans autre resource, je m'adressay à M. le marquis d'Argenson qui me fit toucher 19,000 l. par M. Charron.

Ce sont ces 19,000 l. dont M. de Bernage vous a parlé et dont il prétend que je dois rendre compte à M. de Sejeans, attendu que je les ay employées à des choses militaires.

M. de Sejeans prétend, au contraire, que c'est aux Affaires étrangères à les supporter, attendu que les troupes dont il est question ne sont sensées devoir être payées par le Roy que depuis leur prison, ayant été, jusques là, propres trouppes du prince ou trouppes auxiliaires payées sur les subsides qu'on lui envoioit, ce qui ne peut point regarder l'extraordinaire des guerres.

Outre cette difficulté qui empêche la reddition de mon compte total à M. de Sejeans, il y en a deux

autres : la première est que les fonds que j'ay reçu pour être remis au Prince n'ont été envoyés ny du bureau de la guerre, ny de celuy des Affaires étrangères; que, par conséquent, M. de Sejeans est fondé à n'en vouloir pas recevoir le compte. La seconde est que, malgré ce que vous a dit M. de Bernage le fils, M. de Sejeans, bien loin d'être prêt à recevoir la partie de mon compte qui le regarde indubitablement, me dit hier qu'il ne pouvoit pas seulement me dire dans quel temps il en auroit le loisir.

Je vous demande pardon, Monseigneur, de vous ennuyer de ces détails, mais les désagréments qu'ils m'ont occasioné m'y obligent. Vous aviés eu la bonté de me promettre de me faire payer actuellement mon argent fort; vous aviés même bien voulu en faire écrire à M. de Montmartel. Après quoy, vous avés trouvé à propos qu'il ne me payât plus qu'après que j'aurois rendu mon compte à M. de Sejeans.

Puisque vous êtes le plus juste des hommes, permettés-moy, Monseigneur, de vous représenter que, cet argent fort étant donné à tous les ministres du roy dans le nord, et m'ayant été expressément promis par M. d'Argenson, je ne dois le regarder comme une véritable grâce que par les bontés dont vous l'avés accompagné, de sorte que, pour beaucoup de dangers, de peines, de dépenses et un acte singulier de bonne volonté, je n'avois de récompense réelle que la persuasion si flateuse d'avoir obtenu quelque part dans votre estime. Jugés, Monseigneur, combien il m'est cruel de voir qu'elle me

soit si peu assurée et que j'aye pu éprouver une méfiance si humiliante, en partant d'un homme aussi bon et aussi juste que vous.

M. de Montmartel, qui m'honoroit de sa bienveillance, et qui connoît si bien votre humanité et votre droiture, n'en prendra-t-il pas de moy une idée désavantageuse? Enfin, Monseigneur, comblé d'ailleurs de vos bontés, je vous demande encor trois grâces, et je les attends de votre justice:

1° Que vous voudrés bien décider, vous-même, à qui je dois rendre compte, non-seulement des 19,000 l. en question, mais des autres sommes reçues avant la bataille de Colloden, afin que MM. de Sejean et de Bernage ne me renvoyent pas, sans fin, de l'un à l'autre, avec une forme un peu dure à quelqu'un qui n'a pas l'habitude d'être comptable, et à qui vous avés bien voulu témoigner de la bonté.

2° Que vous ferés prendre des informations si exactes sur les faits contenus dans mon mémoire, qu'il ne puisse plus rester d'incertitude dans votre façon de penser à mon égard.

3° Que vous ordonnerés qu'on me communique les articles sur lesquels ont pu naître des soupçons d'inexactitude, afin que je ne sois pas dans l'impossibilité de sçavoir ce que j'auray à justifier.

Voilà, Monseigneur, tout ce que j'ose vous demander. Quand j'ay souhaité de toucher actuellement mon argent fort, ç'a été parce qu'ayant compté sur cela, et n'ayant pas pris des mesures d'ailleurs, je me trouvois hors d'état d'attendre le loisir de

M. de Sejeans qui me renvoyoit à un tems indéterminé.

Personne, Monseigneur, n'a jamais eu plus d'envie de vous plaire par des moyens dignes de vous, et, si quelque chose pouvoit me consoler de ne pas obtenir la continuation de votre bienveillance et de votre protection, ce seroit le témoignage que je puis me rendre à moy-même de n'avoir rien négligé pour m'en rendre digne.

Je suis, avec un très profond respect, etc.

D'EGUILLES.

A Versailles, ce 14 Décembre 1747.

De M. de Bachaumont au marquis de Puisieux [1].

Au mois de septembre 1745, M. de Boyer, marquis d'Aiguilles, a été envoyé, par la Cour de France, en Écosse, auprès du prince Édouard, où il a bien servi. Nos ministres sont contants de sa conduite : après la bataille de Culloden, il a été obligé de se rendre prisonnier de guerre avec les officiers au service de France, après avoir capitulé. Depuis ce tems, il est prisonnier à Carlisle; il demande sa liberté, ou par échange, ou sur sa parole. On demande, à monsieur le marquis de Puysieulx, sa protection et ses bons offices auprès de milord Sandouich en faveur du marquis d'Aiguilles, avec d'autant plus d'empressement qu'on le sçait malade de la fièvre quarte.

---

1 Mémoire envoyé au ministre pendant le séjour du marquis d'Eguilles à Carlisle.

La difficulté de son échange vient de ce que le ministère françois, *par une politique aparament nécessaire*, ne veut pas le réclamer comme envoyé par la Cour de France, mais simplement comme officier françois prisonnier de guerre en Angleterre : c'est cet article qu'on laisse à la prudence de monsieur le marquis de Puysieulx de traiter ou non.

On sera toujours contant s'il veut bien employer son caractère obligeant à procurer quelque adoucissement à la peine d'un bon sujet, homme de condition, qui se trouve, aujourd'hui, dans la situation la plus fâcheuse par la perte de sa liberté et le mauvais état de sa santé.

De M. de Bachaumont au marquis de Puisieux.

Le marquis d'Aiguilles s'offrit, il y a quelques années, aux ministres de France, pour être emploié dans les Affaires étrangères, après quoi il voyagea et fut successivement dans plusieurs cours d'Allemagne, entre autre à celle de Berlin où un de ses frères est chambellant du roy de Prusse.

A son retour en France, il étoit tranquile à Paris et s'arrangeoit pour s'en retourner dans son païs, à Aix en Provence, lorsqu'un ministre de la Cour de France l'envoya chercher pour lui dire que le Roy l'avoit nommé pour aller en Écosse auprès du prince Édouard : on luy ordonna de partir sur-le-champ. Il obéit et partit de Paris le 25 septembre 1745. Il s'embarqua à Dunkerque et risqua de

périr plusieurs fois avant que d'arriver en Écosse. Il y joignit le prince Édouard avec beaucoup de risques et de difficultées : depuis ce moment, il ne le quitta plus, marcha avec luy, combattit à ses côtez dans toutes les occasions, fit près de luy les fonctions de ministre de la Cour de France et, dans son armée, celles d'intendant, de trésorier, et même d'ingénieur. Il gagna l'estime et l'amitié de tous ceux qui suivoient le parti de ce Prince, eut le bonheur de luy plaire et d'avoir sa confiance la plus intime. Après la perte de la bataille de Culloden, le marquis d'Aiguilles capitula pour lui, pour les François et tous les autres officiers et soldats au service du Prince, et, par cette conduitte, il sauva la vie à tous ceux qui furent compris dans cette capitulation. Depuis ce moment, il a été prisonnier, et presque toujours malade : le chagrin, l'ennuy, les fatigues passées, la dureté du climat ont extrêmement altéré sa santé. Sa longue prison et la longue traite qu'il a été obligé de faire pour revenir en France luy ont causé des dépenses extraordinaires et fort considérables, et extrêmement préjudicié aux affaires personnelles qu'il a, et à Paris, et dans son pays.

Ses biens, qui sont en Provence, ont beaucoup souffert de son absence, et, par l'invasion des ennemis dans cette province, ses terres ont été pillées, ses maisons brûlées et ses oliviers coupez. Son père, procureur général du parlement de Provence, lui a acheté une charge de président à mortier dans ce parlement. Son absence l'a empêché, jusqu'à

présent, d'être reçu dans cette charge et de l'exercer.

Si l'affaire d'Écosse eût réussi, le marquis d'Aiguilles auroit pu espérer, et de la Cour de France, et de celle d'Ecosse, les plus grands honneurs et les récompenses les plus flatteuses. Il a servi à la satisfaction des deux Cours, il a risqué sa vie, sa liberté, sa santé et ses biens : auroit-il mauvaise grâce d'espérer une récompense proportionnée et convenable à sa naissance, à ses services et à sa situation présente ?

Nota, que son équipage a été pillé plusieurs fois.

A Monsieur le marquis de Puysieux.

Bachaumont supplie très-humblement monsieur le marquis de Puysieulx de vouloir bien se faire lire le mémoire qu'il prend la liberté de luy envoyer. Ce n'est point le marquis d'Aiguilles qui l'a fait, il seroit plus modeste ; l'amitié seule et la vérité l'ont dicté.

Bachaumont n'est que vray et très-respectueusement attaché à monsieur le marquis de Puysieulx.

Ce 24 may 1747.

De M. de Bachaumont à M. de Montmartel.

Il est si important, Monsieur, pour mon amy le marquis d'Aiguilles, que vous soyez informé de sa situation présente, avant votre départ pour Fontai-

nebleau, que j'ose prendre la liberté de vous en présenter le tableau en raccourcy. J'espère que vous voudrés bien me le permettre en faveur de mon amitié pour luy, de son mérite personnel, de la confiance que j'ay en vos bontez pour luy, et en votre caractère obligeant.

Le marquis d'Aiguilles a esté malheureux, jusques icy; toutes les circonstances luy ont été contraires. La non réussite de l'affaire d'Ecosse, son peu de durée et ses suites fâcheuses ont esté le commencement de ses malheurs.

En voicy la suitte : sa prise après la bataille de Culloden et sa longue prison. Il n'a pu, jusques à présent, estre échangé, et il n'est revenu icy, sur sa parole, que par l'entremise du Roy de Prusse. S'il fût revenu en France avec le prince Edouard, selon toutes les apparences, il auroit pu se flatter d'estre présenté au Roy par ce Prince, qui, sans doute, auroit fait valoir ses services, puisqu'il en a esté très-content et qu'il en a toujours parlé en ces termes. Au lieu de cela, le marquis d'Aiguilles est resté prisonnier en Ecosse et presque ignoré.

Autre malheur : quand il est revenu en France, au lieu d'y estre conduit directement, par une trahison sans exemple, il a été conduit en Hollande dans le temps où on y estoit dans la plus grande fermentation : il y a couru les plus grands risques et n'est arrivé icy qu'après avoir fait forcément un très-grand détour fort fatiguant et fort coûteux. Il a eu le malheur de ne pouvoir arriver à la Cour que peu de jours avant le départ du Roy pour l'armée

et n'a pu voir M. le marquis de Puysieulx que des moments avant son départ.

En dernier lieu, il a esté obligé d'aller à Aix pour des affaires de famille et pour se faire recevoir en sa charge de président à mortier dans son parlement. Il n'a pu se trouver icy quand le Roy est revenu de l'armée, et ne pourra, peut-estre, s'y rendre qu'au retour de Fontainebleau. Mille traverses qu'il a essuyées, en allant d'icy à Aix où il a trouvé son père malade, des affaires de famille à arranger, les formalités de son Parlement, tout cela l'a retenu plus longtems qu'il ne le croyoit : le voyage qu'il a esté faire à l'armée de M. le maréchal de Belle-Isle, dont il est fort connu, et qu'il n'a fait que de l'agrément de M. le marquis de Puysieulx, la distance et l'éloignement de ses différents séjours, touttes raisons forcées qui retardent son retour icy et qui nuisent infiniment à l'avancement de ses affaires.

Mais, Monsieur, permettés-moy de vous le dire avec naïveté, tous ses malheurs ne sont rien en comparaison de celui de n'avoir pas esté connu plustôt et d'avantage de M. le marquis de Puysieulx, qu'il eust esté à souhaiter, pour le marquis d'Aiguilles et pour le bien de l'Etat, que ce sage ministre eût été en place dix ans plustôt : en ce cas, j'ose prendre la liberté de vous dire, à vous, Monsieur, que, peut-estre, le marquis d'Aiguilles *yroit à Aix-la-Chapelle.* J'ose le présumer des grandes qualitez que bien d'honestes gens lui connoissent et du discernement fin et délicat de M. le

marquis de Puysieulx que j'ay l'honneur de connoistre dès son enfance.

Le marquis d'Aiguilles est pénétré des bontez que ce ministre a eu pour luy jusques icy.

Quand j'ay eu l'honneur de voir M. le marquis de Puysieulx, avant son départ pour Fontainebleau, il me demanda de luy-même des nouvelles du marquis d'Aiguilles et de son retour icy. Il me dit, de l'air le plus obligeant : « Je luy ay fait avoir un petit gratis pour sa charge. Quand il sera icy, nous verrons. »

Mon amy attend tout des bontez de M. de Puysieulx, mais j'ose dire que c'est donner à ce ministre une marque du plus vif intérest et du plus sincère attachement que de luy présenter le marquis d'Aiguilles comme un sujet de la plus grande distinction et capable de s'acquitter de tout ce dont il voudra luy faire l'honneur de le charger et c'est de vous, principalement, Monsieur, que les amis du marquis d'Aiguilles espèrent et attendent cette bonne action, connaissant votre zèle pour le bien de l'Etat, votre attachement pour M. le marquis de Puysieulx et vos bontez précédentes pour le marquis d'Aiguilles.

J'ay l'honneur d'estre, Monsieur, avec un respect infini, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BACHAUMONT.

A Paris, ce 18 octobre 1747.

De M. de Bachaumont au marquis d'Argenson.

Quand on a envoyé le marquis d'Aiguilles en Écosse, les ministres luy ont fait espérer qu'il seroit payé de ses appointemens en monnoie forte. M. le cardinal de Tencin lui en a parlé dans cet esprit. M. le marquis d'Argenson le lui a fait espérer. M. le Dran en est informé.

Cependant, le marquis d'Aiguilles n'a reçu que des à-comptes en monnoie faible. Cette différence lui a été très-préjudiciable, ayant payé toutes les dépenses qu'il a été obligé de faire en monnoie forte, et ayant prêté, sur ce pied-là, plusieurs sommes à des officiers de l'armée du prince Edouard ou au service de la France, qui sont morts en Ecosse, dont il ne sera jamais remboursé, ces officiers étant morts insolvables.

Aujourd'hui, le marquis d'Aiguilles demande si M. le marquis d'Argenson a eu la bonté de le faire inscrire sur les registres de dépense pour être payé en monnoie forte, auquel cas il ni auroit point de difficulté pour son payement pendant le ministère du marquis d'Argenson; il espéreroit le même traitement de M. le marquis de Puisieux.

Si M. le marquis d'Argenson vouloit bien en dire un mot à ce dernier ministre, il lui seroit très-obligé; ce traitement le mettroit en état de payer les dettes qu'il a été obligé de contracter, et de satisfaire à ses engagements, sans quoi il se trouveroit extrêmement lézé. Il demande et espère cette grâce de la bonté de ses ministres.

De M. de Bachaumont au marquis de Puisieux.

L'amitié pour M. d'Aiguilles n'est pas le seul motif qui engage un de ses amis à parler pour lui; ce sont les sentiments de l'équité, de l'humanité et de l'intérêt public qui le porte à représenter son état à l'insçu même de M. d'Aiguilles. Après avoir presque ruiné sa santé et sa fortune pendant son séjour en Ecosse et en Angleterre, il se trouve, depuis six semaines, obligé de garder la chambre pour un mal de poitrine qui augmente tous les jours et donne lieu de craindre pour sa vie : de tristes réflexions sur le malheureux état de ses affaires sont la principale cause de son mal, et s'il cherche à les dissiper, par une application continuelle à des travaux qui n'ont pour but que l'utilité publique, il y a encore plus à craindre qu'il n'achève d'épuiser le peu de force et de santé qui lui restent.

Les bontez du Ministre pour M. d'Aiguilles, et le désir de conserver à l'État un sujet précieux par son zèle, sa probité et ses connoissances, pourroient le déterminer à accélérer les récompenses qu'il lui destine en le nommant, le plus tôt qu'il se pourra, à quelque employ digne de son rang et de ses talens.

N'oseroit-on pas, du moins, en attendant, espérer quelque gratification qui le mît en état de fournir aux frais de son séjour à Paris, toujours ruineux pour un étranger? Les sommes qu'il a touchées ont, à peine, suffi à acquitter ses dettes les plus pressantes contractées pour le service du Roy.

Une marque d'attention de la part du Ministre, auquel il est sincèrement dévoué, le consoleroit et seroit capable de luy rendre la santé.

De M. de Bachaumont à M. de Montmartel.

Le marquis d'Aiguilles est malade de chagrin; ce n'est que depuis peu qu'il sent tout le malheur du peu de réussite de l'affaire d'Écosse, par rapport à ce qui lui est personnel. Il a toujours eu l'ambition de servir sa patrie; son amour-propre a été extrêmement flatté qu'on ait cru le sentir capable de se bien conduire dans une affaire aussi délicate que celle d'Écosse. Il s'y est conduit à la satisfaction de toutes les parties intéressées, et l'on a été content de luy.

Quant à l'intérêt pécuniaire, M. d'Argenson lui avoit promis qu'il seroit payé en monnoie forte: par l'oubli de ce ministre qui n'en a point laissé de traces dans ses bureaux, il n'a pu être payé qu'en monnoie foible, mais cette grâce, qui n'étoit, au fond, qu'une justice, lui a tenu lieu de tout autre récompense, et notamment d'une gratification déjà accordée qu'on l'avoit laissé le maître de fixer selon ses besoins, et de prendre sur les fonds qu'on lui enverroit.

Ces fonds ne sont pas arrivez : par conséquent, il n'a pas pu profiter de la permission qu'on lui donnoit. Il a remis à M. le marquis de Puisieux, en original, la lettre de M. d'Argenson, il n'ose point importuner ce ministre, craignant de lui paroître

trop intéressé : cependant il est bien malheureux qu'ayant eu le bonheur de luy plaire et de luy être recommandé de la façon la plus forte, par M. de Montmartel, son meilleur ami, il soit traité plus durement que sous M. d'Argenson, et que le ministre actuel ne luy donne, en récompense, que la moitié de ce qu'il lui avoit été déjà accordé, comme une justice, sous son prédécesseur.

De plus, il est notoire que les circonstances qui ont accompagné son retour doivent l'avoir jetté dans des dépenses considérables; que les appointements qu'on luy donnoit n'ont pu suffire à la moitié de la dépense qu'il a été obligé de faire à la suite du prince Édouard : dans les trois mois seuls que l'armée a passé en Angleterre, ses équipages ont été pris ou abandonnés trois fois; il luy est dû des sommes considérables qu'il n'a pu s'empêcher de prêter, et dont il perdra les trois quarts.

Enfin, M. de Montmartel peut compter que, dans la plus grande sincérité, il en coûte, au président d'Aiguilles, plus de 25,000 livres de son argent.

Il faut ajouter ce que doivent luy avoir coûté les voyages qu'il a fait dans toute l'Allemagne et ailleurs pendant près de trois ans consécutifs, et qu'il n'a fait que pour s'instruire; ce que peuvent luy avoir coûté les séjours qu'il a été obligé de faire à Paris, avant et après l'expédition d'Écosse, et on verra qu'il doit avoir autant nui à sa fortune par son zèle et par ses services, qu'il auroit dû l'augmenter.

Outre ce désagrément, il sent celui de rester,

aux yeux du public et de sa famille, sans aucune récompense apparente, pour une entreprise où il a marqué tant de courage, d'esprit, de bonne volonté et d'intelligence; qui étoit au-dessous de sa situation, de son état, et, peut-être, de sa naissance; dont on luy a sçu et témoigné toute sorte de satisfaction, et qui finit par l'incommoder et l'humilier.

Il ne dit point à ses amis ce qu'il pense, ni ce qu'il sent sur la façon dont on le traite, mais ses amis ne le voyent que trop à la mélancolie qui s'est emparée de luy et qui le tue. Aussi s'adressent-ils moins au crédit de M. de Montmartel qu'à sa justice, à sa bonté, à sa singulière humanité, et, surtout, à l'amitié dont il a parut honorer le président d'Aiguilles qui la mérite certainement par sa tendre reconnoissance et qui, peut-être, de crainte d'en abuser, n'a jamais voulu le presser de luy faire rendre justice. Ses amis ont cru devoir le faire à sa place.

Ne seroit-il donc pas possible, monsieur, de luy faire avoir une pension, ou tout au moins une gratification pour luy tenir lieu de celle que M. d'Argenson lui avoit permis de prendre?

Il y auroit bien un autre moyen de le récompenser d'une façon qui le flatteroit davantage, qui le tranquilliseroit, qui l'honnoreroit et qui ne coûteroit rien au Roy, ce seroit de le désigner pour la Russie ou pour quelqu'autre place : il aimeroit mieux être employé que payé. Il compte sur M. le marquis de Puisieux, mais, en attendant, il ne peut psas çavoir si, quand et comment, ce ministre vou-

dra l'employer, et cet état d'incertitude ne peut pas être regardé comme une récompense ny en tenir lieu en aucune façon.

De Bachaumont au marquis de Puisieux.

Le marquis d'Eguilles fut envoyé en Écosse au mois de septembre 1745, dans un tems où l'on ignoroit encore ce qu'avoit produit sur l'esprit des peuples l'arrivée du prince Édouard et dans quel endroit du royaume il falloit le chercher.

Il étoit question d'abord de descendre, sans soldats et sans aucune intelligence, au milieu d'un païs ennemi; d'y débarquer des armes et des munitions; de les conserver, et de pénétrer ensuite jusqu'à l'endroit où seroit le prince. Cela paroissoit impossible au marquis d'Eguilles, et il n'accepta la commission dont on le chargeoit que pour faire un acte unique de bonne volonté qu'il croïoit payer de sa vie; il partit, néanmoins, bien résolu de ne point revenir que sa commission ne fût remplie.

Il fut assailli, le troisième jour, d'une tempête terrible à la vue de l'Écosse. La plus part des vaisseaux qui étoient à la même hauteur furent jettés sur la côte, et l'amiral Bing, qui la gardoit, l'abandonna et relâcha dans la rade d'Édimbourg : d'Eguilles devina cette dernière circonstance et cru devoir en profiter pour atterer avec moins de danger. En conséquence, il tint à la cape, avec son petit vaisseau, onze jours entiers, et, dans le premier moment

où le temps fut maniable, il fit route sur Montros, prit, sur son chemin, un vaisseau anglois, dont il obligea le capitaine de lui servir de pilote-côtier, et mouilla dans la rade le même jour, 11 octobre, à quatre heures du soir.

Il n'avoit, dans la ville, aucune sorte d'intelligence; cependant, comme il étoit résolu de s'en emparer le jour même, ou de s'y faire tuer, par l'impossibilité de prendre un autre parti, il descendit de suite au rivage avec MM. Brown et Stratalen et trente et un matelots qui faisoient tout son équipage et toute son armée. Ils portoient chacun trois fusils, deux sabres et leurs poches pleines de cartouches.

Arrivés à la porte de la ville en silence, ils pénétrèrent jusqu'à la place sans qu'on eu le tems de se reconnoître. Là, ils déclarèrent qui ils étoient et ce qu'ils venoient faire. Ils annoncèrent une flotte françoise qui les suivoit, ils donnèrent les armes qu'ils avoient de trop aux premiers qui s'offrirent, et, dans un demi-quart d'heure, ils se trouvèrent cent hommes armés.

Ils allèrent, dans l'instant, se saisir des magistrats, de l'argent public, et des bateliers. Ils firent remorquer le vaisseau dans le port et agirent, enfin, avec tant de promptitude et de succès, que, lorsque l'amiral Bing arriva le même soir, à neuf heures, avec ses dix-huit vaisseaux, il trouva celui du marquis d'Eguilles reparti, les munitions et armes à couvert de toute insulte, à une lieue du rivage, sur deux cent cinquante chariots, quatre pièces de canon qui, quoique sur des affuts marins,

défendoient très-bien l'entrée du port, et six cents hommes sous les armes, en état d'empêcher une descente. Le lendemain, l'amiral n'osa rien tenter, et le marquis d'Eguilles donna six cents fusils à des gens principaux qui, avec une centaine d'hommes, allèrent faire à Peterhead et à Aberdeen ce qu'ils avoient fait à Montros, et y réussirent tout aussi bien.

Il est à remarquer que le Prince, ni son armée, n'ayant jamais passé sur cette côte, elle n'auroit pu être soulevée, ni armée, sans cette expédition qui fut d'autant plus heureuse que les seuls habitans se défendirent ensuite plus de six mois contre toutes les entreprises des flottes angloises, et que ce n'étoit que par leurs ports que les secours, qui ont fait durer la diversion, pouvoient arriver de France avec facilité et sûreté.

Le quatrième jour, le marquis d'Eguilles laissa au sieur Brown la conduite du convoi, sous la garde de cent hommes, et, faisant dans la nuit, avec un seul guide et sur le même cheval, quinze lieues à travers le païs de l'Écosse le plus mal affectionné, il arriva dans le comté d'Athol, où il se mit à la tête de deux cent cinquante hommes que le duc y avoit levés et armés, avec lesquels il passa la rivière de Forth au pont de Sterling, sous le canon d'un château où il y avoit six cents hommes de garnison.

Il arriva le lendemain à Édimbourg, il y trouva le Prince et sa petitte armée qui n'excédoit pas, alors, 3,000 hommes. Elle fut portée jusqu'à dix mille quinze jours après, par les espérances que donnoit le marquis d'Eguilles. Le lord maire et mi-

ord Kilmarnock furent ceux dont l'exemple entraîna la multitude : ce dernier, qui avoit toujours passé pour un ennemi des Stuards, au sortir d'une conversation de deux heures avec lui, courrut se jetter aux genoux du Prince.

En commançant l'irruption en Angleterre, il exigea qu'on fit le siège de Carlile, et, par là, il sauva les Ecossois qui, dans leur retraite de Derbi, n'auroient jamais pu regagner l'Ecosse, si, avec une armée au dos et une autre sur les costés, ils avoient trouvé, devant eux, cette place entre les mains des ennemis. C'est lui qui, aidé des sieurs Sullivan et Brown, en dirigea l'attaque. Elle fut prise le quatrième jour de tranchée.

Il se chargea, ensuite, du commandement de l'artillerie, et, malgré la promptitude des marches et des retraites, de 13 canons et de 82 chariots qu'il avoit, les ennemis n'en purent prendre un seul, jusqu'à ce qu'ayant été joints à Falkirk par les troupes et les ingénieurs envoyés de France, il ne crut pas pouvoir se réserver plus longtemps un commandement militaire sans ordre du Roi, ce qui fut un grand malheur, attendu que les Ecossois qui lui obéissoient volontiers ne voulurent point obéir aux autres.

Dans la retraite à travers l'Angleterre, il sauva du pillage les principales villes par où l'on passa, et il est de notoriété que, bien loin de se laisser payer ses bons offices, comme on l'en pressoit partout, il refusa jusqu'à des chevaux dont il avoit jusqu'alors le plus grand besoin, les montagnards lui ayant volé les siens.

Après la retraite aux montagnes, lui seul put déterminer le lord Lovat à envoyer au Prince toute sa tribu composée de plus de 1,000 hommes. Il fallut se déguiser en paysan et l'aller chercher, à pied, à six lieues de l'armée, dans les plus hautes montagnes, où il s'étoit retiré pour n'être point obligé de prendre un parti.

Ce succès valut au Prince deux ou trois moindres tribus qui se laissèrent entraîner par l'exemple de l'homme de la Grande-Bretagne qui passoit pour le plus habile et le plus rusé, et il lui auroit assuré une armée de 12,000 hommes s'il avoit pu, en les payant, les faire passer, de leurs rochers, dans des endroits où il auroit été possible de les nourrir assemblés. La considération que cela donna à son parti fit rendre Inverness et le fort Auguste, et prolongea la diversion de plus de trois mois.

Pendant ce tems, le marquis d'Eguilles, s'étant convaincu de la nécessité de joindre aux montagnards un corps de troupes réglées qui appartinsent au Prince et qui excitassent les Anglois à la désertion, il ne se contentat pas d'augmenter du double les piquets irlandois par les prisonniers anglois qu'il engagea : il leva deux corps nouveaux, l'un sous le nom de Gardes du Prince, et l'autre sous le nom de Régiment de France. Il y plaça tous les officiers irlandois venus de Dunkerque, qui, jusqu'alors, avoient été inutiles. Il trouva le moyen de les habiller en ramassant les habits des prisonniers qui vouloient les vendre ou qui mou-

roient. Il les entretint et les soudoya exactement sur son crédit, jusqu'à la bataille de Colloden, dans un tems où le Prince ne payoit plus ses montagnards depuis trois mois, et qu'ils étoients réduits à vivre de pêche et de chasse.

Après la déroute de Colloden, ayant tâché en vain de retenir et de rallier à Inverness ceux qui traversoient cette ville pour fuir dans les plus hautes montagnes, il profita, pour offrir de capituler, du premier moment où le duc de Cumberland ne pouvoit encore être instruit du peu de monde qu'il avoit avec lui. Il obtint, par là, des conditions honorables qui comprenoient toutes les troupes au service de France, en quelqu'endroit de l'Ecosse qu'elles fussent prises. Cette précaution sauva la vie à 113 officiers et à tous nos soldats, qui auroient été traités comme les Ecossais et massacrés impitoyablement. Les ennemis furent bien étonnés, le soir, quand ils virent que toute la garnison consistoit en 9 officiers et en 27 soldats.

Enfin, il a été assez heureux pour plaire également à celui auprès de qui on l'avoit envoyé, à ses troupes et à ses ennemis. Il n'a fait aucune démarche que le ministère ait blâmé. Il ne s'est trompé ni dans ses conjectures, ni dans ses opérations, ni dans le jugement qu'il a porté des caractères. Lorsqu'il a été fait prisonnier, il a sçu se tirer d'embarras sans y jetter la Cour et sans avouer sa mission. Il a fait, par différends temps, plus de 900 lieues à cheval ou à pied, dans le plus fort de l'hiver, du 55e au 60e degré. Il a vécu, trois mois, de pain d'a-

voine, et en a couché cinq avec ses bottes, de peur d'être surpris.

Les plus grands dangers de la guerre sont les moindres qu'il ait couru : il a été volé à diverses reprises et obligé trois fois d'abandonner tout son équipage. Il n'a jamais retenu un sol sur les secours envoyés, quoiqu'il ait reçu la permission du Roi de prendre tout ce dont il auroit besoin Il a été quatorze mois prisonnier. Il est revenu en France, à ses dépens, sur un vaisseau qu'il nolisa pour le passer en Hollande. Il débarqua à Flessingue le jour même que cette ville se révolta. Il fut obligé de se tenir caché cinq jours, et de payer 900 l. à celui qui le reçu. Il remonta jusqu'à la Haye, toujours à travers des plus grands dangers de la part de la populace.

De la Haye, on l'obligea à remonter encore jusqu'au pays de Clèves, par la Gueldre. Il redescendit ensuite sur Thionville, par les pays de Cologne et de Trèves, de sorte que ce voyage, par les circonstances, lui coûta, en sept semaines, plus de 8,000 l., ayant avec lui quatre ou cinq Ecossois qu'il fit sauver sous le nom et les habits de ses domestiques.

En un mot, il s'est trouvé, à son arrivée en France, chargé de plus de 20,000 l. de dettes, qu'il avoit contractées, outre ce qu'il avoit mangé du sien, avec la récompense, à la vérité, d'emporter l'estime et presque l'amitié des Anglois et des Ecossois, malgré le mal qu'il avoit voulu faire aux uns et le bien qu'il n'avoit pu faire aux autres : plus heureux encore d'avoir couru, pour le service du

Roi, des risques auxquels peu de gens, à sa place, auroient voulu s'exposer, et qui n'ont pas été tout à fait inutiles.

(Ce projet de lettre à M. de Puisieux est entièrement de la main de Bachaumont.)

Monseigneur,

J'ay l'honneur de vous remercier de ce que vous avez bien voulu me dire que c'estoit avec plaisir que vous m'annonciez la pension que le Roy vient de me donner ; je la reçois avec respect.

Si sa Majesté eût esté informée de ma conduitte en Ecosse, la récompense eût esté plus proportionnée à l'étendue et à la nature des services que j'ay eu le bonheur de rendre en ce pays-là : la diversion que j'ay occasionnée et soutenue, pendant deux ans, sans secours, sans argent, sans troupes et presque sans armes, nous a valu la paix. Les Anglois seroient peut-être en France, si je n'avois pas esté en Angleterre.

A l'esgard, Monseigneur, de l'espèce d'injonction que vous me faites d'aller remplir des devoirs de ma charge en Provence, j'aurois presque esté aussy surpris de la trouver dans une lettre signée d'Aguesseau : M. le Chancelier sçait trop que je n'ay pas besoin qu'on me fasse souvenir de mes devoirs [1]. Si c'est simplement un conseil, j'ay l'hon-

---

(1) *Et je sçay qu'un ministre des Affaires étrangères n'a point d'ordre à donner à un président d'un Parlement.* (Mots biffés dans le texte).

neur de vous en remercier, Monseigneur, et de vous assurer que je rechercheray toujours les occasions de vous marquer le respect avec lequel je suis, Monseigneur, votre...

LE MARQUIS D'ÉGUILLES,
Président du Parlement de Provence.

FIN.

Paris. — Imprimerie Wattier et C^e^, 4, rue des Déchargeurs.

INDEX

Les chiffres romains renvoient à la préface ; les chiffres à la correspondance.

(Sir André). LXIII.
eau (D'). XCVII. — 60.

arle (Lord). LXXIII.—61. 8. 71.
ot (Le chevalier). 108.
(Mme). 135.
de Chaillou (Le mi-). XXIX.
ss. 48
(Pierre-Jean de Boyer, is d'), procureur géné- XV. XXVIII. CXI. — 1.
(Jean-Baptiste de Boyer, is d'), chambellan du e Prusse. XXIII. XXV. CVII CXI. CXII. — 1. 61. 5 138 140.
on (René Louis de , marquis d'). VIII. XXIX. XXXV. XXXVIII. LXXVIII. 38. 42. 60. 71. 77. 87. 142. 155. 166. etc.
on (Marc-Pierre de , comte d'). XXXV. — 4. 39. 143. 155.
il (Ch. A. de Ferriol : d'). XVI. XXIII. — 31.). 131. 140. etc.
Le duc d'). 39. 48.
Le duc d') XLIV. LX. — 3.
Me), notaire. CX.
Le comte d'). — 3. 4. 53. 56 73.
mont (Louis Petit de). et *passim*.
er. XXIV. — 32. 86.

iide-major. 62.
Le conseiller Nicolas). — 69. 94. 112.
no (Lord). LXXI.
(Le président Fr. de de). 74. 132.
. 48.
Sébastien). CVIII.

ueil (Le conseiller de).

Bellabre (Le chevalier de). 111.
Belle Isle (Le maréchal de). LXXXI. LXXXV. — 127. 132. 144. 164.
Benest. 129.
Bengly (De). 142. 152.
Berceon (Me). notaire. X.
Berluc-Pérussis (De). CIX.
Bernage (De). 156. 158.
Bernis (Abbé de). XXIII. — 151.
Billy (Charlotte de). IX.
Billy (Le comte de). 74.
Blande. 61
Bombarde de Beaulieu (Pierre-Paul). XX.
Bombarde de Beaulieu (Marguerite Françoise) XX.
Bombarde de Beaulieu (Marguerite-Pauline). 75.
Bombarde de Beaulieu (Gertrude-Marie Louise). 75.
Bouchardon, statuaire. 152.
Bourbon (Louis de), Dauphin. XCIX. CIII CIV. CXI.
Boyer (L'abbé Paul de). XXVI. XCV. CXIII. — 56.
Boyer (Luc Sextius de). XXVI.
Boyer (Luc de). XXVI.
Boyer (Pierre Jean de). CX. CXV.
Boyer (Paul-Luc de). CX.
Boyer (Alexandre-André-Luc de). CX.
Brancas L'archevêque de) CXV.
Breuil (Du). 130.
Brown (Le capitaine). VIII. XXXIV LIX. LXV. — 3. 5. 7. 23. 24, etc.
Buffon. XXII.
Butler (De). 135. 137. 139. 142. 152.
Byng (L'amiral). XXXVI. — 33. 171. 172
Camelin (De). CIII.
Caméron de Locheil. LXXIII. LXXIII.
Caméron (Jenny). XXXII.
Campbell. 48.
Carayon (Le père jésuite). CV.
Carignan (Le prince de). XI.
Carmontelle. XI.

Carpentier. 74. 77. 95. 99. 105. 107.
Castillon (L'avocat-général de). XCVIII CI.
Caylus. XV XXII.
Charleval (Le conseiller de). CI.
Charron. VIII. — 4. 5. 30. 71, etc.
Châtelet (La marquise du). XXII.
Chauvelin (L'abbé de) XXIV.
Choiseul (Etienne-François, duc de). XVI.
Clancarty (Lord). XLIV.
Clermont (Le comte de). 74. 108.
Cochois (Mlle). CXI.
Coelmans. CVIII.
Cope (Le général John). XXXI. XXXVII. — 7.
Coriolis (Le conseiller de). CI.
Coypel (Le peintre). XV.
Crawfort (Le major). 61.
Crenay (Le chevalier du). 107.
Cromarty (Lord). LXV. LXXI. — 25. 36 45. 48. 58.
Crozat. V. Thiers.
Crozat (Marie Marguerite). XII.
Cumberland (Le duc de) XXXII. L. LIX. LXV. — 11. 15. etc.
Dalzel (Le général). 98.
Damas (Le baron de). CV.
Dickson (Le sergent). XLIX.
Doublet de Bandeville (Le marquis). XV
Doublet de Breuillepont(Louis). X. XIV.
Doublet de Breuillepont (Marie-Anne). *passim*.
Doublet (Louis-Antoine-François). XIX. — 118.
Doublet de Persan (Le marquis). X. XIV.
Doublet de Persan (Anne-Nicolas). XIV.
Drummond (Lord John). L. LIV. LVIII. LXIII. — 11. 14. 17. 22. 25. 36. 44. 60.
Drummond(LordLouis).4. 62.
Duché. XXIV.
Du Four. 121.
Duras (J.-B. de Durfort, duc de). 76. 81. 85. 89. 92. 96. 99. 101. 103.
Durey de Meinières (Le président). XX. — 31. 35. 94. 99, etc.
Durey de Viencourt (Le président. J.-B.). XX. — 31. 35.
Durey de Viencourt (Louise). XIX.
Eguilles (Famille d'). V. Argens et Boyer.
Eguilles (Le conseiller Baptiste de Boyer d'). XXV. CVII.
Eguilles (Alexandre-Jean Baptiste de Boyer, marquis d'). XXVI, et *passim*.
Eguilles (Thérèse de Boyer d'). CV.
Elisabeth d'Orléans, reine d'Espagne. XIX.
Espinouse (Le président d'). XCIX.
Fabre (Augustin). CIX.
Falconet (Le Dr Camille). XXII. — 31. 91. 94. etc.
Falkener (Le chevalier Everard). LXXIV. — 60. 66. 68. 86.
Farquharson (Anne). 49.
Favart (L'actrice). XXI.
Fiquet. 147. 150.
Flemming (Le brigadier). 90.
Foncemagne (E. Laureault de). XVII. XXIV. — 82.
Fontenay (L'abbé de). CV.
Forbes de Culloden (Le président). 26. 44. 47.
Frédéric II, de Prusse. CXII.
Fréret. XV.
Galiffet (Le conseiller de). XCIX.
Galloway (Lord). 48.
Garnier (Le Dr). 136.
Gassendi. CIX.
Geoffrin (Mme). XXII.
Geoghegan (Le capitaine). 94.
George II, roi d'Angleterre. XXX. L. — 10.
Gérard. 88. 104.
Goncourt (E. et J. de). XIII.
Gordon. 48.
Gordon (Lord Louis). XLIV.
Gourdon (Le capitaine). LXIII. — 45
Gourdon (Barbe). 50.
Grimm. X. XIII. XXII. CII.
Guillibert (Hippolyte). XX.
Hawley (Le général). LIII. LV. — 15. 21.
Helvétius. XV.
Héricourt (D'). 81. 140.

ille (J.-A. Ricouard, ıis d'). 89. 102. 106. 116.
L'historien). XLI. LVIII.
(Le colonel). LV. —). 90.
III (Chevalier de Saint-es). XXX.
ne (Le chevalier de).
(Le conseiller de). CI.
François). 122.
t (Lord). 61.
ıock (Lord). XLIV. —
ıock (Lady). LV.
ie (Le chevalier de). LVII. — 78. 86. 88.
le (Le baron de). XXVI.
ie (La baronne de). — 104. 106. 111.
ıe. XVIII.
nt de Betz. 139.
ollendal (Le comte de). 5.
ır (M. Quentin de), e. XII.
r (Le premier prési- XCVIII. CII.
(Mme de). 74. 79. 88. 12. 126. 132.
ette (Le p. jésuite de).
e (L'abbé de). VIII. — . 139. 147. 150.
ray XXIV. — 82.
(Nicolas-Louis). 71. 3. 116. 166.
e (François). XIV.
e d'Arminy (L'abbé). . — 82. 102. 112. 145.
De). XXIV. — 94. 118 1.
(Angélique de). XXV.
(Marguerite). XIV.
e). 139.
(Mme de). 75.
(Lord). LX. LXIII. — . 36. 40. 44. 46. 50.
, roi d'Espagne XX.
ord). LXXI. — 175.
.e colonel). 98.
ıld (Alexandre). 49.
Macdonald (Flora). LXXII.
Macdonell (Le chevalier). 106.
Mackenzie (Canat). 48.
Mackenzie (Le major). 46.
Mackenzie (Lady). 54.
Mackenzie de Ferbarn. 51.
Mackintosh. 50
Mackintosh (Lady). XXXII. LX. — 50.
Macleod. 46. 48. 50.
Macnumara (Le capitaine). 62.
Magallon (Le conseiller de). CXII.
Magallon (Jules de). VII. CXII.
Maillebois (Le maréchal de). LXXXV.
Mainvillers. CXII.
Mairan (J.-J. Dortous de). XVII. XXII. — 31. 84. 94. 109. 112, etc
Malherbe (Le poète François de). XXV.
Maliverny (J.-B. de). XXVI.
Mariette (Pierre-Jean). CVIII. — 68. 70. 73.
Marivaux XV.
Martinière (Pichaut de la). 152.
Matha (De). XXIV. — 56. 69. 112.
Maurepas (Le comte de). XXIX. 3. 87. 92. 96. 103. 139. 141. 143. 145. 150.
Menicier (De). 151.
Méri de la Canorgue (Joseph de). XXVI. CI.
Mirabaud (J.-B. de). XXII. — 69. 94.
Mirabeau (Le conseiller de). CI.
Mirabelle (De). XXIV. LIX. — 112. 118.
Modène (Le duc de). LXXXV.
Monclar (J.-P.-F. Ripert, marquis de). XC. XCVI XCVIII. CV. — 145. 151.
Montconseil (Mme de). 101.
Montesquiou (Pierre de). XX. — 60. 75. 94. 102, *etc.*
Montesquiou (Mme de). XX. 102.
Montlaur (L'abbé de). XXIV. — 82, *etc.*
Montvalon (Le conseiller de). XCVIII. CI.
Montvalon (Le conseiller-clerc de) XCVIII. CI.